

Exclusif

Enfant du ghet
de Minsk, héros
de l'Armée rou



Leonid Okoun raconte

GUERRES & Histoire

SCIENCE & VIE



Hattin, 1187 :
Saladin balaye
les croisés



Le Che en Bolivie :
la vraie mort d'une
ône révolutionnaire



Le Zéro, symbole
une aviation nippone
à la dérive



Dossier

1813, campagne d'Allemagne Napoléon pouvait-il tout sauver ?



L 17103 - 13 - F: 5,95 € - RD



HORS-SÉRIE

SCIENCE & VIE

MONDADORI FRANCE

MALI
LES LEÇONS DE
L'INTERVENTION

A350
UN DÉCOLLAGE À
HAUTS RISQUES



SPÉCIAL AVIATION 2013



NEURON
LE DRONE DE COMBAT
À LA FRANÇAISE



EXCLUSIF
QUE VALENT LES AVIONS CHINOIS?

En vente actuellement

Spécial aviation 2013

SCIENCE-VIE

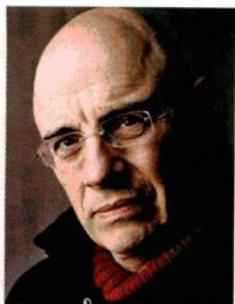
HORS - SÉRIE

EDITORIAL

An 1813: Napoléon joue et perd son empire entre Oder et Elbe. L'Europe ne sera jamais française. L'échec de l'Empereur est d'une importance immense: *Guerres & Histoire* lui devait un dossier. Là où il n'y avait plus d'Allemagne depuis des siècles, Napoléon en met une en selle, la Prusse. Et il lance la vague de fond d'un nationalisme virulent qui, musclé par la révolution industrielle, va dès lors décider du sort du Vieux Continent. Emil Cioran l'a joliment dit: « Si Napoléon avait occupé l'Allemagne avec des Marseillais, la face du monde en eût été tout autre. » Mais l'Empereur n'a pensé qu'à sa dynastie. Trois générations après la bataille de Leipzig, l'Allemagne de Guillaume II essaie, par une de ces martingales militaires qui la perdront, de s'emparer de l'Europe. Elle échoue. Malgré sa défaite — c'est une des multiples aberrations du traité de Versailles —, elle demeure la seule vraie puissance sur le continent. L'intuition politique d'Hitler lui fera comprendre qu'il peut tout oser car, en face, il n'y a que des faibles, France en tête. À Noël 1940, après cinq ans de fulgurantes victoires diplomatiques et militaires, l'Europe est allemande, la France au fond du gouffre. Criminelle et mégalomane, cette Allemagne-là disparaît dans le trou noir de 1945. Le destin de l'Europe se décide dès lors, pour quelques décennies, à Washington et à Moscou. Deux générations après, le phénix renaît à Berlin. Unifié, démocratique (plus que n'importe quel autre État sur cette terre), pacifique, formidable producteur. Ses voisins respirent: le colosse est attelé au char européen. Et puis, l'histoire continuant, voilà que le char s'embourbe et s'appête à verser. Le cheval de trait teuton lève une oreille, ouvre les yeux. Autour de lui, il ne voit que des nains. Que va-t-il faire? Qu'allons-nous faire? Que nous le voulions ou non, l'Allemagne est de retour, bien seule avec sa puissance. Le seul conseil que nous donnent les deux siècles passés, c'est que cela *pourrait* poser problème *seulement et seulement si* la France est faible. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Directeur de la rédaction. Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt: les rapports entre guerres, sciences et techniques.



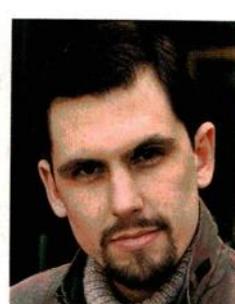
■ **Yacha MacLasha**
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue *Histoire & Stratégie*. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opérative.



EXCLUSIVITÉ

6-12 → Leonid Okoun, enfant du ghetto et héros de l'Armée rouge

Quand l'Allemagne envahit la Biélorussie en juin 1941, Leonid n'a que 11 ans. Parqué dans le ghetto de Minsk avec sa famille, il devient agent de liaison pour un maquis de partisans juifs puis soldat de l'Armée rouge. Il raconte pour *G&H* cette adolescence hors norme.

SUR LE FRONT

18 → Caméra au poing Georges et Cobra, les prédateurs de Bigeard

Algérie, 1959 : à l'initiative de Bigeard, les Français montent deux commandos destinés à faire la chasse au FLN autour de Saïda. Efficaces, mais féroces, leur combat, photographié par Marc Flament, est tout autant militaire que politique.

58 → La bataille oubliée Hattin, le coup de maître de Saladin

Chef-d'œuvre d'intox, une brillante manœuvre de Saladin fait tomber en 1187 une armée croisée piètrement commandée dans un piège mortel... Les États francs de Terre sainte ne s'en relèveront jamais.

66 → Chasse aux mythes Le Che : pourquoi il est vraiment tombé

Mort en Bolivie en 1967, le Che a vite conquis dans les cœurs la place d'un martyr révolutionnaire, victime prétendue de la CIA. Il a en réalité été victime de ses choix. Pays, terrain, adversaire... Le Che a eu tout faux. Voici pourquoi et comment.

72 → Combattants Corsaires : imposture militaire, loterie économique

La légende les présente comme redoutables, féroces et cousus d'or. Mais les corsaires n'ont jamais fait trembler l'Angleterre. Leurs modestes entreprises étaient celles de gagne-petit, menant le plus souvent à la ruine. Et ils se sont battus aussi peu que possible !

82 → Troupes Elles ont pris les armes pour le tsar

Curieux et tragique destin que celui de Maria Botchkareva, simple femme du peuple devenue non pas la Jeanne d'Arc de Lénine mais du tsar. Après la révolution de 1917, elle est propulsé à la tête du « bataillon de la mort » constitué à 100 % de... femmes.

86 → Aux armes ! Zéro : de l'infini au néant en six mois

Il n'y avait pas en 1941 de meilleur chasseur que lui et nul ne pouvait échapper à ses coups. Le Zéro, cependant, recelait sous le soleil de ses cocardes d'étonnantes faiblesses. Incapable d'évoluer, il s'est révélé en peu de temps un piège pour ses pilotes et l'aviation nipponne.

92 → Un classique revisité Corbett, prophète de la puissance navale moderne

Ce stratège naval britannique est moins connu que son rival américain Mahan. Sa pensée, qui conteste l'idée de bataille navale décisive et met en avant la protection des lignes de communication, s'est révélée cependant plus féconde. À découvrir !

RUBRIQUES

14 → Actualités...
... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

26 → Vos questions à la une !
Écrivez-nous, nous répondons.

64 → 1 objet, 1 histoire
Bâton de maréchal, le sceptre du grand capitaine

80 → Peindre la guerre
Des Espagnols sur le front russe

96 → L'œil du cinéma
Les guerres de religion

98 → À lire, à voir, à jouer
Interview de Christian Benoit, auteur du *Soldat et la Putain*, ouvrage qui explore les relations entre l'armée française et la prostitution, suivie de l'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.

111 → Quiz
Connaissez-vous les guerres civiles romaines ?

112 → Courrier des lecteurs

DOSSIER

32-55 → Campagne d'Allemagne 1813 Napoléon pouvait-il tout sauver ?

34 → Décembre 1812 - mars 1813. Le temps de la reconstruction

On le croyait battu, son armée congelée par l'hiver russe... Napoléon réussit pourtant début 1813 à ressusciter la Grande Armée, profitant de la lassitude et des divergences de ses adversaires. Hélas pour l'Empereur, les marques laissées par la Russie dans son outil militaire sont plus profondes qu'il n'y paraît.

40 → Saxe - printemps 1813. Deux victoires qui perdent la guerre

Surgissant comme un diable en Saxe, Napoléon se jette sur les Prusso-Russes et remporte sur eux deux superbes succès. Il manque cependant, faute de moyens, l'occasion de reprendre Berlin et d'en finir avec la Prusse. Les Autrichiens, qui fourbissent leurs armes en restant neutres, en tirent toutes les conséquences.

44 → Juin - août. Au piège de l'armistice
Convaincu d'accepter des négociations, Napoléon veut finasser et gagner du temps pour se refaire. Mais c'est lui qui est pris au piège du temps. Incapable de vaincre et de convaincre, il laisse filer l'Autriche dans la coalition ennemie. Pouvait-il cependant céder sans tomber ?

46 → Août - octobre. Dernières cartes en Saxe
Mi-août, la guerre reprend. Les coalisés ajoutent l'Autriche à leurs rangs. Et misent sur un plan simple : exploiter leur supériorité numérique, se refuser à Napoléon, n'accepter le combat que contre ses maréchaux. Et cela marche très bien...

50 → Du 14 au 19 octobre. Leipzig, l'inévitable dénouement
Napoléon a abattu en vain ses cartes en Saxe... Il ne lui reste en main qu'un atout : son excellence de général. Replié à Leipzig, il y joue le tout pour le tout, espérant reprendre l'initiative. Mais cette fois, c'est l'ennemi qui dicte sa loi et impose le poids de ses (gros) effectifs.

CHRONIQUES

79 → Opérations spéciales
par Jean-Dominique Merchet
Kennedy est mort en 1944

114 → D'estoc et de taille
par Charles Turquin
La mala guerra



Leonid Okoun, enfant du

Quand l'Allemagne envahit la Biélorussie en juin 1941, Leonid Okoun n'a que 11 ans. Parqué dans le ghetto de Minsk avec sa famille, il va devenir au hasard d'une rencontre un agent de liaison pour un maquis de partisans juifs qui s'est constitué dans une forêt voisine. Avant de s'engager sous les drapeaux de l'Armée rouge. Il raconte pour *Guerres & Histoire* cette adolescence hors du commun, faite de souffrances extrêmes et d'actes de bravoure incroyables.

Propos recueillis et traduits du russe par Yacha Maclasha, en janvier 2013



Ghetto et héros de l'Armée rouge



Le 15 août 1941, Himmler visite le camp de prisonniers de Minsk (ci-contre). Quelques semaines auparavant, le 20 juillet, il avait donné l'ordre de constituer un ghetto, non loin. Celui-ci abrite alors environ 100 000 Juifs, forcés de s'y installer (en bas, à dr.), dont la famille de Leonid Okoun (en médaillon). À la demande d'Himmler, Arthur Nebe, chef de l'Einsatzgruppe B, fait exécuter 100 Juifs. Le Reichsführer SS défaille devant le spectacle et ordonne de changer de méthode, entamant ainsi le processus menant aux chambres à gaz. Cela n'empêche en rien les massacres de continuer, sous la responsabilité d'Otto Bradfish (avec le calot, à dr. derrière Himmler), dans une atmosphère de terreur ponctuée de pendaisons, telle l'exécution, le 26 octobre 1941, des partisans Masha Bruskina, Kiril Truss et Volodia Tcherbateyvitsh (au milieu, à dr.). Fin juillet 1942, le ghetto n'abrite plus que 9 000 travailleurs forcés (en haut à dr.).



Leonid Isaakovitch Okoun est né le 29 décembre 1929 à Minsk, dans une

famille d'employés modeste dont il est le quatrième et dernier enfant. Il a deux sœurs aînées, Macha et Jénia, et un frère, Zalia. Son père et sa sœur aînée échappent à la Shoah, sa mère et sa seconde sœur sont pendues par les Allemands. Son frère, mobilisé à 17 ans dans l'Armée rouge avant guerre, est tué dans le Caucase en 1942. Après la guerre qu'il raconte dans ces pages, Leonid Okoun tente sans succès de rejoindre l'école des mousses. Devenu électricien à Minsk, il subit douloureusement les persécutions antisémites déclenchées par Staline en 1949. À la chute de l'URSS, il émigre en Israël, où il touche une retraite d'ancien combattant de l'Armée rouge. Non sans avoir quelques difficultés pour faire valoir ses droits, personne ne voulant croire à l'histoire d'un soldat de 13 ans...

G&H: Comment votre guerre a-t-elle commencé ?

Leonid Okoun: Je m'en souviens très bien. J'avais onze ans et demi et j'étais resté gamin au point que, quand à la radio on racontait des contes, je regardais derrière le poste pour voir si le lièvre était vraiment caché derrière. Le 22 juin 1941 [jour du déclenchement de l'opération Barbarossa, l'invasion de l'URSS, NDLR], nous sommes partis avec des amis pour l'inauguration du lac du Komsomol [l'organisation de la jeunesse communiste, NDLR]. Tout à coup, tout le monde s'est mis à chuchoter : « La guerre a commencé, la guerre a commencé. » J'ai immédiatement perçu un changement radical chez nos voisins. Ces gens, avec qui nous nous entendions bien, ont commencé à nous insulter : « *Bientôt les Allemands arriveront et nous allons régler nos comptes avec vous, les Youpins ! Nous allons nous venger pour tout !* » Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi l'oncle Vania ou bien la tante Macha, qui, hier encore, m'adoraient, avaient si radicalement changé d'attitude. Dès le 24 juin sont apparus des signes de panique. La population civile s'est jetée à l'assaut des magasins pour les piller. Moi, petit garçon, j'ai rapporté un sac de riz à la maison.

Comment votre famille a-t-elle réagi ?

Mon père et ma sœur aînée se trouvaient à Moscou. Ma sœur chantait

La Shoah en Biélorussie

Avant l'invasion allemande de 1941, la République socialiste soviétique de Biélorussie (devenue République de Biélorussie, *Respublika Belarus*, en 1991) abrite près d'un million de Juifs : environ 400 000 dans la partie orientale du pays, 450 000 dans la partie occidentale (ex-territoire polonais annexé par l'URSS en 1939), le reste étant essentiellement constitué de Juifs polonais fuyant l'occupation allemande. Décidée par les SS, encouragée localement par les chefs de la Wehrmacht, la Solution finale est mise en œuvre dès juin 1941 contre cette communauté déjà fractionnée, urbaine en quasi-totalité. D'abord concentrés en ghettos sous le contrôle d'une police locale aussi brutale que les SS, les Juifs sont méthodiquement exterminés, d'abord les hommes (afin d'annihiler toute résistance), puis le reste de la population, essentiellement par balle. Au milieu de cet enfer, Minsk, capitale choisie par les Allemands dans les territoires conquis à l'Est, occupe une place à part. Le ghetto créé le 20 juillet 1941 y concentre 80 000 à 100 000 Juifs, 75 000 d'origine locale, le reste étant des réfugiés ou des déportés (l'espace alloué est de 1,5 m² par adulte). Le ghetto est constamment soumis à des raids exterminateurs, mais subsiste cependant, les Juifs composant une main-d'œuvre utile dans une zone logistique essentielle pour la Wehrmacht. Petit à petit, il est cependant vidé. 65 000 habitants sont dirigés vers le camp d'extermination voisin de Maly Trostenets, le reste à Sobibor en Pologne lors de la « liquidation », le 21 octobre 1943. Le bilan de la Shoah en Biélorussie n'est pas clairement établi, mais se situerait entre 500 000 et 800 000 victimes. À noter que l'antisémitisme y est toujours vivace : les monuments commémoratifs sont régulièrement profanés.



En 1939, la République socialiste soviétique de Biélorussie est agrandie des territoires saisis à la Pologne par Staline. En juillet 1941, les Allemands rebaptisent la région de Minsk « commissariat général de Ruthénie blanche ». Leonid Okoun y rejoint d'abord le maquis de Medvejino, puis celui de Stara Huta, village clandestin des Bielski. C'est au camp de Maly Trostenets que la majorité des habitants du ghetto sont exterminés en 1942.

bien et elle participait à des concerts de folklore biélorusse — tous deux seront sauvés et je les retrouverai après la guerre. Le 25 juin, avec ma mère, nous avons décidé de nous enfuir, mais des réfugiés qui venaient de l'Est nous ont dit que les Allemands avaient pris les devants. Donc nous sommes revenus en ville.

Quand les Allemands sont-ils arrivés ?

Le 28 juin, leurs chars étaient dans notre rue. J'imaginai différemment les Allemands : pour moi, ils devaient être chétifs, étio- lés et cornus [il sourit]. C'était une image qui venait du film d'Eisenstein, *Alexandre Nevski*. Mais contrairement à mes attentes, les Allemands étaient bien soignés, très chics dans leurs uniformes noirs.

Le même jour, j'ai vu des colonnes interminables de prisonniers, dont beaucoup de blessés. Ça a duré deux jours. Si quelqu'un essayait de donner un morceau de pain aux prisonniers, les gardes se mettaient à tirer.

Le 20 juillet, les Allemands établissent un ghetto à Minsk...

Oui, 55 000 Juifs sont regroupés là, dans un quartier de la ville de 6 à 7 km², gardés par les *polizei* [des supplétifs recrutés localement par les Allemands, NDLR]. On y était très à l'étroit. Ma famille et moi étions sept dans une arrière-boutique, dont ma sœur et son bébé de huit mois. À chaque coin du ghetto, il y avait

des tours. Et sur ces tours il y avait des Allemands ou des *polizei* avec des pistolets-mitrailleurs. De temps en temps, la *polizei* locale organisait des pogroms. Le seul moyen de survivre était d'aménager des cachettes et de dormir avec les oreilles ouvertes, pour ne pas rater le moment du premier tir et avoir assez de temps pour s'abriter. J'ai créé trois cachettes pour ma famille et mes voisins...

Comment vous êtes-vous évadé ?

En décembre 1941, la famine a commencé. Les Allemands nous distribuèrent un ersatz de pain fait avec de la sciure, impossible à manger. Pour me sauver, maman a rassemblé tous nos bijoux et les a confiés à une femme qu'elle avait connue à son travail. Elle devait s'occuper de l'adoption des enfants

dans des familles biélorusses. Pour quitter le ghetto, il fallait rester planqué près du barbelé pendant la nuit et saisir le bon moment pour se glisser de l'autre côté... C'est ce que j'ai fait, puis j'ai attendu la femme à un endroit convenu. Elle m'a amené au village de Medvejino, près de la forêt, une limite que les Allemands ne franchissaient pas. J'ai passé la nuit chez elle et, le matin, elle m'a donné une *telegreika* [veste matelassée] et nous sommes entrés dans la forêt. Là, nous avons fait une pause, mangé un peu et puis elle m'a dit : « *Jouons au chat et à la souris.* » Je l'ai trouvée deux fois et, la troisième fois, elle a disparu. En fait, j'ai appris ensuite que

« C'était juste un jeu pour moi. Je n'avais pas peur parce que je ne réalisais pas le danger. »

cette salope ne faisait qu'abandonner les enfants dans la forêt.

Qu'avez-vous fait ?

J'ai eu peur. J'ai pleuré un moment puis j'ai continué ma route. Je marchais ainsi quand j'ai été arrêté par des cavaliers. Ils avaient des rubans rouges sur leurs chapeaux. Ils m'ont ramené à Medvejino. On m'a bien nourri et mis au lit. Le lendemain matin, on m'a demandé si je me rappelais le chemin du retour. J'ai pleuré en disant que je ne voulais pas retourner là-bas. L'un d'entre eux m'a donné un bout de papier et m'a dit que c'était une lettre très importante, à remettre dans le ghetto. Il m'a expliqué que l'information était capitale et que si l'on m'arrêtait, il me faudrait avaler la lettre. Je lui ai demandé : « *Oncle partisan, quel est votre nom ?* » Il a souri et a répondu : « *Appelle-moi oncle Vania Ivanov* ». C'était son vrai nom et aussi celui de son unité. En arrivant au ghetto, j'ai décidé d'aller voir maman. Elle a retrouvé les personnes qui étaient mentionnées dans la lettre et, quatre jours plus tard, je suis revenu à Medvejino avec elles. C'est comme ça que j'ai commencé à travailler en tant que guide, *sviaznik* [agent de liaison] entre les partisans et le ghetto.

En quoi votre travail consistait-il exactement ?

Avant guerre, je jouais avec des amis aux « blancs contre les rouges » et c'est un peu comme si je continuais le jeu. Je donnais des lettres à maman, en contact avec les autorités clandestines, et elle cherchait les destinataires. J'ai fait ainsi sortir à peu près une cinquantaine de personnes du ghetto. Les partisans m'indiquaient généralement la profession dont ils avaient besoin, comme des chirurgiens ou bien des cordonniers. Parfois ils m'indiquaient le nom de la personne directement. Une fois, j'ai même transmis un message à **Galina Mazanik**, la résistante qui a tué Kube, le gouverneur SS de Biélorussie.

Comment avez-vous rejoint le maquis ?

On m'a commandé de faire sortir le docteur Lifchitz du ghetto, mais je me suis trompé et j'ai ramené la gynécologue Lifchitz avec ses deux enfants. Les partisans m'ont engueulé et m'ont dit d'amener cette femme chez Shalom Zorin [voir encadré p. 10], une unité composée uniquement de Juifs qui campait dans la forêt de Naliboki [voir carte]. Là-bas, j'ai beaucoup aimé l'ambiance et j'ai demandé la permission de

rester. Ils me l'ont donnée et m'ont même promis que bientôt je pourrais aller chercher ma famille. Et finalement, un jour de septembre 1943, Zorin m'a dit : « *Si cette personne n'est pas dans le ghetto, tu pourras prendre ta maman à sa place.* » Malheureusement, c'était trop tard : un Juif m'avait dénoncé et les Allemands avaient exécuté toute ma famille.

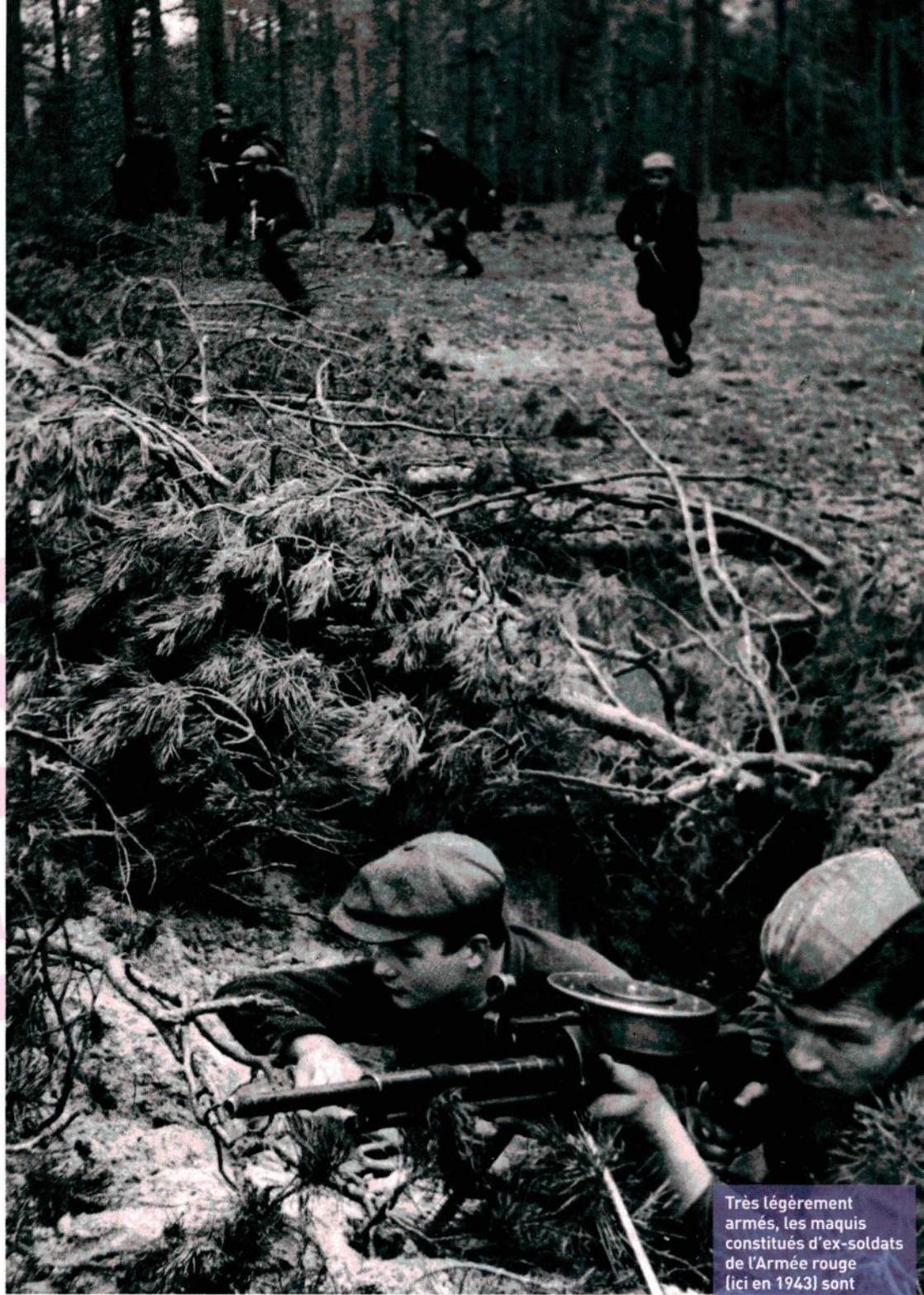
Pourquoi vous a-t-il donné aux Allemands ?

Il voulait que je l'aide à sortir. Mais que pouvais-je faire, alors que je ne pouvais même pas faire sortir ma

propre mère ? Quand je suis arrivé au ghetto, on m'a dit qu'une prime était mise sur ma tête et que la *polizei* me recherchait. D'abord, j'ai voulu m'enfuir sur le champ mais, ensuite, j'ai décidé d'aller voir mes proches. Ils avaient été pendus dans le square de Yubileini, près du *Judenrat* [l'administration juive du ghetto, NDLR]. Ma mère, ma sœur, son mari, leur bébé, tous avaient été pendus. Pourquoi suis-je allé les voir ? Parce que, dans ma tête, tout cela était très irréal. Quand je suis arrivé au square, j'ai tout de suite reconnu maman. C'était une femme assez forte, avec de grosses jambes. Mais je n'ai pas

Très légèrement armés, les maquis constitués d'ex-soldats de l'Armée rouge (ici en 1943) sont plus une nuisance qu'une vraie menace pour la Wehrmacht. Leur préoccupation numéro un reste avant tout leur propre survie.

Le 22 septembre 1943, **Galina** (ou Yelena) Mazanik, qui est parvenue à se faire engager comme femme de ménage chez Wilhelm Kube, SS-Generalkommissar de Biélorussie (rebaptisée « Ruthénie blanche »), parvient à faire exploser une bombe sous son lit.



L'**Armia Krajowa** du colonel Bor-Komorowski est le plus grand mouvement de résistance en Pologne sous l'occupation allemande (1939-1945) et soviétique (1939-1941). violemment antisémite parfois, l'AK obéit au gouvernement en exil à Londres. Ce qui lui vaut la double haine d'Hitler et de Staline. Les restes de l'AK après l'insurrection ratée de Varsovie (1^{er} août-2 oct. 1944) sont démembrés par les Soviétiques en 1945.

réussi à lever les yeux pour voir son visage. Et j'ai perdu son image... Je ne l'ai jamais, ni dans mes rêves, ni dans mes pensées. Je ne l'ai pas. *[Il pleure].*

Quel a été le rapport entre les Juifs du ghetto et les partisans en général ?

En 1943, un Juif avait plus de chance de survie qu'en 1941 ou même qu'en 1942. En 1943, on savait déjà où étaient les Allemands, où se trouvaient des unités de partisans qui accepteraient un Juif, celles qui

refuseraient de l'accueillir ou même qui le tueraient. Le plus horrible était le destin des Juifs qui s'enfuyaient du ghetto de leur propre initiative, avec des membres de leurs familles, femmes, enfants... ; cela entravait la mobilité des groupes et les partisans étaient très réticents pour les prendre. N'oubliez pas que, très souvent, dans ces unités de partisans, régnait la famine. Et prendre encore des bouches à nourrir, surtout si le père de famille était sans arme... Mais pour un Juif, le plus dangereux était encore de croiser des unités de partisans biélorusses antisémites comme la brigade de Jelezniak, les unités de Tsygankov, de Chachkine, ou les « légionnaires » de l'**Armia Krajowa**, « l'armée intérieure » polonaise. Il y avait aussi des unités d'anciens *polizei* et des soldats de la **ROA** qui changeaient de camp à chaque occasion. En tant que Juif, qu'est-ce qu'on pouvait attendre de ces gens ? Au moins dans la partie occidentale de la Biélorussie [*sous entendu : ex-polonaise, occupée par l'URSS en 1939, voir carte p. 8, NDLR*]. Selon d'autres témoins, dans les forêts de Vitebsk et Gomel, les partisans traitaient bien les Juifs. Vous avez sûrement aussi entendu parler de l'unité des frères Bielski [*voir encadré ci-contre*]. Deux fois, j'ai fait sortir des Juifs, à leur

demande. Tuvia, l'aîné, ou un de ses frères, m'a offert une tasse de thé. C'est comme ça que je l'ai connu.

De quels effectifs et armes disposait Zorin ?

Nous étions environ 700, mais seulement 70 à 140, selon la période, étaient des combattants, équipés d'armes légères et d'une ou deux mitrailleuses. Les autres étaient des vieillards, des femmes et des enfants. L'objectif principal du groupe armé était d'assurer le ravitaillement. À l'époque, les paysans ne nous donnaient rien. Donc, on organisait des raids nocturnes pour leur arracher la nourriture. Les paysans creusaient des fosses à 5 ou 6 km de distance de leurs maisons et y cachaient la farine, le bétail, les poulets... Imaginez-vous, les Allemands prenaient tout, puis nous arrivions. Les paysans sortaient avec des haches et des fourches pour nous repousser. Mais nous n'exercions pas trop de pression contre eux, car ils savaient très bien où se situaient nos campements et pouvaient en informer les Allemands. Nous souffrions beaucoup de la faim. Dans la forêt, il n'y avait pas de gibier, notre seule « chance » était de profiter de la chute d'un cheval... Une fois, j'ai passé presque une semaine sans rien me mettre sous la dent.

■ Les maquis juifs, îlots de survie

La terreur immédiate instaurée en Biélorussie par les tueurs SS des *Einsatzgruppen* et leurs séides locaux conduit des familles entières à tenter l'évasion des ghettos pour rejoindre les groupes de partisans réfugiés dans les forêts. Peu y parviennent. Mais des « maquis juifs », dont l'objet déclaré est la survie plus que le combat, se constituent peu à peu autour de personnages d'exception. Tels les trois frères Tuvia, Asaël et Zus Bielski, dont le groupe s'étoffe, dans la région de Novogrudok, pour devenir une force assez puissante pour tenir tête aux Allemands et aux autres « partisans » d'obédiences rarement amicales. Au printemps 1943, 700 Juifs vivent ainsi à Stara Huta, véritable bourg clandestin, avec moulin, boulangerie, ateliers d'armurerie et d'explosifs, hôpital, troupeaux... Leur nombre atteint 1230 lorsque la libération survient à l'été 1944. Le groupe de Shalom Zorin, que rejoint Leonid Okoun, obéit à un principe similaire. Ne pas se leurrer cependant : pris entre le feu des Allemands, des bandes antisémites et même de brigades de partisans, ces « maquis familiaux » sauvent entre 3 000 et 5 000 clandestins. Au mieux, 0,5 % de la population juive de Biélorussie.

« Chaque fois que je pressais la détente, je chuchotais "c'est pour maman, c'est pour ma sœur..." »

Comment l'unité de Zorin a-t-elle été créée ?

Zorin commandait le groupe de poseurs de mines dans l'unité de partisans [la « brigade Boudienny », du nom d'un maréchal favori de Staline, NDLR] commandée par Semyon Ganzenko, un ex-lieutenant de l'Armée rouge. Le groupe de Zorin était constitué de Juifs polonais et de jeunes Juifs du ghetto. Zorin était révolté par les meurtres dans le ghetto, il était bouleversé d'avoir trouvé des cadavres dans la forêt et il a annoncé qu'il se séparait de Ganzenko et qu'il prenait sous son aile la défense des Juifs des forêts de Staroselki et de Naliboki. Ganzenko l'a alors déclaré hors-la-loi et s'est mis à le pourchasser. Vassili Tchernychev [ex-secrétaire du Parti pour la région de Baranovitchi, chargé d'organiser la lutte des partisans en Biélorussie, NDLR] a appris cette histoire et la décision a été prise de créer une unité juive [officiellement, le « détachement spécial n° 106 », NDLR].

Ces tensions entre partisans sont surprenantes...

Nous avons même parfois été obligés de changer de campement pour éviter un conflit armé avec certaines brigades. Mais en même temps, les autres unités avaient besoin de

celle de Zorin. Car il avait d'excellents ateliers, des cordonniers, des médecins, des armuriers, les meilleurs spécialistes des explosifs... Zorin était un homme très courageux, avec son franc-parler. Il disait leurs quatre vérités aux autres unités, leur reprochant de mettre la nôtre en danger. Ainsi, à l'automne 1943, les partisans gênaient considérablement le trafic ferroviaire et les Allemands ont décidé de « nettoyer » la forêt. Ils l'ont encerclée et ont commencé à avancer en marchant en file. Nous nous sommes planqués dans les marais pendant une bonne semaine, couverts de fougères. Beaucoup sont morts pendant cette opération, et Zorin a perdu une jambe. C'était un héros. Il a émigré en Israël en 1971, où il est mort [en 1974, NDLR].

Et c'est grâce à Zorin que vous avez rejoint l'Armée rouge.

En 1943 — je ne me souviens pas du mois —, nous préparions la libération de la Biélorussie. Un petit groupe d'éclaireurs a été parachuté près de notre groupe, qui occupait un secteur où il était facile de se poser. Ils ont demandé à Zorin de leur donner un guide pour aller à l'état-major des partisans de Tchapaev, ce qui impliquait de traverser la ligne de front. Zorin leur a dit que personne

ne connaissait la route mieux que moi. De plus, les Allemands, en reculant, passaient près de notre territoire et il lui fallait garder tous les hommes armés disponibles pour défendre le camp avec ses femmes et ses enfants. En route, dans la forêt, nous avons rencontré cinq officiers qui portaient les nouveaux uniformes, avec les **épaulettes** [voir p. 12]. De vrais officiers de l'Armée rouge ! J'étais si heureux : pour moi, cela signifiait qu'ils étaient très près de nous et qu'ils chasseraient bientôt les Allemands. J'ai amené tout le monde à destination. Le matin suivant, les paras devaient retourner d'où ils étaient venus. J'ai prié leur commandant de me prendre avec eux. Je leur ai dit que je n'avais personne. Je leur répétais sans cesse : « *Je veux faire la guerre, je veux faire la guerre, je tire mieux que n'importe quel sniper. Faites-moi passer des épreuves.* » Le commandant a rétorqué que j'avais l'âge de jouer à la poupée, mais finalement ils m'ont accepté « à l'essai ».

Comment s'est passé votre enrôlement ?

Ils m'ont donné un uniforme, trop grand : à l'époque j'étais tout petit, je mesurais 1,50 m. J'ai été obligé de couper les manches. On m'a donné un pistolet-mitrailleur **PPS-43** [voir p. 12]

La **Russkaya osvoboditel'naya armiya** [ROA; armée de libération russe] est fondée par un ex-général de l'Armée rouge, Andreï Vlassov, capturé par les Allemands le 12 juillet 1942. Utilisée comme réservoir de supplétifs et de soldats de deuxième rang par les Allemands, la ROA accouche finalement fin 1944 d'une vraie division vouée au combat. Ses membres, qui retournent leur veste et combattent les SS à Prague en mai 1945, sont remis aux Soviétiques par les Américains. Vlassov est jugé et pendu en août 1946, ses hommes déportés ou fusillés.

Des T-34/85 et des fantassins du 2^e Front de Biélorussie — la grande formation où Leonid Okoun s'est engagé — progressent en Pologne à l'hiver 1944-1945. La Biélorussie a été libérée très rapidement, entre le 22 juin et la mi-août 1944, lors de l'opération Bagration. Cette gigantesque offensive de l'Armée rouge inflige à la Wehrmacht 400 000 pertes, le pire désastre de la guerre.



Des soldats du 2^e Front de Biélorussie se détendent en octobre 1944. Ils viennent de pénétrer sur le territoire polonais. Ils vont conquérir le littoral de la Baltique, de Königsberg à Stettin avant de finir en mai 1945 à Peenemünde, la base d'expérimentation des fusées V2.

Le port des **épaulettes**, symbole tsariste honni par les communistes, est réinstauré le 15 janvier 1943 dans le cadre de la politique stalinienne visant à encourager le patriotisme tous azimuts.

Équivalent soviétique du Sten britannique (voir n° 10, p. 68), le **PPS-43** (*Pistolet-pulemyot Sudaeva*: pistolet-mitrailleur Sudaïev) est une arme automatique conçue pour la cartouche de 7,62 mm du pistolet Tokarev. Conçue dans l'urgence à base de pièces métalliques simplissimes, cette arme imprécise et rudimentaire est fabriquée à plus d'un million d'exemplaires.

Créé le 8 novembre 1943, l'**ordre de la Gloire** (trois classes) est décerné aux soldats et sous-officiers pour bravoure exceptionnelle. C'est l'une des décorations les plus prestigieuses de l'URSS.

et je suis devenu un vrai soldat. J'étais très fier de moi. Mais quand il fallait aller en mission, je remettais mes chaussures, car mes bottes étaient trop grandes pour moi et je risquais de les perdre en grimant. Pendant ma première mission de reconnaissance, je me suis si bien conduit qu'ils m'ont inscrit dans les rangs de l'Armée rouge : 2^e Front de Biélorussie (commandé alors par le colonel-général Georgi Zakharov), 50^e armée, 153^e division d'infanterie, 563^e régiment.

En quoi consistait cette mission ?

Avant l'offensive, il fallait faire une reconnaissance en force, c'est-à-dire que 100 à 150 soldats devaient se lever et marcher en file, debout, sans se courber. Ils s'exposaient pour permettre d'identifier les sources du feu ennemi. Les nôtres tiraient de nos tranchées, les Allemands répondaient et nous, nous fixions tous leurs points de feu. J'ai tout dessiné. En revenant, j'ai perdu mon chemin et je suis tombé sur un gourbi dans les tranchées allemandes. La musique jouait, ils buvaient. Puis un soldat est sorti pour pisser dans la tranchée. J'étais juste derrière lui, au-dessus ; sans trop penser, je l'ai frappé avec la crosse de mon arme. La tranchée était étroite et il s'est assis au lieu de tomber. Je suis descendu, j'ai mis ma tête entre ses jambes et je l'ai sorti de la tranchée. Puis j'ai attaché sa ceinture à la mienne et je l'ai ramené dans nos lignes.

Un exploit incroyable pour un enfant !

Ce n'était pas une question d'audace, c'était juste un jeu pour moi. Je n'avais pas peur parce que je ne réalisais pas le danger, que je



pouvais être tué. Je ne pensais pas à la mort. L'homme était un officier. Mais quelques jours plus tard, quand je suis parti pour la même mission, j'ai été blessé. Nous avons été cueillis par une mitrailleuse et j'ai pris une balle dans l'abdomen. Et comme un soldat essayait de m'évacuer, j'ai reçu une deuxième balle dans le dos. En sortant de l'hôpital, on m'a décerné l'**ordre de la Gloire** de 3^e classe. C'était pour l'officier capturé !

Comment avez-vous obtenu votre seconde médaille ?

J'ai participé à d'autres batailles qui se ressemblaient beaucoup. Mais chaque fois que je pressais la détente, je chuchotais « *c'est pour maman, c'est pour ma sœur...* » Et je me vengeais, je me vengeais des Allemands sans arrêt. Ensuite, nous sommes entrés en Pologne. À l'automne 1944, nous essayions de prendre une hauteur allemande ; le soldat qui portait le drapeau a été touché par une balle et est tombé. J'ignore pourquoi, mais j'ai repris le drapeau et j'ai commencé à aller en avant. Et j'ai pris une balle explosive dans la hanche. J'ai été hospitalisé et j'ai passé presque un an à l'hôpital. Quand je suis sorti, la guerre était déjà finie. Mais cet acte de courage m'a valu mon deuxième ordre de la Gloire.

Comment vous voyez-vous aujourd'hui ? Comme un Juif rescapé de la Shoah, un partisan ou un soldat de l'Armée rouge ?

Je suis un vétéran, un ancien soldat de l'Armée rouge qui a fait la guerre ! Et vous savez pourquoi ? Parce que, dans ce sentiment, il y a la garantie de la vie. Parce qu'en tant que soldat, je pouvais me venger ! En même temps, j'aurais bien aimé que quelqu'un ait pitié de moi. Parce que j'avais onze ans et demi la dernière fois que quelqu'un m'a serré dans ses bras... ■

Pour en savoir +

À lire • *Terres de sang : l'Europe entre Hitler et Staline*, Timothy Snyder, Gallimard, 2012 (voir critique dans G&H n° 11, p. 100).

- *Un Juif de Biélorussie de Lida à Karaganda – Ghetto, maquis, goulag*, Joseph Kuszelewicz, L'Harmattan, 2003.
- *Voisins et bourreaux : le génocide en Biélorussie et en Ukraine*, Martin Dean, Calmann-Lévy, 2012.
- *Les Frères Bielski*, Peter Duffy, Belfond, 2004.

Sur le web • Sur la Shoah en Biélorussie : www.jewishgen.org/yizkor/belarus/belarus.html ; sur les partisans juifs : www.jewishpartisans.org/

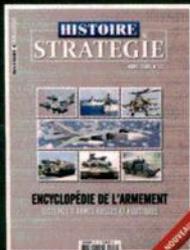
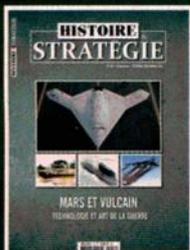
À voir • *Les Insurgés*, d'Edward Zwick, avec Daniel Craig, Liev Schreiber (DVD ou Blu-ray, Metropolitan Video, 2009).

■ L'avis de la rédaction de G&H

Terrible témoignage que celui-là. Ce qu'il décrit de la barbarie germanique était connu. En revanche, plus neuve est la façon dont Okoun décrit les partisans. Nous sommes bien loin de la propagande soviétique qui en a fait, au moins en 1943 et 1944, une véritable armée bien équipée, disciplinée sous la conduite du parti communiste et disposant de l'appui massif de la population locale. En réalité, les maquis s'entre-tuent dans une guerre civile épouvantable mais finalement logique dans une zone disputée entre Polonais et Soviétiques, nationalistes et communistes, le tout compliqué par le problème de l'antisémitisme. Ces bandes de maquis se préoccupent avant tout de leur survie. Elles manquent de tout : nourriture, explosifs, armes, radios, jumelles, boussoles, toiles de tente, pétrole, médicaments. On y meurt de faim et de maladie plus que de mitraille. Leur efficacité militaire est très faible et, finalement, les partisans ont pesé bien peu dans la défaite allemande.

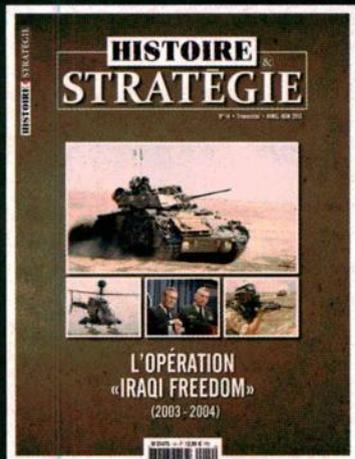
Aussi étonnante est l'épopée d'Okoun dans l'Armée rouge. Soldat à 13 ans ? Oui, le cas n'était pas rare. On comprend mieux si l'on sait que l'URSS compte 12 millions d'orphelins de guerre et que, pour un enfant seul, l'Armée rouge offre la seule chance de survie, au moins alimentaire. Un paradoxe qui résume à lui seul la monstruosité de la guerre à l'Est.

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475



DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,85 €
Codification Presstalis 08434



Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~77,70€~~ **H&S**

55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**

95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____
Prénom _____
Profession/Organisation _____
Adresse _____

Code postal _____ Ville _____
Pays _____
Téléphone _____
E-mail _____

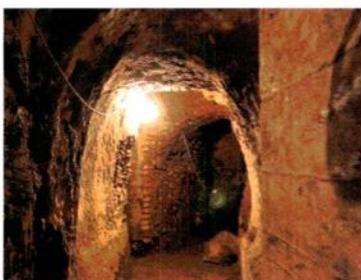
Paiement :
 par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

N° de carte ____ / ____ / ____ / ____
Date d'expiration ____ / ____
Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) ____
Signature (obligatoire)



WWW.LA-GRANDE-NUMERIQUE.COM / BUCHÈRES 2013/DENIS GLIKSMAN, INRAP

tant l'exhumation de sépultures de la Gaule antique reste rare. Elle illustre par ailleurs la diversité des pratiques funéraires gauloises, car deux autres sépultures mises au jour dans la région de Troyes présentent en effet avec le site de Buchères d'importantes différences : enfouissement dans des silos souterrains pour l'un, présence de vaisselle et de nourriture pour l'autre. ■ B. B.



RAI

Un bunker secret de Mussolini découvert à Rome

Un abri antiaérien de neuf chambres destiné à Mussolini et sa maîtresse a été découvert fin mars par l'architecte Carlo Serafini pendant les travaux de réhabilitation du Palazzo Venezia, transformé en quartier général romain du Duce. La construction de cet abri a probablement commencé fin 1942, suite aux raids nocturnes britanniques contre les villes allemandes, et duré jusqu'au 24 juillet 1943, date de la chute de Mussolini. Ce dernier a alors raison de craindre la RAF, dont le chef demande de le tuer en attaquant le Palazzo Venezia et la Villa Torlonia, sa résidence privée. Si Anthony Eden, le ministre des Affaires étrangères britannique, refuse car il doute du succès de l'opération et craint des dommages collatéraux, Churchill écrit « J'accorde » (« je suis d'accord ») en bas de la demande formulée le 13 juillet 1943. Onze jours plus tard, le roi d'Italie fait saisir le Duce et le plan est abandonné. ■ Y. McL.

En chiffres

58 % des Américains estiment que la seconde guerre d'Irak n'en valait pas la peine.

Elle avait été déclenchée le 20 mars 2003 à l'instigation du gouvernement George Bush Jr. L'étude, menée par Langer Research pour ABC News et le *Washington Post*, a été publiée en mars pour les dix ans du début de la guerre. Elle révèle que 56 % des sondés sont d'une opinion similaire quant à la guerre d'Afghanistan. Le chiffre montre une inversion presque parfaite de l'opinion en dix ans : le taux d'approbation à la guerre d'Irak était de 70 % lors de la chute de Bagdad fin avril 2003. ■ P. G.

Thatcher avait des doutes sur la reconquête des Malouines

Des documents récemment rendus publics par le gouvernement britannique montrent que Margaret Thatcher et son cabinet ne se sont pas précipités vers une opération militaire (voir G&H n° 4 p. 62 et n° 5 p. 68). Certains des plus proches conseillers du Premier Ministre, notamment son principal conseiller économique sir Alan Walters et son directeur de cabinet David Wolfson, ont au contraire proposé de « racheter » les habitants des Malouines (îles Falkland pour les Britanniques), en offrant un pécule de 100 000 dollars pour s'installer ailleurs dans le Commonwealth. Les divisions sur l'intervention étaient également fortes au sein des députés conservateurs. C'est donc dans un isolement tout churchillien que la « Dame de fer » a pris la décision de reconquérir les îles par la force. ■ B. B.

Troyes livre une spectaculaire tombe de guerriers gaulois

En fouillant le site prévu pour la construction d'un entrepôt, une équipe de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) a mis au jour en avril à Buchères, près de Troyes, une nécropole gauloise datée des IV^e et III^e siècles avant notre ère. Intactes sous deux mètres de terre, les 14 sépultures retrouvées sont aménagées de planchers et coffrages de bois. Manifestement, l'ordonnement indique la volonté de rapprocher les défunts entre eux : certaines tombes communiquent, et, pour l'une d'entre elles, les dépouilles sont installées l'une contre l'autre, hommes et femmes étant également côte à côte. Cinq au moins de ces tombes sont celles de guerriers (photo), enterrés avec leur armement : épée de 70 cm dans son fourreau, lance, bouclier pour deux d'entre eux. Cette découverte est exceptionnelle par sa richesse,



La BBC va produire une minisérie télé sur la Grande Guerre. *The Great War* comprendra cinq épisodes de 30 minutes et devrait être diffusée en novembre 2014 ••• Après *Band of Brothers* (2001) et *The Pacific* (2010), le trio HBO, Hanks et Spielberg va consacrer 500 millions de dollars (!) à une nouvelle série, *Masters of the Air*, dédiée aux bombardiers de la 8^e Air Force. John Woo (*Windtalkers*, 2002) se lance lui dans une minisérie sur les Tigres volants ••• Deux documents signés de la main de Mao et datés de 1936 ont frisé



2 décembre 1960, aéroport de Léopoldville. Lumumba a été arrêté la veille par les forces armées aux ordres du général Mobutu. Le Premier ministre du jeune Congo indépendant sera exécuté le 17 janvier 1961.

Londres aurait trempé dans l'assassinat de Patrice Lumumba

Patrice Lumumba, Premier ministre du Congo nommé juste après l'indépendance de l'ancienne colonie belge en mai 1960, aurait été assassiné par le service secret britannique, le MI6 (celui de James Bond). Voilà qui éclaire d'un jour nouveau le sort du dirigeant progressiste et anticolonialiste africain, dont les circonstances de la mort n'ont jamais été vraiment éclaircies. Et les accusations émises le 1^{er} avril dernier ne viennent pas de n'importe où, mais de Westminster, par la voix du lord travailliste David Lea, d'après des confidences de la baronne Park of Monmouth rencontrée peu de temps avant sa mort en mars 2010. Ladite baronne n'est pas n'importe qui : Daphne Park est en effet consul de Grande-Bretagne à Léopoldville (l'actuelle capitale Kinshasa) de 1959 à 1961, dans les derniers temps du pouvoir colonial au Congo belge (devenu Zaïre en

1971 sous Mobutu puis république démocratique du Congo en 1997). Daphne Park n'assure pas que des fonctions diplomatiques : elle dirige en fait le MI6 dans toute l'Afrique centrale. Surnommée « reine des espions », cette personnalité d'exception apparaîtra ensuite comme l'un des principaux agents féminins du service, poursuivant une carrière longue de quarante ans à Moscou et à Hanoi. Selon Park, via Lea donc, la décision d'éliminer le leader africain aurait été prise lorsque Lumumba, chef du Mouvement national congolais, aurait demandé à l'URSS des armes et du matériel militaire. Une requête que Londres, qui possède d'importants intérêts locaux, ne peut tolérer. La guerre froide bat son plein en effet en Afrique au tournant des années 1950 et 1960, période où les indépendances se succèdent à vitesse accélérée. Dans ce

maelström, celle du Congo belge apparaît comme l'une des plus chaotiques de toutes. Au sud du pays, la riche province du Katanga fait sécession sous la direction de Moïse Tschombé avec le soutien de l'Union minière et des services secrets belges. À Léopoldville, l'armée du nouvel État reste largement contrôlée par l'ex-puissance coloniale. Sous la direction de son chef, le général Mobutu, futur dictateur du pays, elle intrigue déjà contre Lumumba, le Premier ministre de 35 ans que vient de nommer Joseph Kasavubu, le président élu le 30 juin 1960. Jeune, dynamique, populaire et affirmant haut ses vues tiers-mondistes, Lumumba entend bien obtenir les coudées franches et contrôler effectivement les extraordinaires richesses minières de son pays. Mais il faut pour cela des moyens, que Washington lui refuse... Il se tourne alors vers Moscou,

qui n'aura jamais le temps de concrétiser – ou non – son désir de l'aider... Forcé par Mobutu à rentrer dans la clandestinité, Lumumba est pris (photo), torturé et livré, probablement avec l'intervention du MI6 (et aussi sans doute de la CIA et des services belges), aux Katangais de Tschombé qui le fusillent le 17 janvier 1961. Sans surprise, le porte-parole du MI6 nie aujourd'hui toute implication de son service dans l'affaire, ajoutant qu'il était fort peu probable que la discrète baronne Park ait pu faire ce genre de confidences, et que, de toute façon, le MI6 n'avait pas de « *licence to kill* » (« permis de tuer »). Ce dont on peut légitimement douter. Quoi qu'il en soit, le mystère n'est pas totalement éclairci : il faudrait pour cela que soient ouvertes les archives secrètes de Londres. Ce qui n'est pas d'actualité. ■

Laurent Henninger

le million de dollars lors d'une vente organisée en mars. Ces précieux papiers appellent les nationalistes à coopérer contre les Japonais

••• Le 6 mai, la police allemande a arrêté à Stuttgart un ex-garde présumé d'Auschwitz, âgé de 93 ans. Cet homme, qui aurait servi au camp de l'automne 1941 à 1945, est le premier d'un groupe de 50 gardiens encore en vie que la justice allemande veut (tardivement) poursuivre

••• Ieng Sary, cofondateur en 1970 avec Pol Pot des Khmers rouges, est mort pendant son procès à Phnom Penh le 14 mars



PHILIP SCHULLER/THE SYDNEY MORNING HERALD/FAIRFAX MEDIA VIA GETTY IMAGES

plus apte à pénétrer une coque adverse. C'est ce que vient de découvrir la physicienne britannique Susan Kilcoyne, de l'université de Huddersfield. Cette nature composite est une surprise, de tels projectiles n'apparaissant qu'à la fin du XIX^e siècle. Mais il se pourrait également que les métallurgistes anglais aient aussi fait appel au fer, plus léger et bon marché, pour rendre les boulets plus maniables en mer et moins onéreux. Un examen prochain précisera si le fer a été durci dans une forge, ce qui plaiderait en faveur de la recherche volontaire de capacités perforantes. ■ P. G.



La marée exhume deux vaisseaux perdus en Suède

Des eaux exceptionnellement basses dans le port de Stockholm ont révélé fin mars l'existence de deux épaves datées du XVII^e siècle (photo). C'est l'archéologue naval local Jim Hansson qui les a découvertes, alors qu'il se promenait dans les parages : son œil a décelé dans la vase les membrures qui dépassaient. D'après ses explications au site suédois *The Local*, il pourrait s'agir de deux navires de guerre danois capturés en 1659 et naufragés en 1670 dans le secteur : le *Graa Ulv* (Loup Gris, 44 canons, 30 m) et le *Den Stora Draken* (Grand Dragon). Des examens plus approfondis des épaves vont permettre de confirmer l'hypothèse. ■ P. G.

Les soldats néo-zélandais victimes de leurs rations alimentaires à Gallipoli

Comme si les obus turcs n'avaient pas suffi, le taux de perte effarant – 88 % soit 7 573 tués et blessés – des soldats néo-zélandais débarqués en avril 1915 à Gallipoli, lors de l'expédition des Dardanelles, est en partie imputable à leur alimentation. C'est ce qu'affirme une étude menée à l'université néo-zélandaise d'Otago. Les rations à base de bœuf séché, biscuits et confiture manquaient de vitamines A, C, E, de potassium et de fibres. Résultat : au scorbut se sont facilement ajoutées typhoïde et dysenterie. Les chercheurs estiment que le problème aurait pu être évité si les combattants avaient disposé de boîtes de conserve de fruits et légumes, pourtant largement répandues à l'époque (ci-dessus,

des porteurs d'eau néo-zélandais lors des combats de l'été 1915). ■ M. P.

Hannibal a-t-il laissé sa marque en Alsace ?

Le « Mur païen », structure de maçonnerie massive voisine du mont Sainte-Odile (près d'Obernai) et qui s'étend sur 10,5 km, serait le vestige d'un énorme camp bâti par Hannibal lors de la deuxième guerre punique (218-202 av. J.-C). Telle est du moins l'hypothèse de l'archéologue amateur alsacien Ivan



ELGRINGOFRO2.WORDPRESS.COM

Tzéplaëff, sur la base d'indices concordants, à commencer par la structure tenon-mortaise du mur, observée sur des fortifications puniques. Mais pourquoi Hannibal, dont l'objectif était l'Italie, aurait fait construire ce fort si loin au nord ? « Il aurait pu choisir de scinder ses troupes en laissant une garnison en Alsace, soit en réserve ou pour prendre en tenaille une contre-attaque romaine, explique Ivan Tzéplaëff. Il se peut également qu'il s'agisse d'un accord avec une tribu gauloise locale, qui aurait pu aider à l'édification en échange de l'expertise technique. » ■ P. G.

Des boulets du XVI^e s. étonnamment perforants

Les boulets de plomb de la *Mary Rose*, vaisseau d'Henri VIII d'Angleterre perdu en 1545 et renfloué en 1982, contenaient un cœur de fer, plus dur et donc

à 87 ans. Il a toujours nié sa responsabilité dans le massacre de près de 1,7 million de Cambodgiens entre 1975 à 1979 ••• Une étude d'ADN montre que 10 % des Écossais mâles descendraient en droite ligne des Pictes, ces célèbres guerriers au corps teint de bleu qui ont mené la vie dure aux envahisseurs romains et angles ••• 42 % des Autrichiens estiment que « tout n'était pas si mal sous Hitler » selon un sondage du quotidien *Der Standard*, contre 57 % qui affirment que l'ère nazie n'a rien donné de bon ••• Le Japon n'envisage

Il y a 100 ans...

éclatait la seconde guerre balkanique

déclenchée, le 16 juin 1913, par la Bulgarie contre la Serbie et la Grèce. La guerre tourne à la débâcle pour les Bulgares dont l'offensive échoue, Roumanie et Empire ottoman intervenant en outre contre eux.

Dès le 10 août, la Bulgarie acculée signe une paix par laquelle elle cède ses gains de la première guerre balkanique aux quatre puissances victorieuses. Le conflit, qui fait plus de 150 000 morts et blessés, met fin à l'alliance russo-bulgare. Il joue à ce titre un rôle clé dans la marche vers la Grande Guerre en contraignant Saint-Petersbourg à garantir à la Serbie son appui en toutes circonstances. ■ B. B.

a reconnu en ces hommes des idéalistes et expliqué que la vision de l'histoire avait évolué, laissant la place à la compréhension et au pardon.

Cette reconnaissance tardive remet sous les feux de l'actualité l'attitude ambiguë du pays

pendant le conflit. La République d'Irlande, indépendante depuis 1922, a maintenu des relations cordiales avec l'Allemagne et le Japon, interdisant l'entrée des convois alliés dans ses ports, refusant les réfugiés juifs et présentant des condoléances

à l'Allemagne pour la mort d'Hitler. Parallèlement à cette politique publique, les Irlandais ont aidé les Alliés en sous-main, accordant par exemple des couloirs aériens pour les patrouilleurs ou des sites de radio-détection à terre. ■ Y. McL.

L'Irlande pardonne à ses déserteurs d'avoir rejoint la cause alliée

Le 7 mai, le Parlement irlandais a officiellement pardonné à 4 983 de ses soldats d'avoir rejoint volontairement l'armée britannique pour combattre l'Axe. Considérés comme déserteurs en 1945 par un pays officiellement neutre, ces hommes (ci-contre, un soldat irlandais en 1940) ont été privés de leurs retraites et interdits d'emplois publics à leur retour de guerre. L'amnistie arrive hélas bien tard : une centaine de survivants seulement vont en profiter. Alan Shatter, ministre de la Défense irlandais, qui avait déjà présenté des excuses en 2012,



KEYSTONE FEATURES/GETTY IMAGES

La CIA espionnait le programme nucléaire chinois dans l'Himalaya

En 1965, les satellites n'étant pas encore au point, une équipe d'alpinistes de la CIA a implanté des détecteurs au sommet de l'Himalaya afin d'en savoir plus sur les essais de missiles balistiques chinois, raconte le journaliste américain Broughton Coburn dans un nouveau livre intitulé *The Vast Unknown: America's First Ascent of Everest*. Sur l'avis des services secrets indiens mis dans la confidence, l'Everest est écarté au profit de la Nanda Devi, sommet moins fréquenté mais suffisamment haut (7816 m) pour mener des observations précises. Comme l'écrit Broughton, le sommet n'est pas atteint à cause du mauvais temps et le mini-générateur au plutonium, dit SNAP, est dissimulé dans une crevasse avec ses capteurs, en attendant qu'une expédition de secours complète la besogne. Celle-ci ne peut retrouver trace du générateur, et la CIA soupçonne alors fortement les Indiens de l'avoir escamoté... La deuxième tentative de la CIA, en 1967, est la bonne, sur un sommet plus modeste : la Nanda Kot (6861 m). Le détecteur fonctionne trois mois avant d'être enseveli par la neige. Non sans avoir découvert

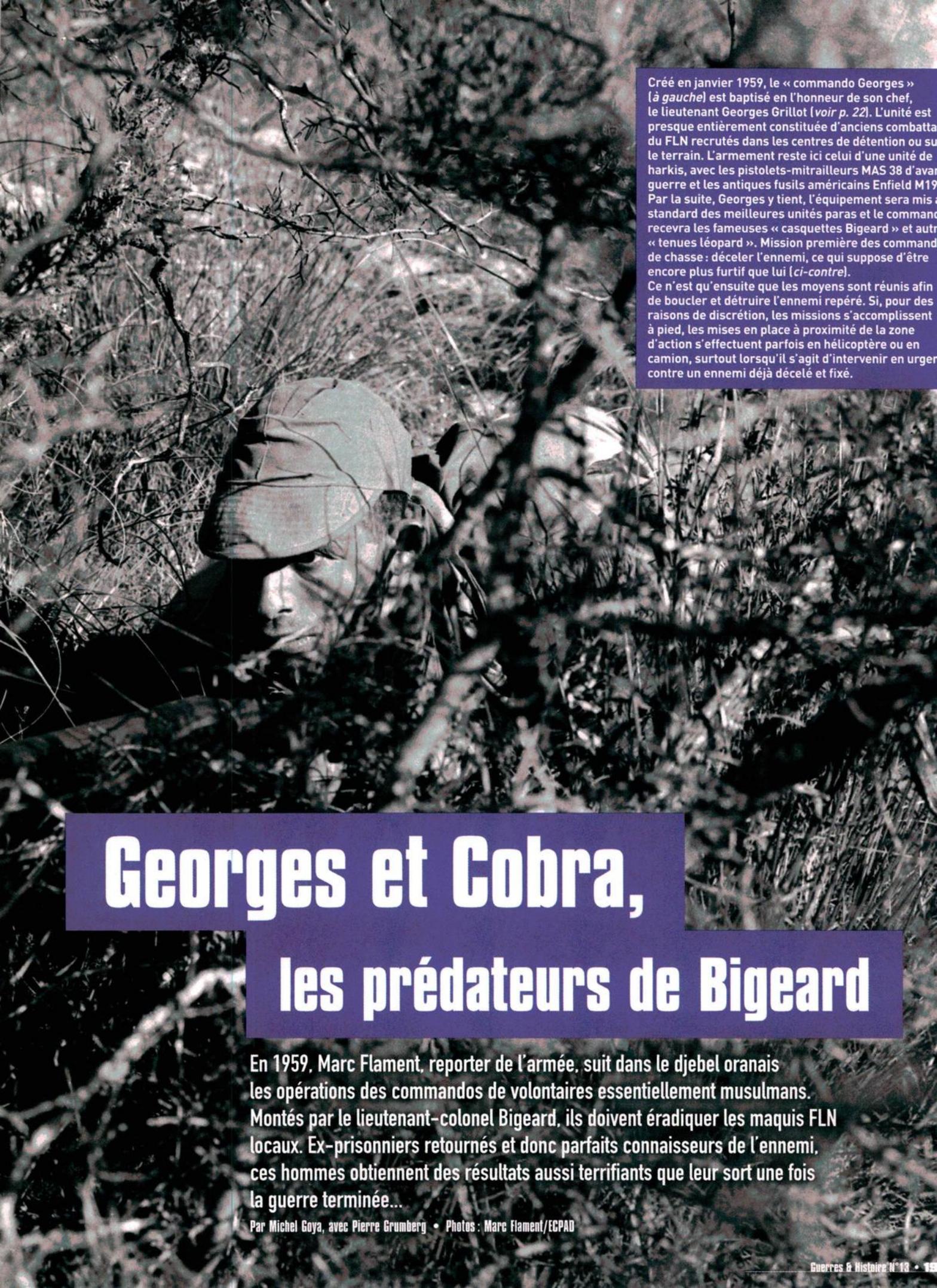
l'essentiel : les Chinois ne disposent pas (encore) de vecteur nucléaire à longue portée. ■ M. P.

À 8000 M
LA NOTION DE
GUERRE FROIDE
PREND TOUT
SON SENS...



pas (ou plus) de revenir sur les excuses présentées aux pays voisins pour les crimes commis de 1937 à 1945. C'est ce qu'a annoncé le ministre des Affaires étrangères de Tokyo. Le Japon songe en outre à signer avec Vladimir Poutine un traité de paix qui mettrait fin formellement à la guerre ••• Le Dornier 17 découvert au fond de la Manche en 2008 est en cours de récupération depuis le 3 mai. L'avion, posé sur le dos par 15 m de fond et très corrodé, doit être encagé dans un châssis d'aluminium pour le remonter sans le briser.





Créé en janvier 1959, le « commando Georges » (à gauche) est baptisé en l'honneur de son chef, le lieutenant Georges Grillot (voir p. 22). L'unité est presque entièrement constituée d'anciens combattants du FLN recrutés dans les centres de détention ou sur le terrain. L'armement reste ici celui d'une unité de harkis, avec les pistolets-mitrailleurs MAS 38 d'après-guerre et les anciens fusils américains Enfield M19. Par la suite, Georges y tient, l'équipement sera mis à jour : standard des meilleures unités paras et le commando recevra les fameuses « casquettes Bigeard » et autres « tenues léopard ». Mission première des commandos de chasse : déceler l'ennemi, ce qui suppose d'être encore plus furtif que lui (ci-contre). Ce n'est qu'ensuite que les moyens sont réunis afin de boucler et détruire l'ennemi repéré. Si, pour des raisons de discrétion, les missions s'accomplissent à pied, les mises en place à proximité de la zone d'action s'effectuent parfois en hélicoptère ou en camion, surtout lorsqu'il s'agit d'intervenir en urgence contre un ennemi déjà décelé et fixé.

Georges et Cobra,

les prédateurs de Bigeard

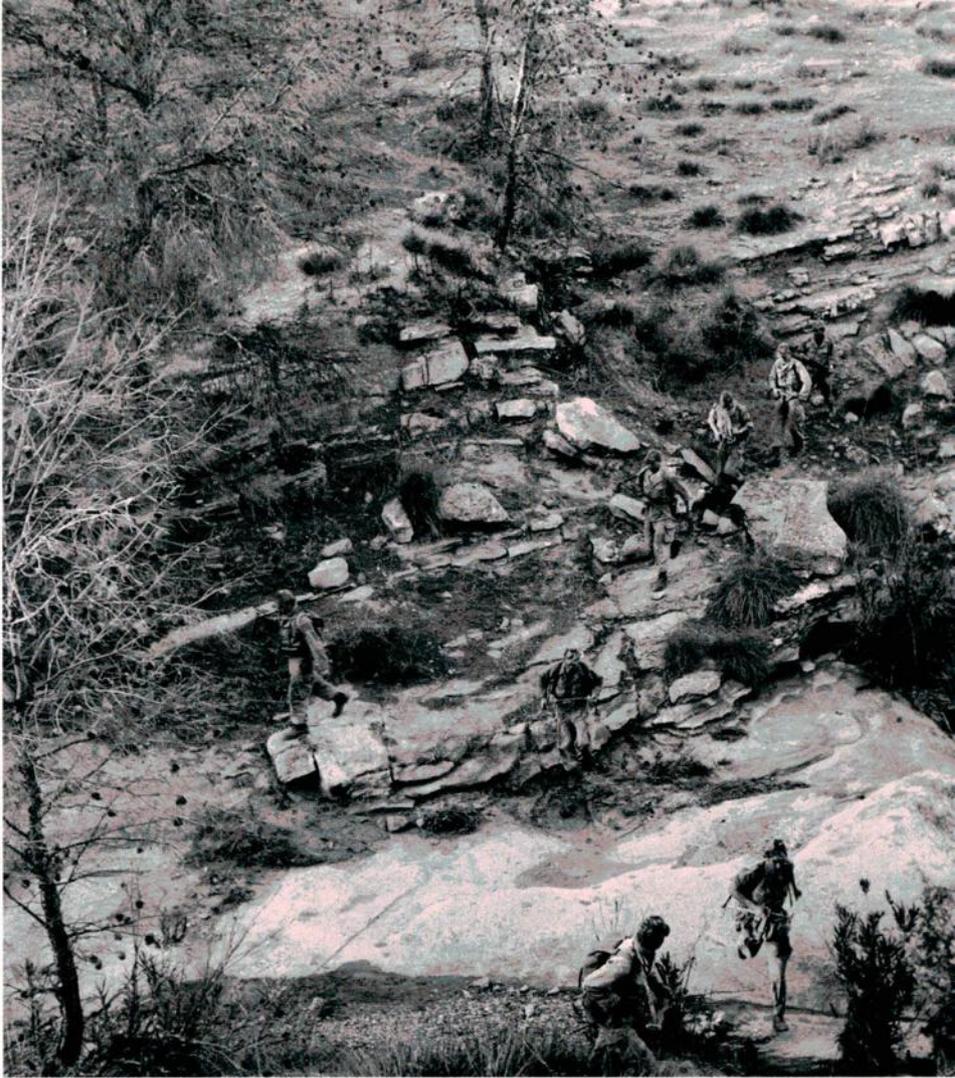
En 1959, Marc Flament, reporter de l'armée, suit dans le djebel oranais les opérations des commandos de volontaires essentiellement musulmans. Montés par le lieutenant-colonel Bigeard, ils doivent éradiquer les maquis FLN locaux. Ex-prisonniers retournés et donc parfaits connaisseurs de l'ennemi, ces hommes obtiennent des résultats aussi terrifiants que leur sort une fois la guerre terminée...

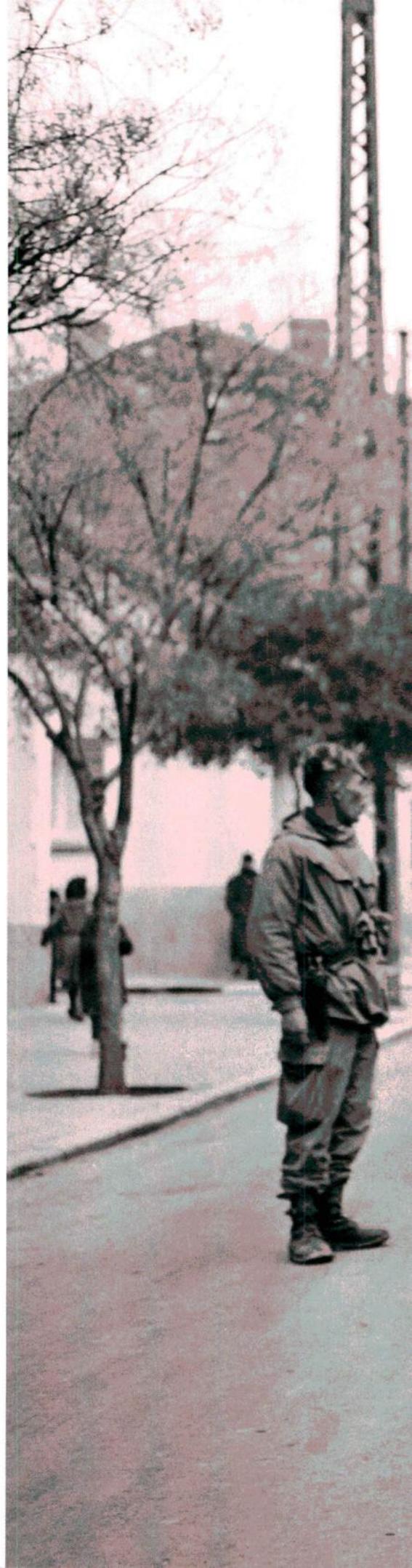
Par Michel Goya, avec Pierre Grumberg • Photos : Marc Flament/ECPAD

**Le quotidien des commandos
est exigeant, fait de patrouilles, traques,
embuscades ou longs raids dans le djebel.**



Un des sticks du commando Georges – désormais coiffé de casquettes Bigeard – vient de faire un prisonnier et procède immédiatement à son interrogatoire (*ci-contre*). L'encadrement du commando est quasi exclusivement « FSNA » (français de souche nord-africaine), marqué notamment par la forte personnalité de Youcef Ben Brahim. Son parcours est typique de l'unité : il a rejoint le FLN en 1954, à 27 ans. Déçu par la brutalité des chefs et la misère du maquis, il fait part de sa déception, ce qui lui vaut apparemment d'être trahi et arrêté par les Français, qui le retournent. Sergent en janvier 1959, Ben Brahim se hisse au grade de lieutenant en 1961 et devient adjoint de Georges. Réfugié en France en 1962, il échappe à trois tentatives d'assassinat mais succombe à la quatrième en 1968. Ben Brahim est un natif de Saïda et en connaît particulièrement bien la région accidentée, propice aux embuscades. Comme les fellaghas qu'ils traquent, les commandos se déplacent beaucoup la nuit, leurs uniformes parfois camouflés sous des djellabas afin de passer pour des maquisards adverses auprès des populations. Que les commandos contrôlent : ici (*en bas à dr.*), les hommes d'un douar, division administrative rurale, sont rassemblés en vue d'un interrogatoire.





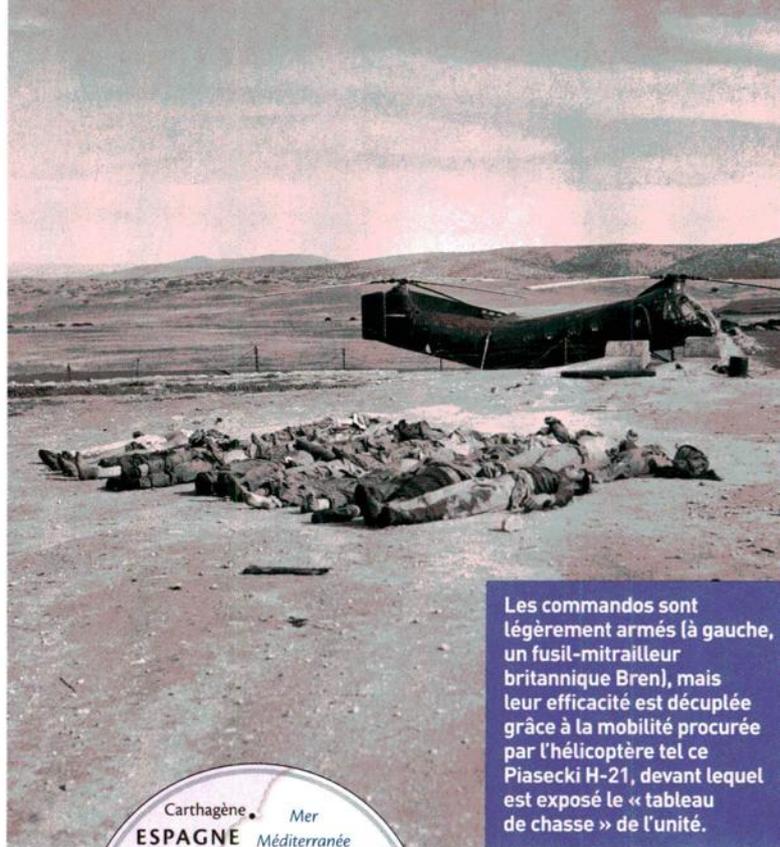
L'homme au maillot blanc qui marche devant le commando Georges, un couteau entre les dents (aux côtés de deux compagnons, Djamilia Bent et Madani Bouziane), est Cheikh Mohamed, un des chefs militaires du FLN de Saïda. Il a été pris le 14 juillet 1959 alors qu'il essayait apparemment de perturber la fête nationale. Contraint à défiler pour édifier la population, il est dévoré par les chiens du commando après avoir, semble-t-il, tenté de s'évader. Ce genre de mise en scène accentue l'aura politique du commando, « outil terrible qui donnera le frisson à l'ennemi, se fera un nom dans toute l'Algérie » selon les mots du lieutenant colonel Bigeard (en bas à g., près d'un blessé capturé par Cobra), le patron du secteur de Saïda. L'intimidation fait partie de la panoplie de la guerre psychologique dont le lieutenant Georges Grillot, le chef du commando (en haut à g.), est un expert. Sergent des troupes de marines en 1947 en Indochine où il est chargé d'un groupe de partisans profrançais, il a pris pour spécialité le renseignement et le « retournement » des prisonniers Viêt-minh. Les méthodes sont terriblement efficaces : à la fin de la guerre, les commandos ont éliminé un nombre de fellaghas représentant au moins cinq fois leur effectif, saisi 1 200 armes et surtout, éliminé les sept chefs successifs du FLN dans leur secteur d'opération. Un tableau de chasse très cher payé, puisqu'une soixantaine d'ex-commandos sont massacrés à la fin de la guerre. Quant à Georges Grillot, en dépit de sa vision politique du conflit et de son engagement auprès de ses hommes, il ne participe pas au putsch militaire d'Alger en avril 1961 et termine général.



Pour marquer les esprits, le commando

Georges exhibe sa prise, Cheikh Mohamed,

un des chefs du FLN de Saïda.



Les commandos sont légèrement armés (à gauche, un fusil-mitrailleur britannique Bren), mais leur efficacité est décuplée grâce à la mobilité procurée par l'hélicoptère tel ce Piasecki H-21, devant lequel est exposé le « tableau de chasse » de l'unité.



Au début de l'année 1959, le général Challe lance en Oranie la première des grandes opérations destinées à détruire les forces armées du Front de libération nationale (FLN). Pour parachever cet objectif, des unités légères, baptisées « commandos de chasse », sont créées pour tenir le terrain dans chaque secteur « nettoyé ». Les plus célèbres de ces commandos sont formés en janvier dans le secteur de Saïda, alors sous commandement du dynamique et médiatique lieutenant-colonel Bigeard. Le premier est constitué à partir des meilleures recrues du 8^e régiment d'infanterie motorisée et de volontaires locaux, musulmans ou européens. C'est le commando « Cobra » commandé par le lieutenant Gaget. L'autre est plus atypique : sous l'impulsion du lieutenant Georges Grillot, il est formé entièrement de musulmans et notamment de prisonniers ralliés du FLN, séduits par des remises de peine mais aussi par la vision d'une Algérie nouvelle et égalitaire que prône Grillot et qui se reflète dans la devise du commando : « Chasser la misère ». Ce commando « Georges » a ainsi une tonalité politique particulière. Les cadres y sont élus, un commissaire politique est là pour déceler les possibles infiltrations ennemies. L'ensemble des membres de ce commando et leurs familles, soit environ 2000 personnes particulièrement vulnérables aux représailles, vivent dans un quartier protégé. Les deux unités, qui finissent par atteindre 200 recrues, sont organisées de manière assez similaire en sticks de 10 à 20 hommes regroupés par trois dans des compagnies légères (ou *katibas* pour le commando Georges, terme volontairement emprunté au FLN). L'instruction tactique et technique des commandos, leurs équipements et leurs tenues léopard n'ont rien à envier à ceux des meilleures unités

régulières. Leur quotidien est exigeant, fait de patrouilles, traques, embuscades ou raids de plusieurs dizaines de kilomètres, le plus souvent de nuit. Ils sont en cela très proches des bandes rebelles qu'ils combattent, tout en bénéficiant de moyens de soutien et d'appui, essentiellement aériens. Le secteur de Saïda où ils opèrent comprend 70000 habitants sur 8000 km², l'équivalent de deux départements métropolitains. De février à avril, l'opération Couronne, première du plan Challe, porte des coups sévères aux forces rebelles mais leur laisse encore trois katibas et 500 combattants, tandis que leur organisation politico-administrative est encore très présente. L'ennemi est cependant assez affaibli pour être à la portée des deux commandos de chasse et des troupes régulières du secteur. Dès l'été, la région de Saïda apparaît comme un secteur modèle. Le 27 août 1959, la visite du général de Gaulle consacre cette réussite. Il déclare à Youcef Ben Brahim, un des chefs d'une katiba de Georges : « *Terminez la pacification, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'Algérie.* » Fin 1959, la structure du FLN a été éliminée à plus de 80 % et les bandes armées n'existent plus. Pendant deux ans, les deux commandos s'efforcent donc de maintenir le contrôle sur la population. Au total, le commando Georges à lui seul a éliminé directement au moins 1800 rebelles et indirectement 300 autres par les renseignements qu'il a pu fournir. Il a été récompensé de 26 médailles militaires et 398 citations. Un record. L'efficacité de Cobra est du même ordre. La fin de ces unités modèles est moins glorieuse. L'indépendance approchant, dissensions et doutes se font jour. C'est surtout durant cette période que le commando Georges acquiert sa réputation de férocité. Au fur et à mesure

que le fossé avec la population et les menaces pour l'avenir s'accroissent, les désertions mais aussi les exactions commencent à apparaître. Le commando Georges est dissous le 23 avril 1962, Cobra le 25 juin.

Les autorités françaises ayant refusé de rapatrier leurs familles, beaucoup de commandos musulmans décident de rester, faisant confiance aux termes des accords d'Évian qui interdisent toutes représailles. Beaucoup, plus de 60 pour l'ancien commando Georges, sont massacrés, souvent dans des conditions atroces, dans les semaines qui suivent le départ de l'armée française. Les survivants sont presque tous emprisonnés. ■

Né en 1929 à Bordeaux, **Marc Flament** intègre les Beaux-Arts avant de s'engager en 1948 dans les commandos paras, direction l'Indochine. Il s'y révèle un sous-officier mais aussi un dessinateur talentueux, publié dès 1952. Désormais reporter dessinateur, il arrive à Alger en juillet 1956 et s'y passionne pour la photo. À Suez et en Algérie, Marc Flament suit les unités de Bigeard au combat. Après guerre, il quitte l'armée. Avant d'y revenir en 1971 comme réalisateur pour l'Établissement cinématographique et photographique des armées (ECPA). Après 1974, il continue de travailler pour l'ECPA à titre civil. Il meurt en 1991.

Pour en savoir +

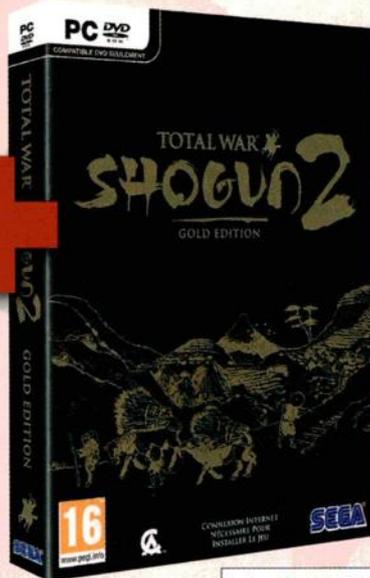
- *Les Dieux meurent en Algérie*, J. Lartéguy (auteur), M. Flament (photos), Grancher, 1999 (rééd.).
- *Commando Cobra*, R. Gaget, Grancher, 2000 (rééd.).
- *Commando « Georges » et l'Algérie d'après*, A. Bénésis de Rotrou, Dualpha, 2009.
- *Commandos de chasse : les têtes chercheuses du général Challe*, J.-C. Damaisin d'Arès, P.-A. Cerutti, L'Esprit du livre, 2011.
- *Le Commando Georges*, P. Le Pautremat, revue *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 213, 2004/1, PUF.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE



Recevez le jeu vidéo Total War : Shogun 2 !



La série plusieurs fois récompensée des Total War offre un **mélange unique de campagne stratégique** en tour par tour et de combats tactiques en temps réel, sur mer comme sur terre. Comprenant l'un des meilleurs jeux de stratégie de l'année 2011 Total War : SHOGUN 2, la campagne féodale Rise of the Samurai, ainsi que l'explosive extension Fall of the Samurai et de nombreux packs d'extension supplémentaires, **cette Edition Gold vous propose de revivre plus de sept siècles de l'histoire guerrière du Japon**, et de découvrir plus de sites de batailles, factions, unités et armes qu'aucun autre pack Total War à ce jour !

- Inclus :** > Total War™, SHOGUN 2 > Total War™, SHOGUN 2 - L'essor des Samurais
 > Total War™, SHOGUN 2 - La fin des Samurais
Ainsi que les packs de contenu : > Dragon War Battle > Clan Hattori "Ninja" > Clan Ikko Ikki "Warrior Monk"
 > Clan Otomo "Gunpowder" > Clan Obama - Clan Tsu > Clan Sendai - Clan Sagami
 > Unité d'élite Saints & Heroes > Unité d'élite Sengoku Jidai

2 ANS | 12 numéros
GUERRES&HISTOIRE
 (Prix de vente en kiosque : 71,40€)

+ le jeu
TOTAL WAR™, SHOGUN 2
GOLD EDITION
 (Prix public : 49,99€)

65€
SEULEMENT
 au lieu de 121,39€

soit **46%**
DE RÉDUCTION

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
 C'est rapide, pratique et sécurisé

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

- OUI, je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à Guerres&Histoire pour 65€ seulement au lieu de 121,39€* soit 46% de réduction. Je recevrai le jeu TOTAL WAR™ : SHOGUN 2 GOLD EDITION** 40873
- je préfère m'abonner pour 2 an (12 numéros) pour 55€ seulement au lieu de 71,40€* soit 23% de réduction. 40881
- je commande seulement le jeu TOTAL WAR™ : SHOGUN 2 GOLD EDITION au prix de 49,99€. 40899

> Mes coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ Email : _____

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de Guerres et Histoire



Expire fin : _____ Cryptogramme: _____
 Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

Signature obligatoire

* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin décembre 2013. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non incl. Le jeu Total War™ : Shogun 2 vous sera adressé dans un délai de 4 à 6 semaines après réception de votre règlement. En cas de rupture de stock, un produit d'une valeur similaire vous sera proposé. Vous disposez du droit de rétractation de 7 jours ouvrés pour le jeu Total War™ Shogun 2. Vous ne disposez pas de ce droit pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour d'autres produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Pour quelles raisons précisément la Russie a-t-elle attaqué la Géorgie en 2008 ?

PIERRE ALEXIS HERRAN, POUILLON (40)



CORBIS

Le 8 août 2008, pour légitimer son entrée dans le conflit, suite au bombardement de l'Ossétie du Sud par les troupes géorgiennes, le président russe Medvedev évoque le droit de défendre ses concitoyens et ses troupes de maintien de la paix cantonnées dans la région sécessionniste. Dès les années 1990, la Russie, en violant le droit international, s'est lancée dans la « passeportisation », c'est-à-dire l'attribution accélérée de la citoyenneté russe aux habitants des régions géorgiennes sécessionnistes de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud – qui l'ont adoptée par méfiance envers la Géorgie et pour les avantages matériels

qu'ils en tiraient. Ainsi, quand le conflit éclate, la majorité des habitants de la région ont la nationalité russe. La Commission indépendante, établie par le Conseil de l'Union européenne et dirigée par une diplomate suisse, Heidi Tagliavini, conclut que si, pendant la nuit du 7 au 8 août, des casques bleus russes avaient vraiment été tués – ce qu'elle n'a pas pu établir –, la Russie disposait d'un droit légitime de riposte limitée aux provinces sécessionnistes ; mais, en réalité, l'intervention russe a pénétré largement dans d'autres provinces géorgiennes (ci-dessus, check-point tenu par les Russes dans la ville de Gori le 14 août). ■ Y. McL.



TASS PHOTO

Quel rôle ont joué les troupes de l'Armée rouge issues des républiques d'Asie centrale lors de la Seconde Guerre mondiale ?

AUDRIS BENABDESLAM

Un rôle limité. D'abord, le poids des Tadjiks, Turkmènes ou Kirghizes dans l'Armée rouge ne dépasse pas 1 %. Seuls les Kazakhs et les Ouzbeks représentent une proportion plus importante (autour de 3 %) que leur poids dans la société. De plus, ces soldats servent surtout dans l'infanterie, où le temps de service moyen en 1941-1942 ne dépasse guère deux semaines avant que le fantassin ne soit tué ou blessé (ci-dessus, un jeune soldat recevant des soins sur le front de l'Est en 1943). Rappelons que les habitants des républiques d'Asie centrale sont mal intégrés dans la société soviétique. Dans les années 1920 et 1930, ils ont subi une russification, une « bolchevisation » et une modernisation forcées, impliquant l'élimination de leurs traditions nationales et de leurs modes de vie marqués par l'islam. Hostiles au système bolchevique, souvent non russophones, les hommes n'ont aucune raison de se battre pour « la patrie » soviétique : ils gagnent les montagnes pour se soustraire à la mobilisation et, quand ils ne le peuvent pas, combattent mollement. À ce sujet, voir l'ouvrage de J. Lopez et L. Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, où les vétérans témoignent du racisme anti-asiatique dans l'Armée rouge « égalitaire et fraternelle ». ■ Y. McL.

Quels étaient le nom et le contenu du plan stratégique français en 1939 ?

STEPHEN LACROIX, CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE (51)

Le plan français activé en mai 1940 et élaboré sous la responsabilité du commandant en chef Gamelin (et avec l'assentiment britannique) date de la mi-novembre 1939 et est baptisé « plan D » ou « plan Dyle », du nom de la rivière belge qui est son objectif. Anticipant une réédition du plan Schlieffen qui a failli réussir en 1914, Gamelin veut porter la ligne de défense alliée en Belgique, sur une ligne nord-sud allant d'Anvers à Namur, qui épouse en sa partie centrale le cours de la Dyle. Cette solution a le double mérite d'aider

les Belges mais aussi de raccourcir considérablement le front. En mars 1940, informé de plans allemands visant les Pays-Bas, Gamelin étend les objectifs du plan Dyle jusqu'à Breda, dans le but de secourir l'armée néerlandaise. L'objectif nouveau étant à 160 km (à vol d'oiseau) de la frontière, Gamelin assigne à la « variante Breda » la plus mobile des armées, la 7^e. Choix désastreux qui aventure au nord-ouest la meilleure formation, alors que l'offensive principale allemande vise le Sud-Est belge, dans les Ardennes... ■ P. G.



La guerre de Sécession a-t-elle eu un impact sur la pensée militaire européenne ?

PIERRE-ROMAIN THIONNET, LABERGEMENT-SAINTE-MARIE (25)

La guerre de Sécession (1861-1865) a plutôt eu un écho réduit en Europe, bien que les principales puissances européennes aient dépêché des observateurs auprès des belligérants. Elle est aujourd'hui reconnue comme la première véritable guerre industrielle et mécanisée – c'est-à-dire dans laquelle des machines, le chemin de fer, des vapeurs cuirassés, le télégraphe, etc., jouent un rôle majeur – et qui préfigure les conflits du *xx*^e siècle, que ce soit par les évolutions des opérations et de la tactique ou par l'intégration à la stratégie de domaines comme la mobilisation industrielle. Pourtant, cette guerre demeure à la périphérie de la pensée militaire

d'alors, et ce d'autant plus que les Américains ne théoriseront pas leur expérience. Les armées du Vieux Continent estiment en fait n'avoir que peu voire rien à apprendre d'un conflit mené par des armées de milices dans un pays jugé arriéré et sans tradition militaire. Pour les corps d'officiers européens, véritables castes, l'idée d'avoir des leçons à recevoir d'armées dirigées par des hommes qu'ils considèrent comme des amateurs apparaît absurde. Ce mépris empêche les rapports, souvent pertinents et riches d'enseignements, des observateurs d'avoir un véritable écho. Des raisons objectives se mêlent en outre à ce dédain *a priori* : les États-Unis sont un pays

immense dont les infrastructures sont alors notoirement sous-développées et où, à l'inverse de l'Europe de l'Ouest, vivre sur le pays est impossible, faute de ressources agricoles suffisantes dans la plupart des théâtres d'opérations. Les états-majors européens jugent que ces différences rendent difficile la transposition dans leur contexte des enseignements américains. Leur préoccupation est alors surtout la mobilisation et la concentration rapide de l'armée en début de campagne, un point pour lequel l'étude de la guerre de Sécession est effectivement de peu d'intérêt. Quelques leçons techniques sont donc tirées, mais guère plus.

Il existe toutefois deux exceptions de taille à cette attitude. La première est celle de l'armée russe. Pays également immense et sous-développé, la Russie voit en effet dans les opérations conduites aux États-Unis, notamment par l'Union à la fin de la guerre, des exemples remarquables pour ses propres forces, en matière de logistique mais aussi d'opérations dans la profondeur adverse avec des grandes unités combinant cavalerie et infanterie montée. La deuxième exception est civile : Marx et surtout Engels – stratège de talent – se passionnent pour le conflit et publient leurs analyses, souvent pertinentes, dans la presse britannique. ■ **B. B.**

Si Staline n'avait pas purgé l'Armée rouge en 1937 et s'il s'était allié à la Pologne, les forces polono-soviétiques auraient-elles pu résister à la Wehrmacht ?

SPASIAL

Sans doute, mais cela fait beaucoup de « si » ! Une Armée rouge non purgée aurait conservé son encadrement, non seulement exterminé en nombre (trois maréchaux sur cinq, onze commissaires adjoints à la défense sur onze, quatorze commandants d'armée sur seize, soixante commandants de corps sur soixante-sept, 50 % des commandants de régiments...) mais aussi en qualité. Elle aurait constitué une noix infiniment plus dure à craquer que la mince coquille de 1941. On peut supposer – mais rien n'est certain car Staline avait son mot à dire sur son déploiement – que cette Armée rouge ne se serait pas offerte aux coups de la Wehrmacht et qu'elle aurait mieux résisté. Mais, dans ce cas, Hitler aurait-il pris le risque d'attaquer ? Une alliance de l'URSS avec la Pologne, en revanche, paraît improbable. Un pacte de non-agression avait certes été signé en 1932. Mais les Polonais avaient d'excellentes raisons de se méfier de Staline. Une alliance avec Varsovie a en revanche été envisagée par Berlin si l'on croit Rolf-Dieter Müller (voir G&H n° 12, p. 100). Enfin, une certitude : la Wehrmacht de septembre 1939 n'avait rien à voir avec celle de juin 1941. Elle n'était pas prête, même à attaquer la France à l'époque. Hitler aurait dû attendre... Qui sait alors quelle option il aurait choisie ? ■ P. G.

CORBIS



Septembre 1918, Belgique. Trois soldats allemands sont pris en charge par l'antenne de premiers secours des 103^e et 104^e ambulances de campagne de la 34^e division d'infanterie britannique.

En 1914-1918, y a-t-il eu beaucoup de blessés des deux camps soignés dans les hôpitaux de l'adversaire ? Qu'advenait-il d'eux ensuite ? Étaient-ils échangés, libérés ou restaient-ils internés ?

JEAN BELLEIL, SAINT-BARTÉLEMY-D'ANJOU (49)

En 1914, les services de santé sont protégés par la convention de Genève et doivent secourir tous les blessés, quel que soit leur uniforme. Ils portent tous le brassard blanc à croix rouge qui, en théorie, doit leur garantir protection et neutralité. De part et d'autre du front, il est habituel d'ignorer les blessés légers ennemis pouvant être escortés sous bonne garde à l'arrière. Les

autres sont, au début du conflit, soignés indifféremment, la priorité allant aux blessures graves. Cela change avec la guerre de positions. Médecins et brancardiers risquent leur vie en allant chercher les blessés de nuit dans le no man's land, entre les tranchées, après chaque assaut. Ils secourent encore des blessés ennemis mais bien plus rarement qu'au début de la guerre. Une fois

guéris, ces derniers sont internés et attendent la fin du conflit derrière les barreaux. Les échanges entre prisonniers sont rarissimes, seuls les médecins capturés sont échangés à partir de 1917. Certains, qui n'ont pour gardien que leur conscience professionnelle, servent dans les hôpitaux ennemis et soignent indifféremment les blessés des deux camps. ■ P. Guy

La citation

« Oh oui, il n'y avait personne comme Napoléon. Il convenait si bien à une armée française ! En bref, je disais toujours de lui que sa seule présence sur le terrain pesait autant que 40 000 hommes. »

Duc de Wellington, cité dans *Conversations with the Duke of Wellington*, Earl Stanhope, 1888.

La Tchécoslovaquie aurait-elle été en mesure de battre les Allemands en 1938 ?

QUENTIN PETITGAND

Probablement pas dans la durée, mais elle aurait pu opposer une résistance prolongée à une invasion. Lors de la crise de Munich, l'armée tchécoslovaque est forte de 650 000 hommes (portés à 1 280 000 par la mobilisation) en quarante-six divisions dotées d'équipement moderne : vingt et une d'infanterie, deux de montagne, une d'infanterie motorisée et quatre « divisions rapides », combinant unités de cavalerie et motorisée et dotées de 536 des excellents chars Skoda 35 et 38, que les Allemands récupéreront d'ailleurs. Le reste étant constitué d'unités de forteresse, qui défendent une ligne de fortifications modernes, comparable dans certains secteurs à la ligne Maginot, couvrant la frontière avec l'Allemagne. Les Tchécoslovaques disposent en outre d'une aviation forte de près de 880 appareils, qui bien qu'obsolescents, peuvent encore opposer à la Luftwaffe une résistance efficace. Et Prague aurait pu rapidement recevoir l'aide de la France, dont l'armée est mobilisée pendant la crise des Sudètes. Autrement dit, les Allemands auraient probablement eu d'importantes difficultés à conquérir la Tchécoslovaquie, même avec l'aide d'alliés (Hongrie et éventuellement Pologne), et ce d'autant plus que la Wehrmacht n'est pas encore entièrement prête à la guerre – et ne peut pas encore couvrir efficacement et ses frontières orientales et celles avec la France. Les difficultés logistiques et tactiques multiples rencontrées un an plus tard face à la Pologne auraient probablement été bien pires. Signer les accords de Munich apparaît donc comme une erreur d'autant plus monumentale : une Seconde Guerre mondiale commencée en 1938 aurait bien pu s'achever par une défaite précoce de l'Allemagne. ■ **B. B.**



Est-ce que l'Empire romain et l'Empire chinois se sont affrontés ? Sinon quel aurait été le résultat ?

CLÉMOT ROMUALD, MESLAY-DU-MAINE (53)

Aucune source ne permet de penser que des Romains aient pu se retrouver confrontés à des Chinois (*ci-dessus, des fantassins de l'époque des Han occidentaux, I^{er} s. av. J.-C.*). Ou plutôt, si : une seule. Au I^{er} siècle avant notre ère, plus exactement en -36, les archives chinoises rapportent la défaite de mercenaires Hsiung-Nu déployés en « écailles de poisson ». Certains historiens en ont conclu, un peu vite, qu'il s'agissait d'une « tortue » romaine formée par des survivants de la bataille de

Carrhae, en -53 : 10 000 légionnaires déportés, selon Pline, aux frontières de l'Empire perse ! L'explication est sans doute plus prosaïque. Mais aucun autre texte ne mentionne de contact entre les deux peuples. D'ailleurs, les peuples d'Asie centrale et du Moyen-Orient ont sans doute tout fait pour éviter ce contact, qui aurait pu remettre en cause leur juteux commerce entre l'or romain et la soie chinoise ! Quant à savoir qui aurait gagné, laissons cela à l'imagination des wargamers ! ■ **É. Tréguier**

En 1793, les colonnes vendéennes font route vers Granville pour recevoir un appui anglais qui ne viendra pas. Si elles avaient marché sur Paris, y avait-il une chance qu'elles parviennent à renverser la République ?

DANIEL RÉMY

Il est difficile de croire que la République ait été réellement menacée par les Vendéens qui n'ont pas été capables de prendre Granville (pas vraiment une place forte de première classe...) ou Nantes auparavant, alors qu'ils disposaient de l'initiative et d'une supériorité numérique écrasante. 1793, c'est l'année faible de la Révolution, avec la trahison de Dumouriez et les revers de l'été. Mais à la mi-octobre, quand démarre la virée de Galerne, la situation est rétablie et les Vendéens n'ont plus aucune chance de voir desserrer l'étau qui les étouffe – raison

pour laquelle ils vont chercher à Granville le chimérique soutien de la Royal Navy. Leur périple ressemble à celui d'une balle de flipper, dont on connaît le sort inévitable... En fait, dès que la République met le paquet, coordonne son action et nomme des chefs militaires compétents (Canclaux, puis Kléber), l'armée vendéenne se fait étriller. Si la Virée n'aurait rien pu changer, l'exaspération engendrée à Paris à en revanche exacerbé la répression : l'action meurtrière de Carrier et Turreau en est la conséquence. ■ **P. G.**



GETTY IMAGES



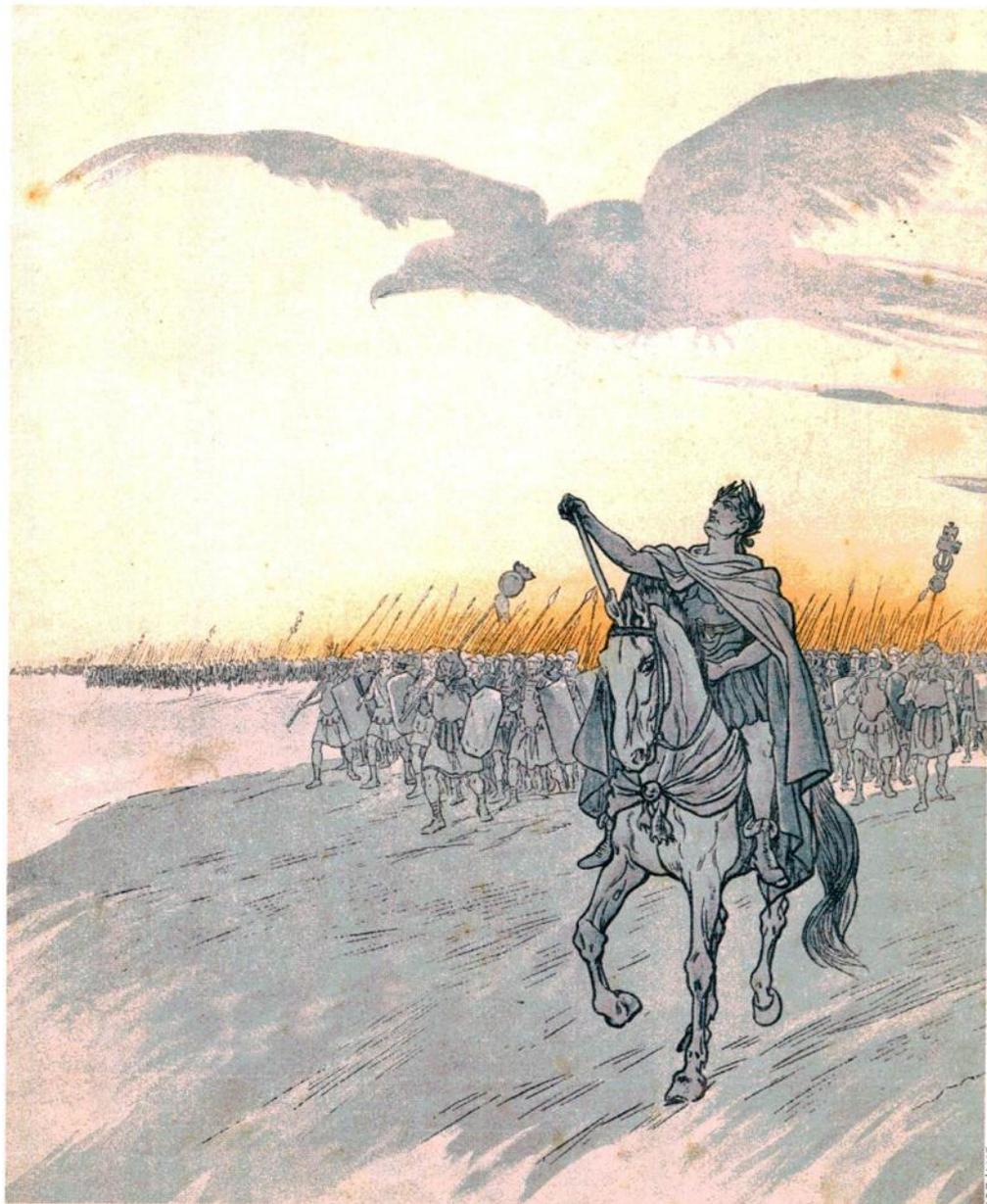
Pourquoi Louis XV a-t-il mis un terme à l'envoi de troupes au Nouveau Monde durant la guerre de Sept Ans, alors que la France remportait victoire sur victoire les trois premières années du conflit ?

AXEL VIGNE, MONTRÉAL (CANADA)

La réponse tient en deux mots : Royal Navy. Les opérations outre-mer, en effet, dépendent au long terme des ressources expédiées de la métropole. Or, si la marine de Louis XV tient son rang au début du conflit, puisque *La Galissonnière* parvient à enlever Minorque le 20 mai 1756, les Britanniques reprennent vite le dessus. Et le conflit devient « la pire des guerres navales que la France eut à subir », selon l'historien Michel Vergé-Franceschi. C'est grâce à la Navy, qui bloque à Carthagène les secours venus de Toulon, que les Anglais capturent en 1758 la base clé de Louisbourg, au Canada : les 3000 défenseurs, qui se battent à un contre quatre, n'ont aucune chance (ci-dessus, le siège de Louisbourg). Mais que faire ? « La marine doit 100 millions, il n'y a plus de matelots dans le royaume », gémit le cardinal de Bernis, ministre des Affaires étrangères, tandis que les descentes de la Navy ravagent le littoral. Et l'année 1759, avec les désastres de Lagos et des Cardinaux, est bien pire encore ! La défense des colonies françaises, en dépit de succès tactiques remarquables, est stratégiquement impossible. ■ P. G.

Le mot : « sulfateuse »

« Pistolet-mitrailleur, mitrailleuse ; spécialement la Sten – le pistolet-mitrailleur arrose son objectif avec autant de "précision" qu'une sulfateuse de vigneron les pampres. » Tiré de l'admirable, original et pertinent *Dictionnaire du français sous l'Occupation*, de Serge Kastell, tout juste paru chez Grancher (voir notre critique p. 101). ■



Comment César a-t-il appris à faire la guerre ?

MICHEL PARETTO, VANVES (92)

Né en 101 avant J.-C., César a grandi dans une époque troublée, où Rome est sous la coupe de généraux comme Marius, Sylla puis Pompée. César, un temps destiné à la prêtrise, comprend tous les avantages d'une carrière militaire. Il entame alors le classique *cursus honorum* qui passe par une initiation militaire poussée, d'abord comme aide de camp du gouverneur de la Grèce, Marcus Thermus, en -80. Il y décroche une couronne de feuilles de chêne, pour avoir sauvé la vie d'un de ses camarades à la prise de Mytilène. Deux ans

plus tard, il nettoie (avec des troupes qu'il a lui-même payées) un repaire de pirates, puis participe, au côté du meilleur général de son temps, Pompée, à la guerre contre Mithridate, en Asie Mineure. Il ferraille ensuite, en -61, en Espagne contre les Lusitani, puis gouverne la Gaule cisalpine, la Narbonnaise et l'Illyrie, jusqu'au début « officiel » de la guerre des Gaules, en -58. On peut donc dire qu'au moment de croiser le fer avec Vercingétorix, en -51, César est un militaire chevronné, qui a presque trente ans d'expérience derrière lui ! ■ É. Tréguier

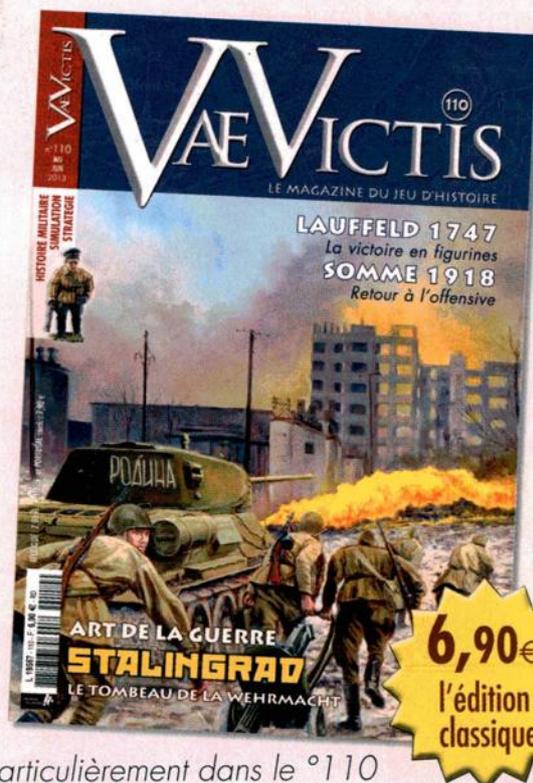
REDÉCOUVREZ L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de nombreux jeux avec pions ou figurines.

VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc.

Parallèlement à l'édition standard de 84 pages, l'édition « Spécial Jeu » contient un jeu complet avec 108 pions prédécoupés, sa carte et son livret de règles en couleurs, sous film ☐

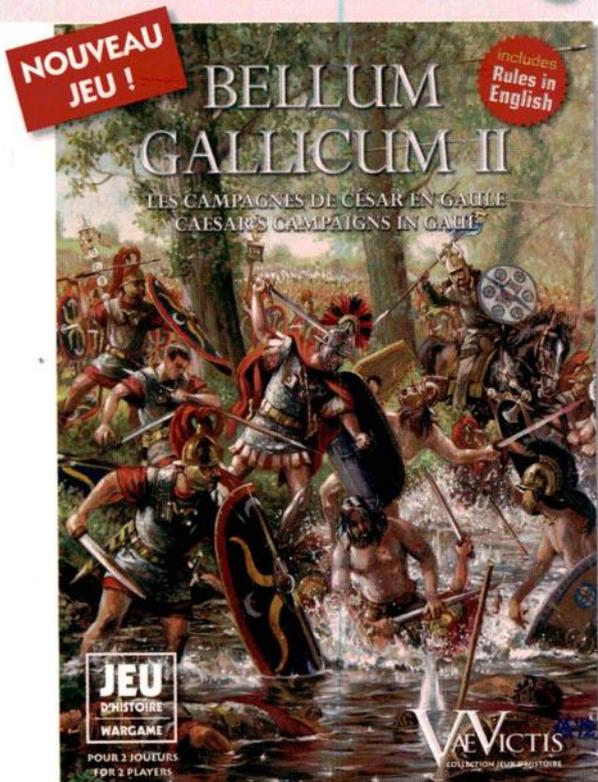
www.vaevictismag.com



A lire particulièrement dans le n°110

- Somme 1918 : 2e volet des offensives de 1918
- La bataille de l'Ecluse: 7 scénarios pour explorer l'histoire
- Lescun 1793 : un combat héroïque des volontaires de l'an II

www.histoireetcollections.com



BELLUM GALLICUM II LES CAMPAGNES DE CÉSAR EN GAULE

Après sa victoire sur les Helvètes à Bibracte, puis celle sur les Germains d'Arioviste, Jules César est devenu un acteur incontournable de l'équilibre politique de la Gaule.

Toutefois son armée ne lui permet pas encore de vaincre une rébellion générale de la Gaule. Il doit donc jouer en permanence sur les divisions politiques des Celtes pour défaire leurs tribus les unes après les autres.

Le bilan des deux premières années de guerre est excellent : César a remporté trois grandes batailles rangées, son armée a opéré groupée et s'est montrée invincible en rase campagne. Après quatre années d'opérations « régionales », la guerre reprend avec une révolte qui va devenir générale, menée par un jeune chef arverne, qui réussit à fédérer les tribus de toute la Gaule contre les Romains...

Saurez-vous comme Vercingétorix mobiliser suffisamment de tribus gauloises pour décourager les Romains ?

Réussirez-vous comme César mener les légions romaines à la victoire et conquérir la Gaule ?

Le jeu comporte :

- Une carte de format 59 x 41 cm
- 216 pions recto-verso prédécoupés
- Un livret de règles et de dix scénarios
- Deux aides de jeu en couleur.



Retrouvez nous
sur Facebook
en flashant
le code
ci-contre



<http://www.facebook.com/VaeVictis.mag>

24,60 €





À Kulm, le 30 août 1831, un prussien en retraite tombe par hasard sur les arrières d'un corps français lancé à la poursuite de l'armée coalisée battue par Napoléon à Dresde. La déroute tricolore qui s'en suit devient un symbole largement exploité par la propagande prussienne afin de faire oublier les désastres de 1806.

1813, campagne d'Allemagne

Napoléon pouvait-il tout sauver ?

La Grande Armée, morte en Russie ? Que non ! Napoléon la ressuscite de ses cendres. Il jette au printemps 1813 sur ses ennemis médusés une force nouvelle et vole de succès en succès. Sans toutefois remporter la victoire décisive dont il a besoin... L'échec consommé à Leipzig le 19 octobre aurait-il pu être évité ? La tâche était difficile, mais pas forcément impossible. Encore aurait-il fallu que Napoléon accepte l'inacceptable : des concessions.



Décembre 1812 – mars 1813

Le temps de la reconstruction

Par Laurent Henninger

Impossible n'est pas Napoléon. Avec les débris de la campagne de Russie et les conscrits neufs de l'Empire, il ressuscite au printemps 1813 une nouvelle Grande Armée. Elle n'a pas, certes, la qualité de celle de 1810. Mais les coalisés, Grande-Bretagne et Russie en tête, ont souffert eux aussi. Et rien n'est encore joué.

La **sixième coalition** se met en place avec la fin des hostilités entre Britanniques, Russes et Suédois, actée par les traités d'Örebro le 18 juillet 1812. Le lien renoué entre Londres et Saint-Petersbourg forme la base d'une nouvelle alliance antifrançaise (qui englobe aussi Portugal et Sicile, alliés britanniques), à laquelle s'ajoutent la Prusse et la Suède en mars 1813, puis l'Autriche en août. Elle prend fin en 1814 avec la chute de Napoléon.

« **D**e leurs quatre cent mille compagnons, tant de fois vainqueurs avec eux, et qui s'étaient élancés avec tant de joie et d'orgueil sur la terre des Russes, ils ne voient sortir de ces déserts pâles et glacés qu'un millier de fantassins et de cavaliers encore armés, neuf canons, et vingt mille malheureux couverts de haillons, la tête basse,

les yeux éteints, la figure terreuse et livide, la barbe longue et hérissée de frimas... » Tel est le spectre de la Grande Armée qui épouvante la garnison de Kovno (aujourd'hui Kaunas, en Lituanie) le 13 décembre 1812, décrit par le général de Ségur. Et pourtant, dans moins de cinq mois, ce fantôme va infliger à une formidable coalition la cuisante défaite de Lützen (voir p. 42) et faire encore trembler l'Europe... 1813, c'est cela : une incroyable résurrection. L'aigle impérial est-il donc un indestructible phénix ? C'est ce qu'ont pu craindre

la Grande-Bretagne et la Russie réunies au sein de cette **sixième coalition** contre qui les Français s'apprentent à entamer, fin 1812, leur deuxième (et avant-dernière) campagne.

Le double défi de Napoléon : des alliés, des soldats...

Est-il si étonnant, en réalité, ce rebond ? Fin 1812, la situation de l'Empereur, si elle est délicate, n'est pas encore désespérée. Napoléon, pour commencer, a encore des alliés : les Italiens, les Danois et, chez les

Allemands, la Confédération du Rhin, avec ses piliers, la Saxe et la Bavière (voir carte p. 37 et p. 43). Certes, ces amis, travaillés activement par les agents russes, anglais et autrichiens, sont fragiles. Mais passer sous la coupe de Vienne ou Saint-Petersbourg n'est pas forcément une perspective plus réjouissante que la (relative) indépendance offerte dans le giron français. Quoiqu'il en soit, Napoléon n'a pas le choix : dans un périlleux numéro d'équilibriste tour à tour rassurant puis menaçant, il doit coûte que coûte conserver ces alliés, garantie de son contrôle sur le cœur du continent et précieux réservoir de remonte. En même temps, Napoléon ne peut négliger les fronts secondaires : il faut tenir l'Italie, contrôler (même indirectement) les Balkans et sauver les meubles en Espagne, où Wellington défrise régulièrement le panache des maréchaux. Bien entendu, tout espoir de rebond ne tient que sur la reconstruction de la Grande Armée. Le prodige d'organisation que Napoléon réalise là mériterait de figurer sur l'Arc de Triomphe. D'abord, par sa capacité à voir loin : avant même la débâcle russe, il rapatrie de Moscou en France les cadres de nouveaux régiments ou vont se former les conscrits de 1813. L'Empereur fait encore appel aux vétérans, rameute 16 000 hommes d'Espagne, incorpore des unités de la **Garde nationale**, dépouille la Marine de ses matelots et canonnières. Il obtient ainsi un noyau de 120 000 hommes auxquels s'ajoutent, en février 1813, les conscrits de 1814 appelés par anticipation. Avec les troupes de la Confédération du Rhin et des Polonais, les 50 000 hommes d'Eugène de Beauharnais stationnés dans des forteresses allemandes face aux Russes, l'Empereur dispose à la mi-avril de 226 000 hommes et 457 canons — il atteindra le chiffre de 450 000 hommes à la mi-août ! Ne pas se leurrer cependant, cette armée n'est grande que par le nombre. Enthousiastes et prêts au sacrifice, les recrues sont bien jeunes et surtout insuffisamment formées et entraînées. Les Français, de plus,

manquent de chevaux. Impossible en effet de remplacer les 200 000 bêtes perdues en Russie. La cavalerie est pitoyable : elle a perdu 85,4 % de ses troupiers, 26 % de ses officiers et 90 % de ses montures en Russie... Il ne lui reste en janvier 1813 que moins de 5 000 chevaux pour 8 500 cavaliers ! Handicap majeur, qui interdit à Napoléon les manœuvres fulgurantes des campagnes précédentes mais aussi une reconnaissance efficace, la possibilité de poursuivre... Si la force qui bourgeoine au printemps 1813 reste fort loin de celle d'Austerlitz, sa renaissance n'en est

pas moins impressionnante. Surtout aux yeux d'un ennemi qui n'est pas au mieux de sa forme.

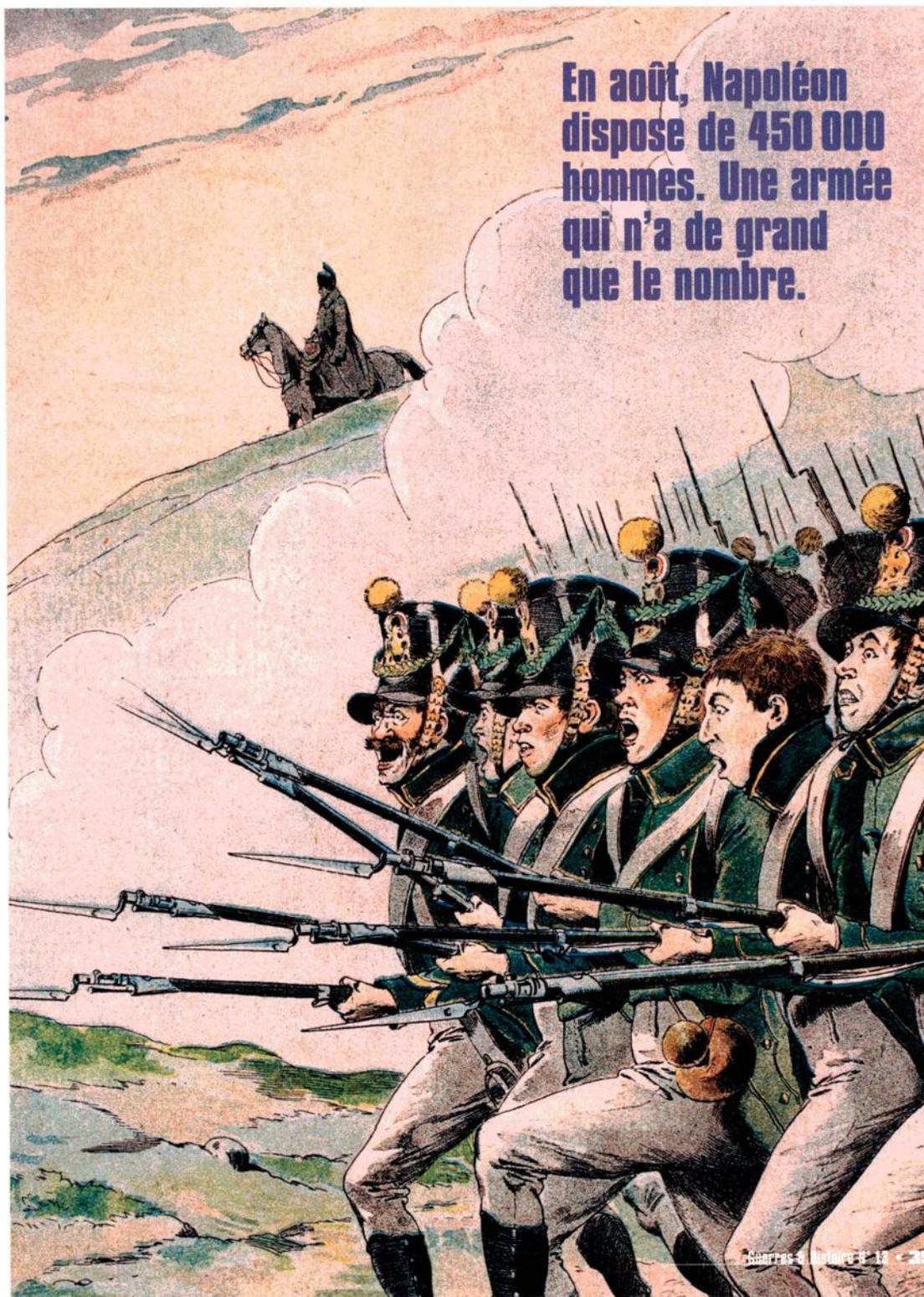
Des coalisés essoufflés

L'adversaire de 1813, c'est d'abord et toujours la Grande-Bretagne. Seuls à posséder une vraie vision globale et planétaire du conflit, les Britanniques s'épuisent. Douze ans qu'ils financent en vain des coalitions (voir encadré p. 39), sans jamais en finir... Surtout qu'ils sont engagés directement sur trois fronts. D'abord, en Espagne,

Suite page 38

La **Garde nationale** naît en 1789 des milices bourgeoises et devient une force armée chargée du maintien de l'ordre. Sous l'Empire, force territoriale, elle sert de réservoir d'appoint à la Grande Armée.

En août, Napoléon dispose de 450 000 hommes. Une armée qui n'a de grand que le nombre.



Le cuirassier égaré qui demande son chemin à cette paysanne polonaise (à gauche) s'en tire bien : il a une monture ! La cavalerie de la Grande Armée est la grande victime de la débâcle russe. Elle y perd 90 % de ses chevaux et une proportion équivalente de ses effectifs. Ils feront cruellement défaut pendant la campagne de 1813. Et si les fantassins conscrits ne manquent pas d'allant (ci-contre), ils n'ont pas le métier ni l'endurance des grognards de Wagram.

Chronologie

- 24 février 1812 La Prusse doit offrir un contingent à la Grande Armée. L'Autriche suit le 14 mars.
- 9 avril Alliance entre Suède et Russie.
- 18 mai La Russie met fin aux négociations avec la France. C'est la guerre.
- 18 juin La guerre éclate entre États-Unis et Royaume-Uni.
- 24 juin La Grande Armée entre en Russie.
- 18 juillet Traités d'Örebro et fin de l'état de guerre entre Suède et Royaume-Uni d'une part et Russie et Royaume-Uni d'autre part. Formation de la sixième coalition.
- 12 août Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, chassé de Madrid par Wellington.
- 1^{er} sept. En France, levée par anticipation des conscrits de la classe 1813.
- 7 septembre Victoire française à la Moskova.
- 14 septembre Napoléon entre à Moscou.
- 19 octobre Début de la retraite française de Russie.
- 20 décembre Les derniers débris de la Grande Armée entrent à Königsberg.
- 30 décembre Convention de Tauroggen : les Prussiens se déclarent neutres.
- 7 janvier 1813 Napoléon accepte de négocier avec Moscou par l'intermédiaire de Vienne.
- 11 janvier Ordre de mobilisation de 350 000 soldats français.
- 3 février Napoléon offre l'Illyrie en appât à l'Autriche.
- 10 février Mobilisation en masse en Prusse.
- 22 février Le traité de Kalisz noue l'alliance russo-prussienne.
- 3 mars Traité d'alliance anglo-suédois.
- 11 mars Les Russes entrent à Berlin, le roi de Prusse y revient le 22.
- 17 mars La Prusse déclare la guerre à la France.
- 24 mars La Suède déclare la guerre à la France.
- 27 mars Les Russo-Prussiens entrent dans Dresde et chassent Frédéric-Auguste I^{er}, roi de Saxe allié de la France.

AU PRINTEMPS 1813, UN EMPIRE QUI TIEN ENCORE DEBOUT

- En mars 1813, Napoléon contrôle encore un imposant territoire et peut faire valoir, à première vue, de sérieux atouts. En Espagne, son frère Joseph, chassé de Madrid en août 1812, a récupéré pendant l'automne et l'hiver une bonne partie du terrain perdu. Mais, alors que Napoléon dépouille la péninsule de troupes précieuses pour les envoyer en Allemagne, Wellington, lui, reçoit des renforts qui vont lui permettre d'attaquer au printemps.
- À l'est, si le duché de Varsovie reste en principe allié des Français, il est occupé par les Russes et donc hors jeu. Napoléon ne conserve guère en Prusse et en Pologne que les garnisons assiégées d'une poignée de places fortes. Ces soldats expérimentés, vétérans de Russie, occupent certes une partie des forces adverses mais ils font également défaut à une Grande Armée en mal de cadres. Alors que l'Autriche, encore neutre, reconstitue silencieusement un corps de bataille en Bohême, l'enjeu stratégique pour Napoléon est de maintenir dans son camp les piliers de l'Allemagne francophile que sont le royaume de Saxe, déjà sous pression russo-prussienne, et la Bavière : Eugène et l'armée de l'Elbe assurent la résistance, bien qu'inférieurs en nombre.
- Reste Hambourg : autolibéré des Français par une insurrection le 12 mars et occupé par les Russes, le port clé de l'Allemagne du Nord est déjà ciblé par le maréchal Davout, qui va le récupérer en mai (et le tenir jusqu'en mai 1814). La position française, menacée, n'est donc pas désespérée.





Empire français
 Alliés des Français
 Coalisés
 Offensive française
 Offensive coalisée
 Garnison française assiégée

SUÈDE
40 000

PRUSSE
131 000 hommes, partiellement en garnisons, sièges et 40 000 en cours de mobilisation

RUSSIE
150 000 en cours de mobilisation

POLOGNE
Koutouзов 30 000 + 15 000 cosaques

SAXE
40 000 Prussiens
35 000 Russes

AUTRICHE
100 000 en cours de mobilisation, encore neutres

MAIN (En cours de formation)

ELBE Eugène

ITALIE
100 000 en garnisons diverses, y compris Roy. de Naples et Illyrie

SICILE
30 000 Britanniques à Malte et en Sicile



Le printemps 1813 est aussi celui de l'armée prussienne, glorifié ici par le peintre nationaliste Carl Röchling (1855-1920). La naissance de la milice appelée *Landwehr* ne vise pas cependant à armer le peuple : il s'agit plutôt de mettre la paysannerie au service d'un pouvoir résolument conservateur.

Général en juin 1794, ministre de la Guerre en 1799, le Palois **Jean-Baptiste Bernadotte** (1763-1844) est fait maréchal par Bonaparte en 1804. Bon militaire, il se bat à Austerlitz mais sa défaillance à Auerstädt en 1806 lui vaut une disgrâce progressive. Il rebondit en se faisant élire prince héritier de Suède en 1810. Sa rancune envers Napoléon mais aussi le sens de l'intérêt suédois font de lui un acteur clé de la campagne de 1813.

Natif du Hanovre, l'artilleur et écrivain militaire **Gerhard Scharnhorst** (1755-1813) passe en 1801 au service de la Prusse. Enseignant à la *Kriegsschule* de Berlin, chef d'état-major du duc de Brunswick en 1806, il combat les Français à Auerstädt et Eylau puis, ministre de la Guerre, réorganise l'armée prussienne. Il est blessé mortellement à Lützen.

on l'a vu. Ensuite, sur mer, où la Navy surveille l'activité des chantiers continentaux. Les 80 navires de ligne que Napoléon aura en 1813 n'ont guère de valeur militaire, certes, mais ils inquiètent néanmoins et obligent à entretenir 150 000 marins et près de 1 000 navires. Enfin, Londres est engluée dans une guerre contre les États-Unis (voir n° 10, p. 62). Même si les Américains sont médiocres, la Couronne doit consacrer quelques efforts pour tenir le Canada et bloquer les côtes ennemies.

Deuxième pilier de la coalition, la Russie d'Alexandre I^{er} (voir p. 39) n'est guère plus fringante. Si l'armée continue de se moderniser (elle va bientôt exceller dans l'artillerie, spécialité qui perdurera au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale), l'invasion française l'a laissée exsangue : ses pertes totales frisent le demi-million d'hommes, il lui en reste 40 000 en décembre 1812. Cette faiblesse n'est pas la seule raison pour laquelle les généraux hésitent à poursuivre Napoléon au-delà de leurs frontières. Les Russes sont bien conscients en effet qu'ils font peur au roi de Prusse et surtout à l'empereur d'Autriche, peu désireux de voir la tutelle française remplacée par celle du tsar au centre

de l'Europe. Pour l'heure, Moscou s'efforce donc de séduire la noblesse polonaise, déçue par Napoléon, avec quelque succès. Habilement, les Russes parviennent aussi à sécuriser leurs flancs en faisant la paix avec leurs ennemis traditionnels : les Turcs et les Suédois, dont le nouveau souverain de fait, Charles XIV, n'est autre que l'ex-maréchal **Bernadotte**, que la loyauté envers son ancien (et détesté) maître n'étouffe guère. L'or de Londres — Bernadotte en est, derrière le tsar, le deuxième bénéficiaire, avant la Prusse et l'Autriche — et la promesse de s'approprier la Norvège font entrer la Suède dans la coalition le 24 mars 1813.

La Prusse change de camp

Les coalisés étant à bout de force, l'avenir de l'Europe tient aux décisions des deux puissances du centre européen : la Prusse et l'Autriche, toutes deux encore alliées — en principe — à la France. La première, contrainte, forcée et humiliée, participe à l'invasion de la Russie. Mais son chef, le maréchal Yorck, s'arrange pour éviter tous heurts avec les Russes. Dès le 30 décembre 1812, il signe même avec eux la convention

de Tauroggen qui met fin à l'alliance française et force l'attentisme du roi Frédéric-Guillaume III (voir p. 52). Celui-ci échappe alors à Berlin et sa garnison française pour se réfugier en Silesie où il mobilise. En février 1813, la Prusse s'allie avec la Russie, le 17 mars elle déclare la guerre à la France.

Pas de quoi faire paniquer Napoléon : l'armée prussienne, réduite par les contraintes subies après le désastre d'Iéna, en 1806, n'est qu'un nain militaire début 1813. La monarchie parvient certes à lever une infanterie légère : quelques milliers de chasseurs (*Jäger*) recrutés dans les classes moyennes rurales — car ils doivent payer leur équipement. Et organise une milice, la *Landwehr*, de plusieurs centaines de milliers d'hommes. Attention toutefois au mythe forgé après coup par les nationalistes allemands : mal équipés, mal armés, mal entraînés, ces faux conscrits, s'ils sont soumis à la terrible discipline prussienne, se battent surtout par haine des Français. Originaires pour l'essentiel du monde paysan, ils sont bien conscients de servir de chair à canon à une aristocratie et une monarchie arc-boutées sur leurs privilèges.

Pas question de démocratisation de l'armée, donc : les seules « réformes » arrachées par le maréchal et vrai patriote **Scharnhorst** consistent à purger le corps des officiers de ses badernes les plus incompetentes et surtout de créer en 1807 l'*Allgemeine Kriegsschule* à Berlin (voir G&H n° 7, p. 48), d'où sortiront un peu plus tard les états-majors modernes.

L'Autriche maîtresse du jeu

Dans ce concert d'États éreintés qu'est l'Europe début 1813, le véritable arbitre reste, en définitive, l'Autriche.

Comme la Prusse, elle a participé aux côtés de la France à l'invasion de la Russie, se gardant bien de combattre. Et comme son collègue prussien Yorck, le maréchal Schwarzenberg (voir p. 47), commandant du contingent de l'ex-Grande Armée, a signé le 30 janvier 1813 une convention de neutralité avec Saint-Pétersbourg, avant de se replier en Galicie. Mais l'Autriche ne bascule pas pour autant dans la coalition. **Metternich**, maître de la politique étrangère de Vienne, craint fort en effet que le tsar devenu trop puissant n'établisse sa mainmise sur le continent.

Le diplomate n'aime guère Napoléon, certes. Mais il n'est pas hostile à sa femme Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche François I^{er} (voir p. 52), à qui l'on pourrait confier à Paris une régence, en attendant que son fils Napoléon, « roi de Rome », enfant de 2 ans à peine, ne soit en âge de reprendre les rênes. Il s'oppose là aux vues de Londres, championne des Bourbons. Mais il peut changer d'avis. Tout dépendra de l'issue de la campagne qui se prépare pour le printemps, au cœur de l'Allemagne. Car nul n'en doute, Napoléon n'a pas dit son dernier mot. ■

Klemens Wenzel von Metternich (1773-1859) est successivement, de 1803 à 1806, ambassadeur d'Autriche à Berlin, Saint-Pétersbourg et Paris, ce qui en fait un fin connaisseur des cours européennes. Ministre des Affaires étrangères en 1809, ce conservateur hostile à la Révolution organise toutefois en 1810 le mariage de Marie-Louise, fille de l'empereur François I^{er}, avec Napoléon. Partisan de l'équilibre européen, il s'efforce après la restauration l'influence française face à la puissance russe.

Alexandre I^{er} : plus réaliste qu'illuminé

Entretien avec **Dominic Lieven**, professeur d'histoire de la Russie à la London School of Economics, auteur de *La Russie contre Napoléon : la bataille pour l'Europe, 1807-1814* (trad. française, Éd. des Syrtes, 2012).

G&H : Alexandre I^{er} est considéré comme l'âme irréductible de la lutte contre Napoléon. Pourquoi est-il aussi acharné ?

Dominic Lieven : En 1813, ses plans sont de restaurer la sécurité de la Russie, en mettant fin à la domination française en Allemagne. La Russie, selon lui, ne peut pas être en sécurité et financièrement viable si un empire, à ses frontières, contrôle les ressources de l'Europe. C'est pour cela qu'il s'engage dans la coalition, en risquant son armée épuisée et sa trésorerie dévastée. Il croit — et il a raison — qu'il faut frapper Napoléon avant que ce dernier ne retrouve ses forces.

Les diplomates contemporains anglais Castlereagh et autrichien Metternich ou certains historiens actuels comme Oleg Sokolov décrivent Alexandre comme un croisé inspiré par Dieu. Qu'en est-il ?

Il est vrai que le tsar a traversé en partie les grandes épreuves de 1813-1814 porté par le sens d'une mission.

Ces tambours finlandais enrôlés sous le drapeau russe illustrent bien l'aspect international de la campagne de 1813. Une trentaine de nationalités vont participer à la bataille de Leipzig...

Néanmoins, ses objectifs sont rationnels et, à mon avis, vitaux pour les intérêts russes. Alexandre pense qu'aucun traité de paix conclu avec Napoléon ne sera durable et il a peur que la Russie ne soit à nouveau entraînée dans des conflits et des dépenses sans fin. Mais il croit également que la France, société sophistiquée qui a connu l'expérience de la Révolution, ne pourra jamais être gouvernée par un régime absolutiste à l'ancienne

et s'inquiète de la sévérité envisagée par les coalisés [« ... cette passion de la vengeance que je méprise souverainement », écrit-il en octobre 1815, NDLR]. Il obtiendra en partie ce qu'il voulait, c'est-à-dire la restauration des Bourbons, mais avec divers éléments venus de 1789, en premier lieu un parlement. ■

Propos recueillis par Y. MacLasha

■ L'Angleterre, as de la dette

« Non seulement l'Angleterre a dépensé beaucoup d'argent, mais elle l'a dépensé intelligemment », résume Pierre Branda*. De fait, Londres a joué admirablement la carte économique pour venir à bout de Napoléon, finançant les coalitions tout en maintenant grâce à la Navy les routes commerciales ouvertes. Entre 1801 et 1815, le gouvernement britannique a mobilisé pour la guerre plus de 14 milliards de francs de l'époque : six pour la Navy, sept pour l'armée et un en subsides aux alliés (payés pour une grande part en fournitures militaires). La France, trois fois plus peuplée et riche de conquêtes vastes et taxables à merci, n'a trouvé que 9,7 milliards. Le secret des Britanniques ? La confiance qui permet l'emprunt. Cette arme redoutable repose d'abord sur une fiscalité moderne, combinant droits de douane, taxe sur les entreprises, impôt sur le revenu... Ces prélèvements s'appuient sur une révolution industrielle bourgeoise, que le blocus continental de Napoléon ne gêne guère : le coton anglais, par exemple, trouve toujours à entrer en

Europe. Quant aux marchands, le monde leur est réservé par la Navy, qui condamne leurs concurrents continentaux à pourrir à quai. Enfin, Londres, seule place financière européenne majeure à l'abri de toute tutelle française ou politique (car la Bank of England est privée), sert de refuge aux capitaux. C'est ainsi que l'Angleterre parvient à emprunter deux à trois fois la valeur nominale de tout l'or mondial de l'époque, au grand étonnement de la France, qui bénéficie certes, explique Pierre Branda, d'une monnaie solide, de budgets en équilibre et de succès militaires, mais où la confiance, elle, est comptée. Tout cela n'empêche pas cependant que la situation financière se tende pour les deux camps en 1813. « La France a perdu des territoires et, avec eux, des revenus, note Pierre Branda. Quant aux nouveaux emprunts anglais, ils suffisent à peine à couvrir les précédents, remettant en cause la crédibilité du papier-monnaie [imposé en 1797]. » En 1816, chaque Britannique « doit » 1148 francs, 26 fois plus qu'un Français ! On comprend mieux du coup l'empressement britannique à en finir avec Napoléon. Joanne Taaffe

* Auteur de *Prix de la gloire, Napoléon et l'argent* (Fayard, 2007).



Saxe – printemps 1813

Deux victoires qui perdent la guerre

Par Antoine Reverchon

Dès le printemps 1813, les hostilités reprennent en Allemagne. Pour Napoléon, l'enjeu est simple : éjecter la Prusse de la guerre et garder ainsi l'Autriche neutre.

Mais, obsédé par l'idée d'une bataille décisive, il se laisse embarquer dans une poursuite stérile et abandonne à l'ennemi ce qui lui manque le plus : le temps.

Le prince **Eugène de Beauharnais** (1781-1824) est le fils que Joséphine, future impératrice, a eu de son premier mari, Alexandre de Beauharnais. Certes pistonné par Napoléon qui en fait un aide de camp, un général puis le vice-roi d'Italie avant de l'adopter, Eugène révèle ses talents militaires et politiques. Excellent contre l'Autriche en 1809, il brille encore en Russie en 1812. Début 1813, à la tête de la faible armée de l'Elbe, il contient la poussée alliée en Allemagne.

Gebhard Leberecht von Blücher (1742-1819) combat pour la Prusse depuis la guerre de Sept Ans (1756-1763). Général en 1794, il dirige la cavalerie prussienne battue à Auerstädt en 1806, puis il est pris. Échangé, son ardent patriotisme lui vaut la disgrâce pendant l'alliance avec la France. Remis en selle en 1813, il se fait battre à Lützen et Bautzen, mais joue un rôle clé à Leipzig, ce qui lui vaut le grade de maréchal. Courageux, même si sa compétence est limitée, c'est lui qui abat Napoléon à Waterloo en 1815 (voir aussi G&H n° 7, p. 41).

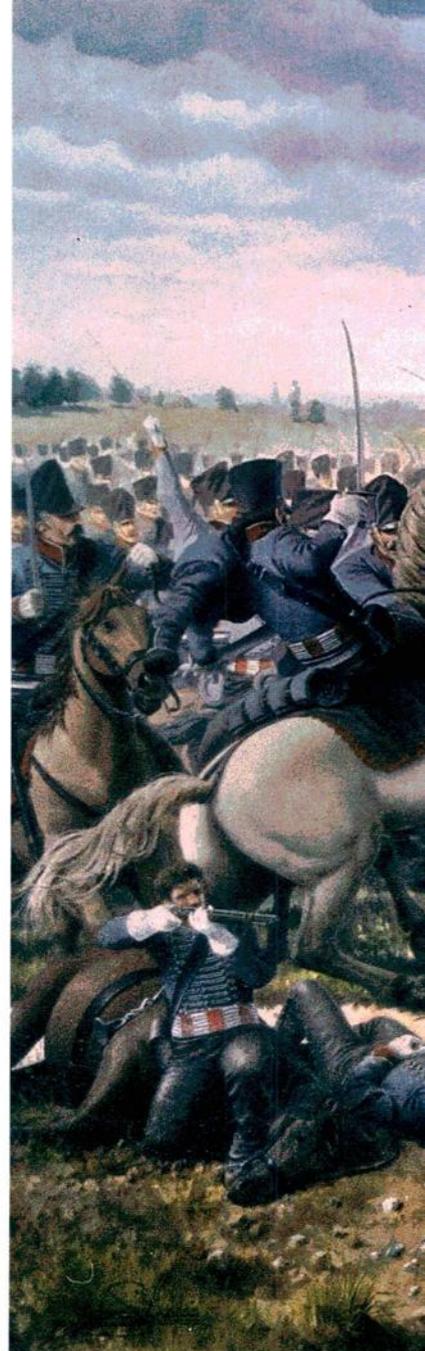
1 – Quel est le plan de Napoléon ?

Avant même le printemps, Napoléon est bien décidé à ne pas laisser l'initiative à ses ennemis. Le 13 mars, il écrit au prince **Eugène**, son second au cœur de l'Allemagne : « *Après avoir fait toutes les tentatives pour faire supposer que je veux me porter sur Dresde et dans la Silésie [voir carte p. 42], mon intention sera probablement [...] de me porter sur Havelberg et d'arriver à marches forcées sur Stettin avec 300 000 hommes et de continuer [...] sur Dantzig [...]. Voilà pour l'ordre offensif. Pour l'ordre défensif, le principal but étant de couvrir la 32^e division militaire [entre Elbe et Weser, NDLR], Hambourg et le royaume de Westphalie, c'est le point de Havelberg qui forme tout cela.* » Napoléon ne se rendra jamais à Havelberg, petite ville située sur l'Elbe à 50 km à l'ouest de Berlin (voir carte). Mais son intention est claire : repousser les Russes vers l'est, de l'Elbe sur l'Oder, afin d'en tirer trois avantages. D'abord, récupérer les garnisons laissées dans les places fortes de l'Oder et de la Vistule après la débâcle de Russie. Ensuite, interrompre la levée en masse des Prussiens (35 000 hommes se préparent) et les forcer hors de la guerre. Enfin, se lier au corps de Davout chargé de mater l'insurrection qui a chassé les Français de Hambourg. Mais Eugène, inquiet de l'avance des coalisés, a déjà abandonné Berlin et s'est retiré sur Magdebourg, ce qui met Napoléon en rage. Il lui écrit le 9 mars : « *Si vous eussiez pris une situation en avant de Berlin [...], l'ennemi [...] n'aurait passé l'Oder qu'après avoir réuni 60 000 à 80 000 hommes [...]. Vous pouviez gagner vingt jours, et cela eût été bien*

avantageux politiquement et militairement. Il est même probable qu'il n'eût pas risqué ce mouvement, car il [...] ne peut pas ignorer la grande quantité de troupes que nous rassemblons sur le Main. » Bien vu. « *Frédéric-Guillaume avait insisté pour retarder toute déclaration d'hostilité et pour que l'armée prussienne ne s'engage dans aucun combat jusqu'à ce que Berlin ne soit plus aux mains des Français* », écrit l'historien et concepteur de wargames américain Bowen Simmons (voir bibliographie p. 55). Garder Berlin, c'était inciter les Prussiens à la prudence, repousser les Russes, dissuader les Autrichiens et les Allemands. Napoléon, cependant, estime qu'il lui est possible de reprendre la capitale prussienne.

2 – Quel est le plan des coalisés ?

Il consiste à avancer vers le sud-ouest, le poids de l'attaque devant se porter entre Berlin au nord et la frontière autrichienne au sud, dans l'intention de tendre la main aux Autrichiens qui, espère-t-on, se joindront aux coalisés. Et tant pis pour l'Allemagne du Nord insurgée, où ne sont détachés que les corps légers de Tettenborn et Czernichev... « *Les soulèvements de populations sur les arrières des armées françaises, s'ils pouvaient gêner Napoléon, n'étaient pas en mesure de libérer le territoire allemand*, écrit Jean Tulard. *Il eût fallu un concours militaire que les Alliés se gardèrent d'accorder par crainte de voir le soulèvement général se transformer en révolution sociale.* » C'est ainsi moins la libération de l'Allemagne que le ralliement des princes allemands — roi de Saxe puis empereur d'Autriche — que visent les coalisés. Le 3 avril, donc, **Blücher**



passé l'Elbe à Dresde, capitale de la Saxe dont le roi s'est réfugié à Prague plutôt que chez ses « alliés » français. Le 7 avril, il s'arrête à Leipzig, car les coalisés savent qu'une force supérieure à la leur (120 000 contre 85 000 hommes) se réunit sur le Main. L'état-major coalisé décide alors de réunir Wittgenstein, qui bloque Eugène devant Magdebourg, avec Blücher au sud de Leipzig, pour protéger la ligne d'opérations de Silésie contre l'attaque imminente et attendre l'arrivée de la principale armée russe (Miloradovitch) sur l'Elbe, prévue le 26 avril.

3 – Que pouvait espérer Napoléon en Saxe ?

Apprenant que les coalisés envahissent la Saxe, Napoléon abandonne son projet de marche vers Berlin et écrit le 12 avril au général Bertrand :



Le 2 mai, à Lützen, les charges acharnées de la cavalerie prussienne sauvent la mise des coalisés, sérieusement accrochés. Les Français n'ont pas, eux, de cavalerie pour poursuivre et l'infanterie, novice, manque de mordant.

« Mon intention est de refuser ma droite et de laisser l'ennemi pénétrer par Bayreuth, [...] de sorte que je puisse arriver avant lui sur Dresde et le couper de la Prusse. » L'armée adverse n'avancera pas aussi loin, mais sa concentration au sud de Leipzig donne l'occasion de tourner, de l'acculer à la frontière d'une Autriche toujours neutre. Et de l'obliger à livrer bataille à front renversé et en infériorité numérique. Le 29 avril, l'Empereur ordonne donc à ses deux armées (Main et Elbe), réunies derrière la Saale, d'avancer vers Leipzig. Mais les coalisés, informés par leur cavalerie, décident de l'attaquer pendant cette marche de flanc. « Il fallait tenter la bataille, explique le Prussien Clausewitz. Napoléon [...] avait à dos la vallée escarpée de la Saale, et il devait s'avancer dans une plaine favorable à notre armée, qui comptait environ

25000 cavaliers tandis que l'ennemi en avait à peine 5000. » La rencontre qui se joue à Lützen le 2 mai est pourtant une victoire française (voir p. 42), mais n'est pas décisive. Napoléon doit la livrer sur le terrain et au moment choisis par l'ennemi, les conscrits se débandent vite, les Prussiens sont coriaces et l'infériorité en cavalerie, gros handicap des Français, empêche de repérer les mouvements des coalisés, puis de les poursuivre. Napoléon revient alors à son plan initial. Le 4 mai, il donne cinq corps à Ney avec pour objectif Berlin, via Wittenberg et Torgau. Lui-même suit les coalisés vers la Silésie avec cinq corps et la Garde. Les Prussiens vont-ils tomber dans le panneau et courir au secours de leur capitale ? Non : ils restent sagement solidaires des Russes avec qui ils s'installent le 14 mai sur la position fortifiée de Bautzen, où des renforts leur

Chronologie

2 avril Combat de Lüneburg, au sud de Hambourg, port pris par les Russes le 17 mars. 2000 Français capturés.

3-5 avril Combat indécis à Möckern entre l'armée russe de Wittgenstein et l'armée de l'Elbe du prince Eugène.

7 avril Le Prussien Blücher campe au sud de Leipzig, où vont le rejoindre les troupes russes de Wittgenstein et Miloradovitch.

15 avril Napoléon quitte Paris.

17 avril La garnison française de Torun (Thorn) capitule, suivie par celle de Spandau le 24.

26 avril Napoléon à Erfurt.

28 avril Mort du général en chef russe Koutouzov, remplacé par Wittgenstein.

30 avril L'armée française du Main

jointe à celle de l'Elbe avance vers Leipzig.

2 mai Les coalisés battus à Lützen.

8 mai Napoléon reprend Dresde.

14 mai Les coalisés se retranchent à Bautzen.

20 et 21 mai Bataille de Bautzen.

22 mai Metternich propose un armistice.

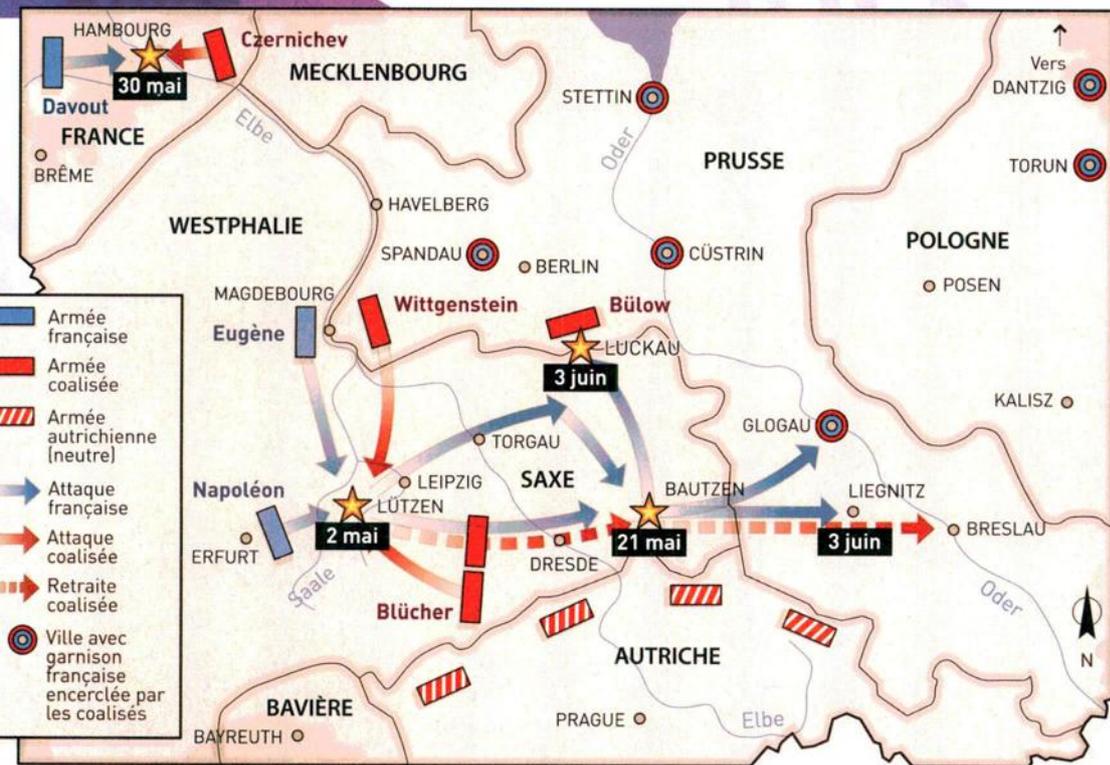
26 mai Combat de Hainau : l'arrière-garde coalisée surprend les poursuivants français.

28 mai Les Français débloquent Glogau.

30 mai Davout reprend Hambourg.

3 juin Oudinot, en route vers Berlin, est arrêté à Luckau par le Prussien Bülow.

4 juin Armistice de Pleiswitz.



dans un piège : les Autrichiens, sur lesquels il ne se fait aucune illusion, sont presque prêts, et, surgissant de Bohême, pourraient bien couper les Français de leur base de Dresde. Bref, quand Napoléon comprend que la bataille décisive n'aura pas lieu, il accepte l'armistice que Metternich a proposé dès le 22 mai. Il est signé le 4 juin. Napoléon compte cependant revenir à son projet initial : lever les sièges de Cüstrin et Stettin. Il veut transformer la place de Glogau, sur l'Oder, dont le blocus a été levé le 28 mai, en base d'opérations pour repartir à l'assaut après l'armistice. En fait, il compte mettre à profit l'armistice pour construire une ligne de communication hors de portée des Autrichiens car passant par Wesel, Magdebourg, Berlin et l'Oder, plus au nord que celle de Mayence, Dresde et la Silésie.

5 - Napoléon aurait-il pu mieux jouer ?

C'est ce que pense le général Rogniat, vétéran de 1813 et critique de Napoléon : « Les armées [coalisées] de Silésie et de Bohême sont

La médiocrité de l'outil militaire n'explique pas tout. Napoléon s'est méfié, soupçonnant que la retraite des coalisés vers Breslau et non Berlin avait pour but de le faire donner

LA CAMPAGNE DE PRINTEMPS (30 AVRIL-4 JUIN)

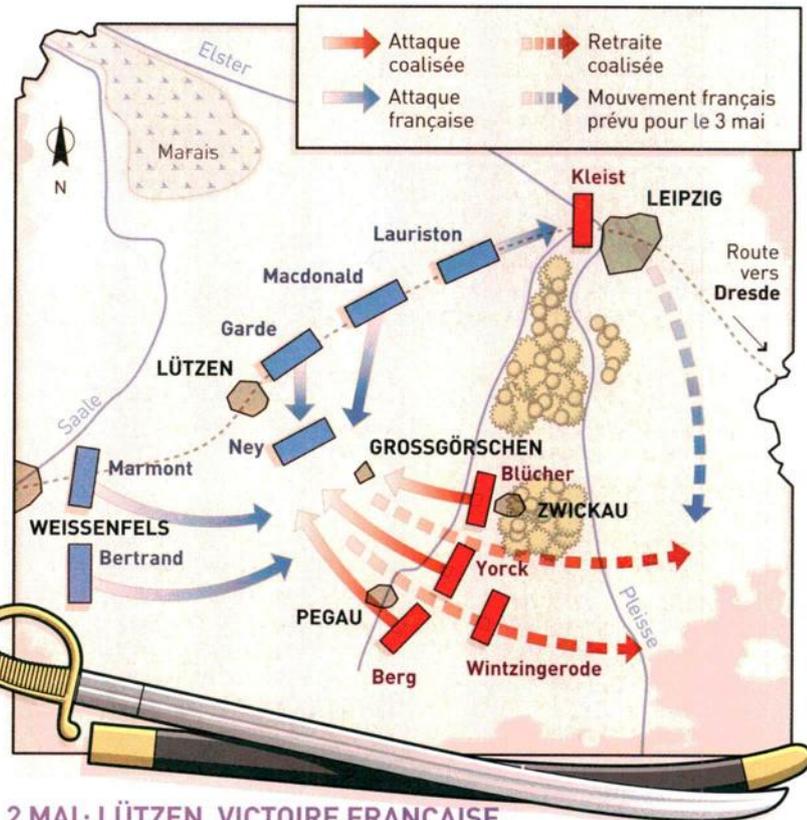
Berlin est, dans l'esprit de Napoléon, le principal objectif, afin de « sortir » la Prusse de la coalition et de dissuader l'Autriche d'y entrer. Mais les Russo-Prussiens, eux, cherchent à rallier l'Autriche en s'approchant de ses frontières, via l'invasion de la Saxe. Napoléon est alors incité à venir les y encercler par des mouvements tournants successifs, qui échoueront tous faute de cavalerie. Mais aussi parce que les coalisés évitent le combat en reculant vers l'est « pour se rapprocher de ses renforts et laisser venir le moment de la déclaration de guerre de l'Autriche, tout en perdant le moins de terrain possible », écrit Clausewitz.

permettent de retrouver leur effectif initial. Napoléon change de disposition. Il ordonne le 15 mai à Ney d'abandonner la route de Berlin et de tourner Bautzen par le nord pour à nouveau acculer les coalisés à la frontière autrichienne et obtenir enfin une bataille. Las, après avoir résisté les 19 et 20 mai, ces derniers parviennent à s'échapper le 21 (voir carte p. 43). Bautzen est un demi-succès et non la bataille décisive tant espérée...

4 - Pourquoi l'échec en Saxe ?

Napoléon ne renonce pas, cependant, et revient à nouveau à son plan initial : Berlin. Le 22 mai, il y envoie Oudinot, avec ordre pour Ney (au repos à Bautzen) de le rejoindre une fois renforcé. Et l'Empereur suit les coalisés avec le reste de l'armée, en quête d'une nouvelle occasion... Qu'il n'obtiendra pas : faute de cavalerie, mais aussi parce que, selon l'historien belge Bruno Colson, « la faible discipline de marche de la Grande Armée improvisée de 1813 se traduisait par une perte anormalement élevée d'hommes et même d'officiers qui abandonnaient les rangs ».

On compte 2000 soldats au doigt mutilé, le plus souvent volontairement, signe de moral défaillant.

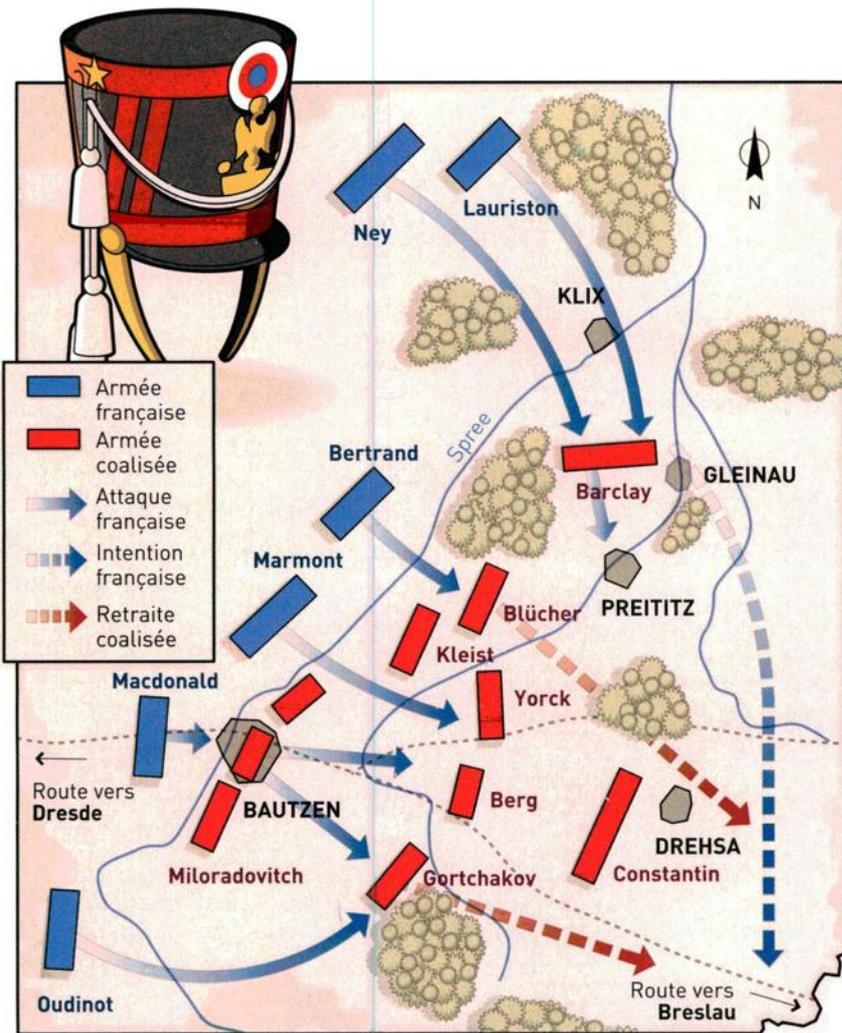


2 MAI : LÜTZEN, VICTOIRE FRANÇAISE

Les coalisés, dont la progression a été masquée par leur cavalerie, attaquent vers 11 h 30 le flanc sud de l'armée française en marche vers Leipzig. Blücher et Wittgenstein, commandants de l'armée coalisée, avancent vers Lützen. Mais comme les Français progressent vers Leipzig en échelons rapprochés, l'avant fait demi-tour, l'arrière accélère et tous les corps convergent vers l'armée coalisée inférieure en nombre, afin de l'envelopper. La défense acharnée des Prussiens et les charges de cavalerie permettent aux coalisés de tenir jusqu'au soir, mais ils doivent évacuer le champ de bataille pendant la nuit pour ne pas être écrasés le lendemain.



Un chasseur, symbole du renouveau militaire prussien.



20 ET 21 MAI : LE DEMI-SUCCÈS DE BAUTZEN

Le 19 mai, Barclay est envoyé vers le nord pour retarder le mouvement tournant de Ney et Lauriston (combats de Königswartha et de Wleissig), puis se replie sur Klux. Le 20, Napoléon lance une attaque frontale le long de la Spree pour fixer les coalisés. Le 21, Ney et Lauriston attaquent la droite coalisée mais, faute d'ordres précis, perdent du temps à s'emparer de positions secondaires. Les coalisés, voyant cependant le piège se refermer avec la prise de Preititz par les troupes de Ney, rompent le combat entre 3 heures et 4 heures de l'après-midi et parviennent à s'échapper vers Breslau derrière l'écran de leur cavalerie.

invulnérables car elles peuvent toujours refuser la bataille et rétrograder vers un terrain où il est difficile d'aller les chercher. Mais la troisième, fixée en avant de Berlin par la nécessité de défendre cette capitale, ne pouvait pas échapper à nos coups. C'était donc sur elle qu'il fallait diriger l'armée d'élite, en abandonnant momentanément Dresde et la Silésie, si les circonstances l'exigeaient, sauf à y revenir ensuite. Ce mouvement changeait le théâtre de la guerre.» Prendre Berlin, porter la guerre entre Oder et Vistule, tracer une ligne d'opérations entre Wesel et Magdebourg aurait pu sortir la Prusse de la guerre, objectif stratégique principal des Français. Mais Napoléon pouvait-il abandonner Dresde ? C'est là, en effet, qu'il se basera à la reprise du conflit (voir p. 46). « Il voulait défendre son allié saxon et le garder à l'œil. S'il le perdait, il craignait

sans doute que toute l'Allemagne l'abandonnât. [...] Les considérations politiques l'ont emporté sur les considérations militaires », écrit Bruno Colson. Mais on peut aussi penser que Napoléon s'est montré trop « clausewitzien » : obnubilé par la recherche de la « victoire décisive » qu'il veut obtenir par des manœuvres d'enveloppement, il néglige le gain politique et stratégique d'une offensive sur Berlin, qu'il a pourtant bien identifiée comme l'objectif majeur. Il tentera d'y revenir en septembre... Sans plus de succès.

6 – Qui sort vainqueur de la campagne ?

Clairement, les coalisés ont subi des revers. Clausewitz l'explique par l'absence de soulèvement général en Allemagne, fermement maintenue dans la poigne impériale.

Mais les coalisés, en choisissant la Saxe et la Silésie comme théâtre d'opérations, ont bien joué la carte de la menace autrichienne, laissant à Metternich le temps de fourbir ses armes. Le but stratégique — faire entrer l'Autriche dans la coalition — est donc quasiment atteint. En revanche, résume Bowen Simmons, « Napoléon a utilisé sa victoire de Lützen [et celle de Bautzen, NDLR] non pas pour améliorer sa position stratégique générale dans une guerre de longue durée, mais pour rechercher vainement un coup décisif qui n'est jamais venu ». En juin, la Prusse n'est pas sortie de la coalition et va pouvoir reconstituer son armée à la faveur de l'armistice. Napoléon a échoué. ■

Bâtie par Napoléon le 12 juillet 1806 sur les ruines du Saint-Empire romain germanique, la **Confédération du Rhin** regroupe sous tutelle française jusqu'à 35 États allemands, autour de « poids lourds » comme les royaumes de Bavière, de Westphalie et de Saxe.

LA HAINE DES FRANÇAIS, CATALYSEUR DU NATIONALISME ALLEMAND

Entretien avec **Gerd Fesser**, historien du nationalisme allemand, auteur de *1813, Die Völkerschlacht bei Leipzig* (« Leipzig, 1813, la bataille des nations »), paru chez Bussert & Stadelier en 2013.

G&H: Napoléon a-t-il accéléré la naissance du sentiment national allemand ?

Gerd Fesser : « Au commencement était Napoléon » a écrit l'historien allemand Thomas Nipperdey, dans son ouvrage *L'Histoire allemande 1800-1866*. C'est bien vu. Sans Napoléon, l'éveil aurait été plus tardif. Avant 1806, au moment où celui-ci commence, seule une petite partie de la classe instruite est animée par le sentiment national. Mais à partir de 1806, la population allemande subit tous les « bonheurs » de la domination napoléonienne : hausse des impôts et des prix, disparition des marchandises comme le sucre, le café et le coton à cause du blocus décrété contre le Royaume-Uni. Napoléon contraignait également la **Confédération du Rhin** à fournir à sa Grande Armée des soldats qui trouvent la mort en Espagne et en Russie. Tout cela suscite la haine contre la domination étrangère. Sans ces difficultés économiques et sociales, ni Fichte, ni les autres propagandistes du nationalisme comme Ernst Moritz Arndt et Ludwig Jahn, n'auraient trouvé un écho dans la population. Et la déclaration de guerre à Napoléon par la Prusse, le 17 mars 1813, suscite du coup une vraie ferveur patriotique. La bataille de Leipzig jouera également un rôle dans l'éveil national, mais plus tardif.

Pourquoi la Prusse n'a-t-elle pas joué, comme l'Espagne, la carte de la guérilla contre la Grande Armée ?

Scharnhorst [voir p. 38] et Gneisenau, deux réformateurs militaires, l'ont proposé en 1808. Le 21 avril 1813, sous leur influence, la Prusse a adopté un édit sur la formation des *Landstürme* [francs-tireurs, NDLR]. Selon cet édit, tous les hommes, entre 15 et 60 ans qui n'étaient pas enrôlés dans l'armée, devaient rejoindre ces unités dont le rôle était en principe de harceler l'ennemi par tous les moyens. Les *Landstürme* ont vu le jour, mais, sans uniformes et armes, ils n'ont jamais été utilisés : le roi et sa cour ont eu peur qu'un jour ils retournent leurs fusils contre eux. ■

Propos recueillis par Yacha MacLasha

Juin – août 1813

L'Empereur au piège de l'armistice

Par Patrick Bouhet

Napoléon espère gagner du temps en acceptant l'armistice de Pleiswitz et l'arbitrage autrichien. L'absence de compromis va entraîner la reprise inévitable des hostilités, et l'arbitre à s'engager contre lui... Mais l'Empereur a-t-il le choix sans remettre en cause les fondements même de son pouvoir ?

Le 21 juin 1813, à **Vitoria** (50 km au sud-est de Bilbao, au Pays basque), le duc de Wellington – à la tête de 57 000 Britanniques, 16 000 Portugais et 8 000 Espagnols – bat les 60 000 hommes commandés par Joseph Bonaparte (le frère que Napoléon a fait roi) et le maréchal Jourdan. La mésentente chez les Français tourne à la débâcle. La guerre dans la péninsule est perdue.

Le 2 juin 1813, Napoléon écrit à Clarke, son ministre de la Guerre, au sujet de la suspension d'armes : « *Cet armistice arrête le cours de mes victoires. Je m'y suis décidé par deux raisons : mon défaut de cavalerie, qui m'empêche de frapper de grands coups, et la position hostile de l'Autriche.* » Le manque de cavalerie (voir p. 35) a, en effet, pesé lourdement. Sans elle, les Français sont presque aveugles. En outre, c'est dans la poursuite que se récoltent les fruits de la victoire : avant cette phase, les pertes du vainqueur sont souvent aussi lourdes, voire plus, que celles du vaincu. Et c'est bien ce qu'il s'est passé... Quant à l'Autriche, la menace qu'elle représente sur les arrières et le flanc droit français se lit facilement sur la carte (voir p. 37 et p. 42). Par ailleurs, l'Empereur sent que les Français ne le suivent plus aussi facilement. Les soutiens lui manquent au sein de son propre gouvernement et même de l'armée. Les nouvelles levées de troupes rendent la guerre impopulaire.

Pour Napoléon, accepter l'armistice présente deux intérêts. Militairement, il s'agit de gagner du temps pour regrouper et renforcer l'armée avant une reprise des hostilités. Napoléon excelle dans cet art : si les Français disposent en avril d'environ 200 000 hommes (dont 15 000 cavaliers), ils sont à la mi-août 450 000 dont plus de 40 000 cavaliers. Politiquement et diplomatiquement, Napoléon doit à tout prix éviter l'entrée en guerre de l'Autriche, à défaut de pouvoir réellement espérer diviser les membres de la coalition.

Vienne la modérée contre Londres l'extrémiste

Certes, l'alliance potentielle de la Russie, de la Prusse, de la Suède et de l'Autriche vise l'expulsion de la France de la zone allemande. Mais ce but commun n'exclut pas des inimitiés et des intérêts concurrents. Ainsi, la Prusse, qui s'est sentie profondément humiliée depuis 1806, est bien plus extrémiste que l'Autriche, clé de l'avenir du conflit, plus mitigée. Pour Metternich, il s'agit de redonner à Vienne son statut de grande puissance indépendante, faire de même pour la Prusse et détruire l'influence française en Allemagne. Bref, de revenir sur les conséquences des événements intervenus depuis 1792 et au *statu quo ante*. Ce but passe-t-il par l'éviction de Napoléon ? Les avis des historiens divergent sur cette question. Le rapport étroit établi entre les deux empires depuis le mariage en 1810 de l'Empereur avec Marie-Louise, fille de l'empereur François 1^{er}, fait que l'Autriche peut avoir intérêt à maintenir la nouvelle dynastie sur son trône. En outre, Metternich s'inquiète de l'expansion russe en Europe... et de la dimension mondiale du conflit. Les instructions données au comte

von Stadion, négociateur autrichien, dès le 7 mai 1813, démontrent la complexité des points de vue. Il y est dit que c'est la Révolution française qui a bouleversé l'équilibre entre les puissances en Europe. La France et ses alliés « *ont tout conquis sur le continent ; c'est donc à eux seuls de rendre* ». Mais la France a également perdu ses colonies au profit de l'Angleterre dont la domination sur les mers « *n'est pas moins monstrueuse que ne l'est celle de Napoléon sur le continent* ». L'opposition avec Londres est d'autant plus sensible que le Royaume-Uni, dont la présence sur le théâtre d'opérations est purement symbolique, pèse sur les événements du centre de l'Europe. Londres a, dès le 3 mars 1813, signé un traité avec la Suède qui lui accorde des subsides en échange de son engagement dans la guerre et un soutien dans la récupération de la Norvège, au détriment du Danemark allié à la France. Les 14 et 15 juin, l'action britannique devient fondamentale. Par deux traités signés avec la Prusse et la Russie à Reichenbach, ces dernières s'engagent à fournir elles aussi des contingents contre finances. Plus important : les traités stipulent l'impossibilité pour chacun de conclure une paix séparée, ce qui donne en pratique à Londres un droit de veto en cas de tractations de paix. Enfin, il ne faut pas oublier l'existence du front espagnol. Si la défaite française de **Vitoria**, le 21 juin, n'est apprise à Dresde que le 1^{er} juillet et n'a que peu d'effets sur les négociations, elle encourage les coalisés dans leur intransigeance.

Napoléon dans la nasse

Malheureusement pour Napoléon, les coalisés réussissent à surmonter leurs divergences : dès le 12 juin,

Chronologie

4 juin Armistice de Pleiswitz.
10 juin Napoléon à Dresde.
12 juin Accord entre la Russie, la Prusse et l'Autriche.
14 juin Convention de Reichenbach, entre la Prusse et le Royaume-Uni.
15 juin Convention similaire conclue entre la Russie et le Royaume-Uni.
27 juin L'Autriche s'engage à prendre à son compte les conditions de la Russie et la Prusse.
28 juin Entrevue orageuse entre Metternich et Napoléon à Dresde.

30 juin Napoléon accepte la médiation autrichienne. L'armistice est prolongé jusqu'au 10 août. Le congrès est prévu à partir du 10 juillet.
1^{er} juillet Napoléon apprend la défaite de Vitoria.
3 juillet Narbonne est envoyé à Prague comme ambassadeur auprès de l'Autriche.
29 juillet Ouverture réelle du congrès de Prague.
10 août à minuit Clôture du congrès. L'Autriche déclare la guerre à la France.
15 août Napoléon rejoint l'armée.

ils arrêtent une position commune pour les futures négociations. Les premières conditions soumises à Napoléon seront l'abandon du duché de Varsovie, la restitution de l'Illyrie à l'Autriche et de Dantzig à la Prusse et le rétablissement de la liberté des villes hanséatiques. S'il accepte, on demandera en plus la dissolution de la Confédération du Rhin, qui permettra de reconstituer la Prusse dans ses frontières d'avant 1806. Censé débiter dès le 10 juillet, le congrès de Prague ne commence ses travaux que le 29. Onze jours avant la fin de l'armistice ! Chacun y va de ses chicanes diplomatiques et, le 10 août 1813, Metternich déclare la fin du congrès de Prague puis la guerre à la France. Napoléon essaiera bien de reprendre les négociations mais il est trop tard. Le 11 août, l'Empereur, s'il a bien renforcé ses armées, se retrouve avec un nouvel adversaire déclaré. Il est en situation de faiblesse numérique et de plus en plus isolé diplomatiquement. L'armistice était-il pour autant une erreur ? Oui, s'il avait pu obtenir une victoire décisive en mai 1813. Mais, il ne pensait pas que les conditions nécessaires étaient réunies. Pouvait-il accepter les conditions des coalisés à Prague ? Peut-être, si l'on considère qu'il pouvait abandonner tous les avantages acquis depuis le début des guerres de la Révolution au prix de nombreux sacrifices et se déclarer finalement le vaincu de la guerre pour l'hégémonie menée contre l'Angleterre. Mais c'était accepter *de facto* la chute de l'Empire dont l'existence, pour des raisons tant politiques qu'économiques, était fondée sur la victoire. D'ailleurs, s'il avait perdu en 1805 à Austerlitz, n'aurait-on pas dit qu'il aurait dû céder aux exigences qui étaient déjà celles de la Russie et du Royaume-Uni ?

Une guerre d'usure impossible

Après l'armistice, en tout cas, la position de Napoléon est sérieusement compromise. La question n'est plus en effet celle de la seule victoire militaire mais de la capacité à imposer sa volonté à l'adversaire. Une victoire rapide devant le front uni de ses ennemis est devenue impossible : il ne suffit plus d'abattre le courage des gouvernants, car la guerre a changé de forme, mais d'user la volonté de l'ennemi dans la durée. C'est-à-dire d'entrer aussi sur le continent dans une logique de guerre d'attrition,



Accepter les conditions des coalisés, c'était signer la fin de l'Empire.

déjà engagée sur les plans maritimes et économiques avec la Grande-Bretagne. Or, l'approche de Napoléon ne correspond pas à cette solution parce

que la France ne peut pas et surtout ne voudrait pas soutenir ce genre de lutte. Ceci démontre une limite dans le type de guerre conduit précédemment par l'Empereur. Il n'a pas permis de trouver une solution durable au conflit mais a permis de poursuivre la lutte avec quelques chances de succès... jusqu'en 1813. ■

Ce Napoléon au visage littéralement cadavérique orne un tract imprimé à Londres fin 1813. L'exaspération antifrançaise et le nationalisme qui naît en réaction jouent un rôle important dans la campagne.

NAPOLÉON 1813

Août – octobre 1813 Dernières cartes en Saxe

Par Patrick Bouhet

Avec l'entrée en guerre de l'Autriche, la situation déjà compromise de Napoléon devient périlleuse, voire désespérée. D'autant que les coalisés refusent de l'affronter sur son terrain, préférant une habile campagne d'attaques décentralisées, où leur supériorité numérique joue à fond.

Le 13^e régiment de cuirassiers charge pour se dégager, à Altenburg, le 28 septembre 1813. 6500 cavaliers français en retraite y sont surpris par 1500 cavaliers légers cosaques et saxons. Les Français paniquent et perdent un tiers des leurs dans l'affaire. Un revers impensable au printemps, symptomatique du déclin militaire français.

La campagne qui démarre à la mi-août 1813 rassemble des effectifs encore inconnus dans l'histoire : plus d'un million d'hommes sont mobilisés en Europe centrale. Et, malheureusement pour les espoirs de reconstruction de Napoléon, les gros bataillons ne sont pas de son côté. Les coalisés réunissent environ 770 000 hommes dont plus de 510 000 en campagne, 112 000 en garnison et 145 000 en réserve obloquant les places encore tenues par

les Français. Ceux-ci se répartissent entre 450 000 hommes environ pour la Grande Armée et 77 000 pour les places situées sur l'Elbe, l'Oder et la Vistule. Les coalisés se partagent en trois armées combinant chacune des contingents de plusieurs États, pour des raisons politiques autant que militaires. Au nord (voir carte p. 49), l'armée de Bernadotte, prince régent de Suède, protège Berlin et menace le flanc gauche de l'armée française. Elle représente environ 110 000 hommes. Le même effectif est concentré à l'est dans l'armée

de Silésie du Prussien Blücher. Au sud, l'Autrichien Schwarzenberg commande 230 000 hommes en Bohême, auxquels s'ajoutent les 60 000 hommes du Russe Bennigsen venant de Pologne. Enfin, un corps autrichien de 30 000 hommes est placé sur l'Inn face aux Bavares.

Napoléon écartelé entre Dresde et Berlin

Au milieu de ce dispositif, les Français et leurs alliés se concentrent autour de Dresde qui leur sert de base

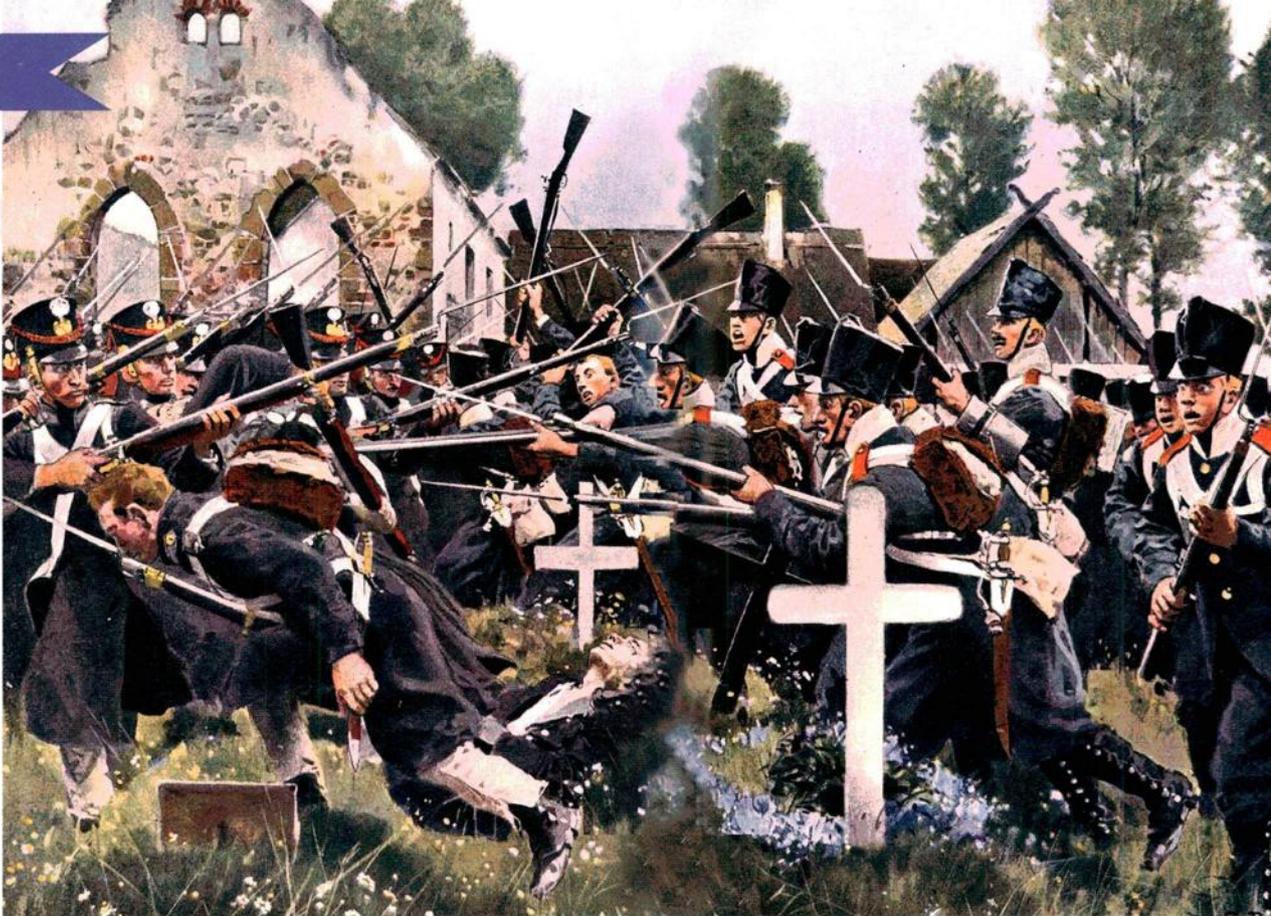


Le prince autrichien **Karl Philipp zu Schwarzenberg** (1771-1820) se bat contre les Turcs en 1789, puis dans les guerres de la Révolution contre la France. Commandant de corps d'armée en 1805, il s'échappe d'Ulm encerclé, mais fait partie des vaincus d'Austerlitz (1805) et de Wagram (1809). Commandant du contingent autrichien de la Grande Armée, il prend la tête de l'armée coalisée de Bohême en 1813. Il est un des grands architectes de la défaite de Napoléon à Leipzig, puis en France en 1814.

L'Allemand **Levin von Bennigsen** (1745-1826) se met au service de la Russie en 1764 pour qui il commande un corps d'armée en 1805. Il tient bon à Eylau en février 1807, mais se fait écraser à Friedland en juin. Disgracié, il reprend du service en 1812. Battu à Bautzen et Lützen en 1813, il intervient à Leipzig, puis assiège Davout à Hambourg.

À Grossbeeren, le 23 août, un assaut prussien culbute l'infanterie saxonne alliée aux Français. Oudinot et ses 60 000 Franco-Saxons se font étriller par une vieille connaissance : son ex-collègue Bernadotte, à la tête de 80 000 Prusso-Suédois.

Sergent en 1787, **Nicolas Oudinot** (1767-1848) gagne ses galons de général pendant la Révolution avant d'être de toutes les grandes batailles de l'Empire : Austerlitz, Friedland, Wagram (où il est fait maréchal), la Bérézina, puis Bautzen et Lützen en 1813. Battu à Grossbeeren puis à Dennewitz (sous Ney, qu'il soutient mal), il se bat à Leipzig et en France en 1814. Avant de rallier la cause de Louis XVIII.



Chronologie

- 14 août Blücher entame les hostilités.
- 18 août Victoire de Davout à Lauenbourg.
- 23 août Défaite d'Oudinot à Grossbeeren.
- 26 et 27 août Victoire de Napoléon à Dresde. Le 26, Macdonald battu sur la Katzbach, près de Liegnitz.
- 30 août Vandamme piégé à Kulm.
- 31 août Soult battu à Irun. Wellington est à la frontière française.
- 6 septembre Défaite de Ney à Dennewitz.
- 9 sept. Le traité de Töplitz renforce l'alliance entre Russie, Prusse et Autriche.
- 10 sept. L'Autriche et la Bavière entament des négociations.
- 17 sept. La Bavière et les coalisés signent un armistice.
- 23 sept. Les Prussiens reculent jusqu'à la Spree.
- 30 sept. Un raid de cosaques force le roi Jérôme Bonaparte à fuir Cassel, sa capitale.
- 2 octobre Blücher passe l'Elbe à Wartenburg.
- 3 oct. L'Angleterre adhère au traité de Töplitz. L'Illyrie est envahie par les Autrichiens.
- 8 oct. La Bavière rejoint la coalition par le traité de Ried.
- 9 oct. En France, appel par anticipation de la classe 1815.
- 10 oct. Victoire de Napoléon sur Blücher à Düben.

d'opérations. Napoléon concentre près de 300 000 hommes entre ses mains. Son plan est exposé au ministre de la Guerre dès le 18 août : il s'agit « de voir ce que feront les ennemis et pendant que les corps réunis... tiennent en respect les armées autrichienne, prussienne et russe, je fais manœuvrer sur Berlin ». Cette manœuvre doit être conduite par une seconde armée de 70 000 hommes, confiée à **Oudinot** chargé de s'opposer à Bernadotte au nord, à laquelle s'ajoutent les 40 000 hommes de Davout venus de Hambourg et les 10 000 de Girard sortis de Magdebourg. Stratégiquement, le plan correspond toujours à celui du printemps 1813 : frapper la Prusse, objectif politique, tendre la main aux garnisons expérimentées assiégées sur l'Oder et la Vistule et, objectif militaire, tenter de séparer les coalisés. Le plan adverse est synthétisé par Schwarzenberg. Les deux points principaux visent d'abord à « se rencontrer dans le camp ennemi » dans le cadre d'une manœuvre concentrique des trois armées, ensuite à refuser le combat pour toute armée qui se retrouverait en situation d'infériorité, tandis que les deux autres agiraient avec agressivité. Il n'est pas clairement établi que ce plan (connu comme « le protocole de Trachenberg ») ait été dès l'origine conçu de la sorte. Mais il faut noter qu'il a été élaboré avec les Autrichiens pendant le congrès de Prague !

Les opérations commencent dès le 14 août, deux jours plus tôt que ne le prévoient les termes de l'armistice. La première manœuvre de Napoléon est dirigée contre l'armée de Silésie qui a entamé une offensive : Blücher est attaqué et repoussé le 21. Mais Gouvion-Saint-Cyr appelle déjà au secours depuis Dresde : profitant de l'absence de Napoléon et de ses troupes, l'armée de Bohême s'est portée sur la capitale de l'allié saxon et menace de l'emporter, avec ses immenses magasins... Napoléon conçoit alors une manœuvre qui vise à couper la ligne de communication adverse, charge à Dresde de tenir jusqu'au 28 août, ce que Gouvion estime impossible.

Dresde, dernière et vaine victoire

Renonçant alors à sa manœuvre, l'Empereur se dirige droit vers la ville où se déroule une bataille de deux jours, les 26 et 27 août, entre environ 150 000 Français et alliés et près de 200 000 coalisés. Il y remporte son ultime victoire de la campagne. Pendant ce temps, le général Vandamme et 35 000 hommes déboulent sur l'arrière des coalisés... Qui se replient au plus vite pour éviter

la destruction après avoir perdu près de 30 000 hommes (dont 12 000 prisonniers) contre 10 000 Français. Le 28 août, Napoléon, souffrant, se lance à la poursuite des vaincus. Mais il apprend le lendemain deux défaites : celle d'Oudinot à Grossbeeren le 23 et celle de Macdonald sur la Katzbach le 26. Le premier, conformément aux ordres, s'est avancé sur Berlin mais en espaçant trop ses trois corps d'armée. Bernadotte a donc pu se concentrer sur le seul 7^e corps de Reynier, mal soutenu... Davout, sorti de Hambourg, rebrousse aussitôt chemin. Macdonald, lui, a suivi l'armée de

Le plan français n'a pas changé : il vise à frapper la Prusse et séparer les coalisés.

Silésie après le départ de Napoléon. Il a essayé de manœuvrer en fixant l'ennemi avec deux corps tandis que le 3^e et la cavalerie tentaient de déborder le flanc droit prussien. Hélas, la coordination s'est révélée insuffisante et, tout en tenant l'attaque de front, Blücher a pu concentrer ses efforts contre le 3^e corps qui s'est fait battre. À ces deux échecs s'ajoute une catastrophe : à Kulm, le 30, Vandamme, qui poursuit l'armée de Bohême battue à Dresde, voit par malchance ses communications coupées par un corps ennemi en retraite. Après un âpre combat, les Français sont pratiquement anéantis.

Ces revers remettent en cause les gains de Dresde. Mais le 30 août, Napoléon, après avoir analysé les conséquences des derniers événements, n'en maintient pas moins son projet d'offensive sur Berlin. Débute alors une série de manœuvres qui épuisent les troupes sans bénéfices tangibles : l'ennemi se dérobe chaque fois que Napoléon cherche à l'atteindre, mais attaque ses maréchaux. Ainsi, du 2 au 5 septembre, l'Empereur, volant au secours de Macdonald, voit Blücher se replier. Le 6, apprenant une nouvelle offensive contre Dresde, Napoléon tente d'y accrocher Schwarzenberg qui s'enfuit. En revanche, le même jour, Ney (nommé à la place d'Oudinot) se dirige à nouveau vers Berlin... et se fait battre par Bernadotte à Dennewitz. Entre le 10 et le 18 septembre, le jeu de va-et-vient se poursuit. Sans résultat.

Tous les chemins mènent à Leipzig

En fait, Napoléon espère maintenant un mouvement offensif de l'ennemi qui lui permette d'attaquer une de ses fractions. Les coalisés, de leur côté, sentent que le moment est venu de réunir leurs forces. C'est ce que fait Blücher le 3 octobre : passant l'Elbe à Wartenburg, il se joint à l'armée de Bernadotte. Deux solutions se présentent alors à Napoléon : soit concentrer ses forces contre le tandem Bernadotte-Blücher ; soit se tourner contre Schwarzenberg. Dans les deux cas, il doit abandonner Dresde et diviser son armée entre une fraction destinée à écraser une partie des armées ennemies et une seconde, plus faible, servant à retarder la progression de l'autre partie.

Seule la solution d'une offensive contre les armées du nord et de Silésie permet d'éviter de perdre Leipzig et sa ligne de communication vers la France : c'est donc l'option choisie. Mais l'opération ne conduit pas à la bataille souhaitée tandis que l'armée de Bohême poursuit sa progression... Le 8 octobre, nouveau coup dur politico-militaire : la Bavière rejoint les coalisés, privant Napoléon de près de 50 000 hommes qui augmentent l'ennemi. Le 12, à 9 heures et demie du matin, incapable d'acculer ses adversaires à une bataille sur ses termes, l'Empereur décide de se diriger vers Leipzig où Murat risque d'être écrasé par un Schwarzenberg très supérieur en nombre. Tous les éléments sont réunis pour que la bataille décisive tant désirée par Napoléon ait lieu (voir p. 50). Malheureusement pour lui, ce n'est pas celle qu'il a voulue mais que ses ennemis lui imposent. Il n'a en réalité pas réussi à prendre l'initiative et ses manœuvres sur des lignes intérieures ont trouvé une parade. Cela est dû à plusieurs facteurs dont les plus importants sont la dilata-tion dans le temps et l'espace de masses toujours plus importantes : un véritable changement de dimension (voir ci-contre). Les coalisés ont en outre bien joué le coup contre les maréchaux. Faut-il pour autant leur faire porter la responsabilité de l'échec ? Ils se sont souvent battus en infériorité numérique, sans en outre disposer des meilleures troupes — garde, cavalerie lourde et réserve d'artillerie — qui ne sont pas parvenues, sauf à Dresde, à accrocher l'adversaire. Certes, ils ont commis des erreurs, mais il convient de les relativiser : le vaincu de la campagne, c'est le stratège Napoléon. ■

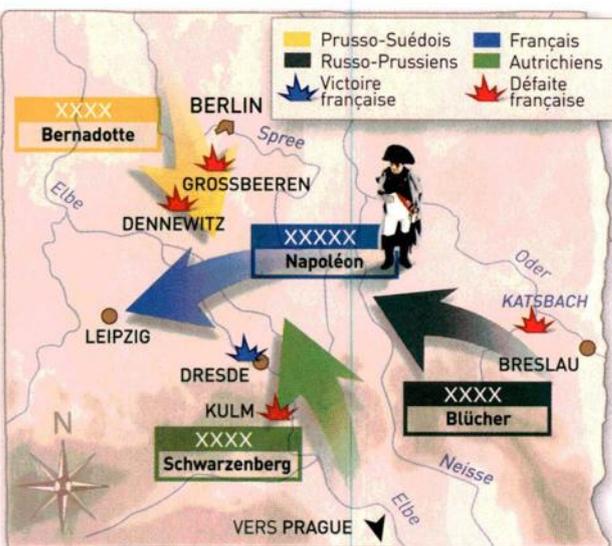
Un commandement dépassé par l'ampleur des opérations

Les opérations en Allemagne dans la deuxième partie de l'année 1813 exposent avec acuité les limites atteintes alors au sein des armées napoléoniennes par ce que l'on appellerait aujourd'hui le « C3I » : commandement, contrôle, communications et renseignement (*Intelligence* dans l'acronyme d'origine en anglais). C'est d'abord dans ce dernier domaine que les Français éprouvent des difficultés. Ils manquent en effet de cavalerie, et en particulier d'une bonne cavalerie légère. Le peu d'unités dont dispose Napoléon est écartelé entre trois missions : protéger les axes de communication contre les troupes légères adverses, assurer l'éclairage immédiat de chaque corps d'armée et récolter le renseignement au niveau du théâtre d'opérations. Cette dernière tâche est donc mal remplie, d'autant que la population, toujours plus hostile, n'est plus une source d'informations fiable. Ces lacunes sont aggravées par le fait que le renseignement est souvent lent à remonter à l'Empereur. Autonomes, les différents commandants d'armée coalisés bénéficient souvent d'informations plus fraîches. Cela ne signifie pas qu'ils soient mieux à même de coordonner leurs mouvements, à une époque où un message circule, à cheval, à la vitesse moyenne de 10 km/h. Mais ils parviennent cependant généralement à deviner les intentions françaises à temps pour priver Napoléon des batailles successives que celui-ci recherche. L'Empereur est donc contraint de ne bouger qu'au dernier moment, et doit sinon compter sur des détachements d'armée confiés à ses subordonnés.

Se pose alors le deuxième problème des Français : ils ne disposent pas d'un autre véritable état-major qui dupliquerait les moyens de l'unique quartier général impérial, celui d'Alexandre Berthier. Napoléon ne peut donner de ce fait trop d'autonomie à ses grands subordonnés, ces derniers n'ayant guère les moyens de l'assumer. Les coalisés sont, là encore, moins affectés : chacune des composantes nationales de leurs forces dispose d'un état-major propre auquel est confiée une des armées, celui de l'Autrichien Schwarzenberg faisant en outre office d'état-major principal de la coalition. Ils n'en sont pas moins dans l'incapacité de vraiment combiner leurs mouvements, parvenant au mieux à les coordonner. Il reste en particulier impossible, sauf à combiner deux armées, de basculer des moyens de réserve générale, comme l'artillerie ou la cavalerie, d'un détachement autonome à un autre en cours de manœuvre. Il faut attendre la guerre de Sécession (1861-1865) pour que télégraphe et chemin de fer offrent enfin la possibilité de communiquer sur de longues distances, permettant de combiner les opérations d'armées éloignées de plusieurs centaines de kilomètres. **Benoist Bihan**



Un cheval au galop atteint en moyenne 20 à 30 km/h. Mais il s'épuise vite, s'adapte au terrain... Aussi la vitesse moyenne de transmission des messages ne dépasse guère 10 km/h.



UN ÉTAU À TROIS MÂCHOIRES

Pendant la trêve d'été, les coalisés – dont les Autrichiens neutres et leur chef d'état-major Radetzky – ont prévu d'attaquer la Saxe profrançaise selon trois axes, de façon à forcer Napoléon à diviser ses forces, tout en se dérobant à ses assauts personnels. Malgré le succès de l'Empereur à Dresde, les revers de Grossbeeren, Dennewitz, Kulm et sur la Katsbach forcent le repli sur Leipzig.

Du 14 au 19 octobre 1813

Leipzig, l'inévitable dénouement

Par Benoist Bihan

Napoléon voulait une bataille décisive... La voilà ! Mais ce n'est pas celle qu'il espérait. Si la Grande Armée excelle en défense, elle finit par ployer sous le nombre... Et Napoléon perd la dernière chance de sauver son Empire. Mais en avait-il seulement une ? La réponse en cinq questions.

1 – Comment arrive-t-on à Leipzig ?



À la fin du mois de septembre, Napoléon s'est retiré à l'ouest de l'Elbe en conservant plusieurs têtes de pont à l'est du fleuve. Après la défaite de Ney à Dennewitz, la porte de Berlin s'est en effet refermée pour l'Empereur, tandis que les coalisés refusent de lui livrer directement bataille. Ses lignes de communication menacées, son armée amoindrie par les pertes — 150 000 tués et blessés depuis la fin de l'armistice, plus 50 000 malades (voir ci-dessous) —, Napoléon sent qu'il a perdu la main. Comme un cercle vicieux, chaque défaite affaiblit ses alliances politiques. Il n'y a pas que la Bavière (voir chronologie p. 48) qui fait défection : après Kulm, le Tyrol sous domination française se révolte, tandis que Dennewitz provoque le basculement

du Danemark et de la Westphalie dans le camp adverse. Napoléon décide donc de rassembler ses forces pour pouvoir frapper l'une après l'autre les armées coalisées, de manière à empêcher leur concentration et surtout à récupérer l'initiative sur le théâtre d'opérations. Ses effectifs, de l'ordre de 260 000 hommes et près de 800 pièces d'artillerie, lui permettent en effet théoriquement d'opposer à chaque armée adverse des effectifs égaux ou supérieurs. Mais tandis que Napoléon s'efforce de détruire les forces de Blücher et de Bernadotte, au nord, les Austro-Russes de Schwarzenberg, au sud, contraignent Murat, à un contre cinq, à reculer pas à pas vers Leipzig. La ville est un centre de communication essentiel aux Français, et Napoléon doit faire converger sur elle son armée pour éviter d'être coupé de la France.

s'il va chercher à détruire l'armée de Schwarzenberg, au sud de la ville, il ne peut ignorer au vu des résultats des affrontements précédents que Leipzig ne marquera pas la fin des opérations. En revanche, une victoire éclatante peut fragmenter la coalition, ressouder les rangs des alliés allemands de la France. Ainsi, à condition de ne pas perdre à nouveau les fruits de la victoire comme après

■ Le cauchemar logistique et sanitaire des Français

Parmi les difficultés majeures auxquelles doivent faire face les Français figure en première place la logistique. Les exigences ne sont pas extraordinaires par rapport aux besoins actuels : l'historien Jean-François Brun estime que les 525 000 soldats de la Grande Armée basés en Saxe reçoivent, en août 1813 à Dresde via Mayence, 150 tonnes d'approvisionnement par jour (dont 50 % de munitions). Mais même ces maigres quantités (notoirement insuffisantes pour la nourriture) ont de la peine à passer. En 1813, l'Allemagne est en effet une terre devenue largement hostile à la présence française, non seulement en raison de l'agitation politique — la « guerre de libération » n'est pas que l'affaire des élites lettrées et des intellectuels militaires prussiens — mais aussi parce que les troupes légères coalisées, les cosaques russes en particulier, rendent très incertaines les communications de l'armée française. Presque dépourvu de cavalerie légère, dont c'est l'une des missions majeures, Napoléon ne peut maîtriser ses lignes de ravitaillement, accentuant l'usure de son armée. C'est d'autant plus grave que les maladies, rapportées de Pologne orientale et de Russie, amoindrissent déjà les effectifs français, particulièrement dans les garnisons isolées qui deviennent des mouiroirs : à Torgau, sur l'Elbe, 30 000 soldats meurent de typhus ou de dysenterie en 1813 ; à Mayence, pourtant bien plus à l'ouest, ce seront 18 000 soldats sur 30 000. Aux pertes des batailles s'ajoutent ainsi les ravages du typhus et du choléra qui perdureront jusqu'à la fin des années 1830.

2 – Que peut encore espérer accomplir Napoléon ?

À Leipzig, il s'agit surtout pour l'Empereur de reprendre l'initiative. S'il parvient à défaire ses adversaires, la situation sur le théâtre d'opérations, cristallisée en sa défaveur, redeviendrait comme après Dresde ou Bautzen, plus fluide. Il pourrait alors envisager de concentrer ses efforts ultérieurs sur celui des coalisés apparaissant comme le plus affaibli ou le plus susceptible d'abandonner l'alliance. Pour Napoléon, Leipzig n'est en aucun cas l'affrontement décisif :





La Vieille Garde avec ses fameux grenadiers s'illustre le 18 octobre autour du village de Probstheida, point clé des lignes françaises. Russes et Prussiens y lancent quatre assauts furieux, tous repoussés. Les Français n'évacuent la position qu'à la nuit.

« NAPOLÉON S'EST PRIS AU PIÈGE DE SON PROPRE ENTÊTEMENT »

Entretien avec **Thierry Lentz**, directeur de la Fondation Napoléon, l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire du Premier Empire.

G&H : Quand le sort de Napoléon est-il scellé ?

Thierry Lentz : Au début de 1813, toutes les possibilités sont ouvertes, mais l'Empereur s'enferme tout seul dans le piège qui conduira à l'entrée en guerre de l'Autriche, après laquelle tout est perdu : malgré la légende, la campagne de 1814 ne sera qu'une série de combats sans incidence stratégique, qui ne font que retarder l'abdication. Car en août 1813, l'Empire doit, pour la première fois, affronter toute l'Europe. Contrairement à ce que suggère la succession des coalitions, certains États s'accommodaient jusque-là de la domination française, voire la souhaitaient, comme contrepoids à celle d'autres puissances. Napoléon n'a pas su construire une alliance prioritaire, qui lui aurait permis de partager l'Europe. Il a choisi

trois alliés successifs, l'Espagne, la Russie et l'Autriche, sans contenter aucun d'entre eux.

Début 1813, Napoléon aurait pu donc se sauver...

Napoléon n'a alors que trois adversaires, la Prusse, l'Angleterre et surtout la Russie. Il a reconstitué une armée supérieure à ses adversaires. Des négociations ouvertes à différents moments de la campagne de printemps, y compris pendant l'armistice, auraient pu lui conserver les frontières naturelles (Alpes et Rhin). Mais Napoléon s'y refuse car, et c'est là son erreur politique majeure, il ne conçoit de négocier qu'après avoir remporté une victoire décisive. Dès lors, le tsar — son seul véritable adversaire sur le terrain, car la Prusse pèse peu et l'insurrection allemande est un mythe construit après coup — décide de combattre jusqu'au bout, car il rêve d'être le libérateur mystique de l'Europe et de faire accéder la Russie au rang de puissance européenne.

Que pensez-vous de l'argument de Napoléon selon lequel il ne pouvait rien céder sous peine de perdre son trône ?

En 1813, les monarches, à l'exception des Britanniques, le considèrent encore comme un des leurs. Le chasser du trône ne deviendra un but commun qu'en 1814. Cet argument est plus valable sur le front intérieur, où Napoléon rencontre une véritable opposition, comme le montrent l'affaire Malet et les résistances du Sénat. Mais cette opposition, justement, veut la paix. C'est donc l'entêtement personnel de Napoléon, son incapacité croissante à écouter les avis contraires, son sentiment de toute-puissance né après 1809, qui l'enferme dans le piège. Alors qu'il doit affronter des contre-pouvoirs en France, il n'y en a pas lorsqu'il est à la tête de ses armées. Sa foi dans la force le conduit à l'impasse politique. ■

Propos recueillis par Antoine Reverchon

L'empereur François II d'Autriche (1768-1835) succède en 1792 à Léopold II, et se retrouve de fait à la tête de la coalition antirévolutionnaire. Après maints échecs militaires face aux Français, François II est écrasé finalement en 1805 à Austerlitz. Une partie de l'Allemagne étant devenue la Confédération du Rhin sous domination française, il renonce en 1806 au titre d'empereur du Saint-Empire romain germanique et devient **François I^{er}**, premier empereur d'Autriche. De nouveau écrasé à Wagram en 1809, il marie sa fille Marie-Louise avec Napoléon. Allié (réticent) en 1812 contre la Russie puis vainqueur en 1813, François I^{er} se fait en 1815 l'arbitre de l'Europe. Autoritaire, incarnation de l'Europe absolutiste et réactionnaire, il est l'ennemi type des idées révolutionnaires, même s'il en vient à voir en Napoléon un dynaste potentiel.

Le roi **Frédéric-Guillaume III** de Prusse (1770-1840) accède au trône en 1797. Timide et faible, influencé par la belliqueuse reine Louise, le roi renonce à la paix qui règne depuis 1795 pour déclarer la guerre à Napoléon en 1806. Mal lui en prend : ses armées sont détruites à Iéna et Auerstädt, Berlin est occupé, ses États ruinés puis vassalisés. Le sursaut de 1813 ressuscite la Prusse et en fait la rivale de l'Autriche pour la domination de l'Allemagne.

Dresde, le succès favoriserait peut-être une paix plus équilibrée que celle proposée à la trêve de Pleiswitz. Le tout marqué sous le sceau du conditionnel... Reste que, comme lors des autres engagements, la bataille n'est qu'un moyen pour Napoléon, pas une fin en soi.

3 – Quelles sont les forces et les faiblesses des deux camps ?

Les coalisés ont pour eux l'avantage du nombre et la résilience (capacité à tenir) apportée par leur organisation en armées séparées, qui garantit que les Français ne pourront leur infliger qu'une défaite partielle. La présence à l'état-major de Schwarzenberg des trois principaux dirigeants politiques — le tsar Alexandre I^{er}, l'empereur **François I^{er}** et le roi **Frédéric-Guillaume III** — limite aussi les risques d'éclatement en pleine bataille de la coalition. Mais les forces de cette dernière sont aussi ses faiblesses : ses armées, autonomes les unes des autres, peinent à coordonner leurs mouvements et à concentrer leurs efforts, tandis que le calcul politique est permanent entre coalisés, comme l'illustrent les manœuvres diplomatiques de Metternich ou de Bernadotte.

Les Français ont pour eux l'unité de commandement, la qualité — malgré l'usure — des cadres de l'armée, et surtout Napoléon lui-même (avec toutefois le handicap de conserver des troupes allemandes d'allégeance douteuse : comme les Saxons, qui passent à l'ennemi à la fin de la bataille). Presque invaincu, l'Empereur exerce un puissant effet sur le moral non seulement de ses propres soldats mais aussi de la plupart des chefs adverses, qu'il pousse à l'excès de prudence et à la timidité, à l'exception sans doute de Blücher. Néanmoins, plus probablement que dans d'autres batailles napoléoniennes, les deux camps sont relativement équilibrés.

4 – Quelles sont les causes de la défaite française ?

« Le dieu de la Guerre est toujours du côté des gros bataillons », a dit Napoléon. Et c'est justement ce facteur qui fait basculer la victoire dans le camp des coalisés. Après une première phase indécise entre



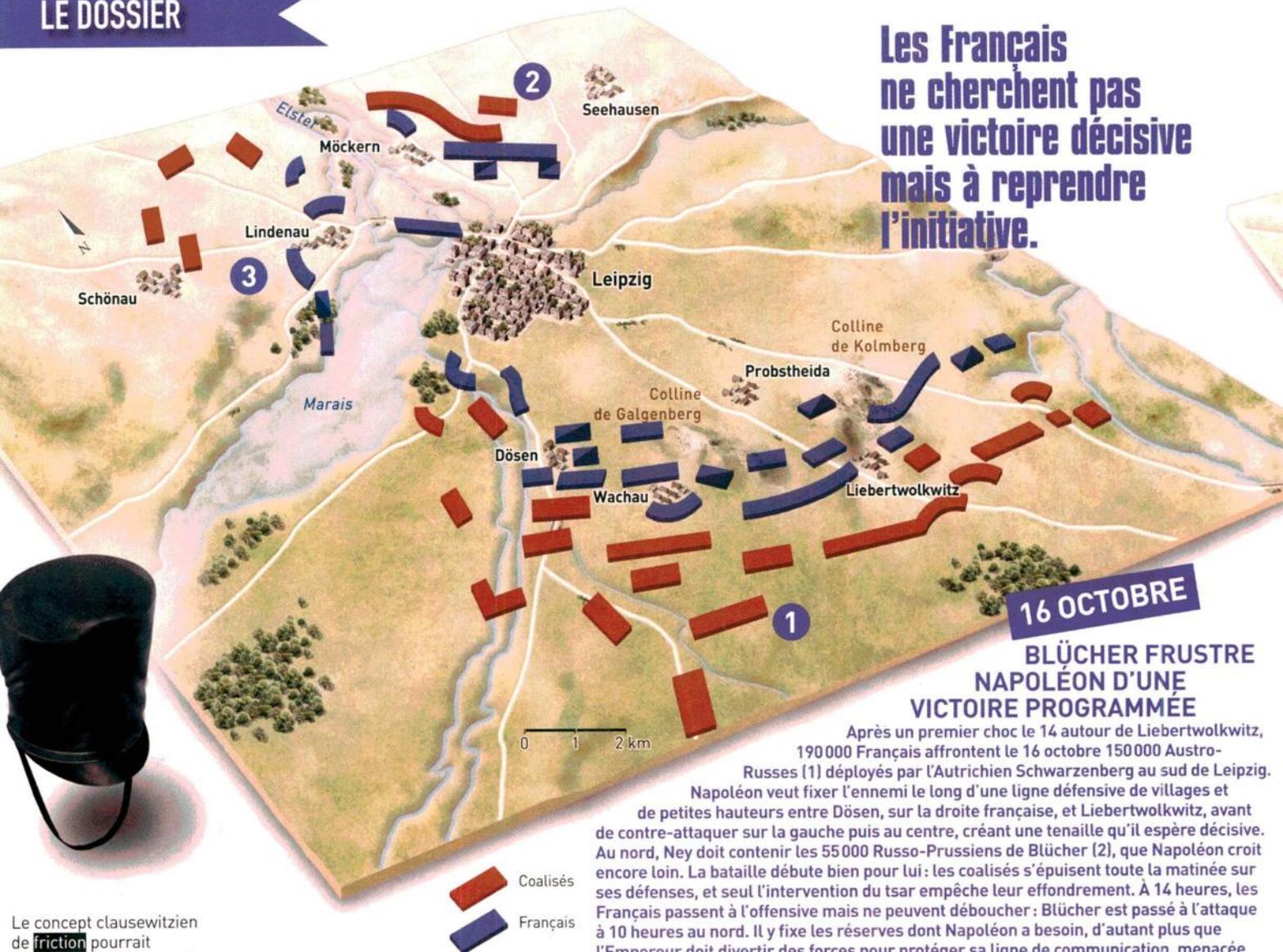
Un engagement aussi gigantesque ne se produira plus en Europe jusqu'en 1914.

Le 18 à Probstheida, une grande batterie d'environ 100 canons dirigée par le général Drouot écrase l'artillerie adverse, puis massacre les 3^e et 4^e divisions russes, à découvert. La cavalerie de Murat s'engouffre dans le trou béant... mais est repoussée : le moment de la victoire est passé.

E. Rava '13



Les Français ne cherchent pas une victoire décisive mais à reprendre l'initiative.



16 OCTOBRE

BLÜCHER FRUSTRE NAPOLÉON D'UNE VICTOIRE PROGRAMMÉE

Après un premier choc le 14 autour de Liebertwolkwitz, 190 000 Français affrontent le 16 octobre 150 000 Austro-Russes (1) déployés par l'Autrichien Schwarzenberg au sud de Leipzig. Napoléon veut fixer l'ennemi le long d'une ligne défensive de villages et de petites hauteurs entre Dösen, sur la droite française, et Liebertwolkwitz, avant de contre-attaquer sur la gauche puis au centre, créant une tenaille qu'il espère décisive. Au nord, Ney doit contenir les 55 000 Russo-Prussiens de Blücher (2), que Napoléon croit encore loin. La bataille débute bien pour lui : les coalisés s'épuisent toute la matinée sur ses défenses, et seul l'intervention du tsar empêche leur effondrement. À 14 heures, les Français passent à l'offensive mais ne peuvent déboucher : Blücher est passé à l'attaque à 10 heures au nord. Il y fixe les réserves dont Napoléon a besoin, d'autant plus que l'Empereur doit divertir des forces pour protéger sa ligne de communication, menacée par une pointe russe sur Lindenau (3). La nuit tombe sur un résultat indécis.

■ Coalisés
■ Français

Le concept clausewitzien de **friction** pourrait se résumer ainsi : tout plan idéal va se voir opposer des imprévus (météo, problèmes logistiques, erreurs humaines, malchance...) qui modifient en permanence son déroulement et interdisent la facilité.

les combats initiaux du 14 et le grand affrontement du 16 octobre (voir *ci-dessus*), les 170 000 hommes de l'Empereur n'ont plus de réserves et surtout arrivent à bout de munitions (voir *encadré p. 50*), tandis que les coalisés alignent plus de 320 000 soldats. Ce rapport de force, un contre

deux, n'est tenable pour Napoléon qu'avec des troupes fraîches, supérieures en artillerie et bien dotées en munitions. Aucune de ces conditions n'est remplie. Le constatant, Napoléon aurait dû battre en retraite. Mais cela aurait signifié la perte de toute l'Allemagne jusqu'au Rhin.

à Clausewitz qui règne sur le champ de bataille. À l'inverse, les guerres napoléoniennes auraient également pu se finir plus tôt si, au soir du 18 octobre, l'unique route de retraite des Français avait été coupée. Napoléon aurait alors été bloqué à Leipzig...

En fait, la vraie question n'est pas de savoir si Napoléon aurait pu gagner à Leipzig, mais ce qu'il aurait pu y sauver. Il ne s'agit pas en effet d'une bataille « décisive » pour les Français, plutôt d'un engagement destiné à leur redonner l'initiative. Leur empereur victorieux pourrait alors exploiter son succès militairement — en éliminant définitivement Blücher, par exemple — et diplomatiquement, en séparant de la coalition les Autrichiens, sans doute les plus « tièdes » de ses adhérents. Un succès français, autrement dit, n'aurait ainsi pas signifié la fin des opérations, mais le début d'un nouveau round tout aussi difficile pour l'Empereur. Celui-ci aurait-il pu en sortir victorieux ? Peut-être... ■

Leipzig, un carnage fondateur pour l'Allemagne

Si la bataille de Leipzig demeure dans les annales militaires, c'est évidemment par sa taille et ses pertes, qui en font le plus important affrontement en Europe pour un siècle, jusqu'à la Première Guerre mondiale : plus de 600 000 combattants originaires de toute l'Europe s'y battent, et près d'un sixième y est tué ou blessé (45 000 du côté français, 54 000 du côté des coalisés). Pour l'Allemagne, Leipzig revêt néanmoins une importance particulière. La bataille signe en effet l'aboutissement de la « guerre de libération » — puisque les Français, défaits, se replient de l'autre côté du Rhin pour la première fois depuis 1805 —, mais aussi le début du mouvement d'unification allemande qui marquera le XIX^e siècle. Avant Leipzig, les royaumes allemands sont divisés entre les deux camps, français ou coalisé, et leurs soldats s'affrontent d'ailleurs lors de la bataille. Après Leipzig, « l'Allemagne » est tout entière dans le camp coalisé, et ne reste qu'à savoir qui, de l'Autriche ou de la Prusse, tirera finalement le gain ultime de cette unité encore toute théorique.

5-Napoléon aurait-il pu gagner ?

Un engagement aussi gigantesque que celui de Leipzig, qu'on ne verra plus en Europe avant 1914, n'est que rarement décidé à l'avance. Le 16 octobre, l'armée de Bohême de Schwarzenberg échappe de peu à la défaite, essentiellement grâce à une intervention opportune du tsar Alexandre en fin de matinée et parce que Napoléon est contraint d'engager trop tôt ou de divertir les moyens qu'il réservait pour percer et disloquer le front austro-russe : l'échec est moins celui du plan français que le résultat de la **friction** chère

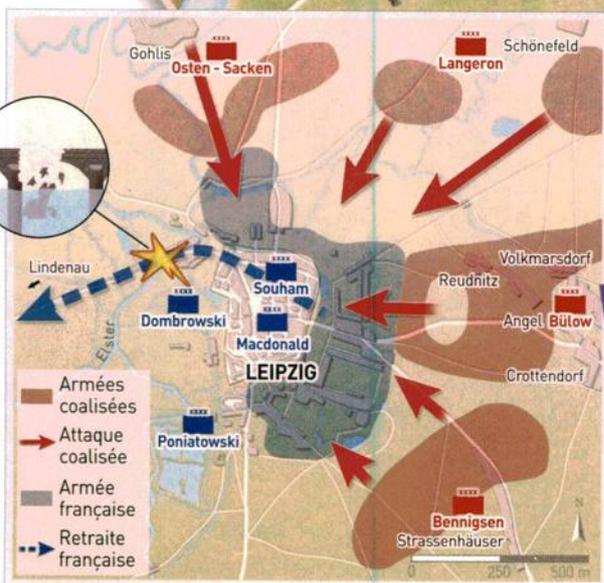


Coalisés
 Français le matin
 Français l'après-midi
 Mouvements coalisés

18 OCTOBRE

LES FRANÇAIS PLOIENT SOUS LE NOMBRE

Après une journée d'interruption le 17, la bataille reprend le 18 au matin sur les mêmes positions que le soir du 16, mais les coalisés pressent maintenant Napoléon simultanément du nord et du sud vers Leipzig, tandis que 66 000 soldats de Bernadotte s'approche par l'est (1). Pris au piège de son entêtement à rester sur le champ de bataille, Napoléon affronte près de 320 000 coalisés avec 170 000 soldats, selon les termes dictés par l'adversaire. L'armée française, en arc de cercle (2), défend brillamment Probstheida, charnière des défenses, et manque même, faute de pousser son avantage, une charge décisive. Puis, sous la pression et le manque de munitions, elle se retire vers Leipzig (3). Les coalisés, désormais concentrés, tiennent leur bataille décisive. En fin d'après-midi, la défaite française est consommée, les avant-gardes de Blücher (4) sont dans les faubourgs de Leipzig. Mais Napoléon peut encore sauver son armée.



19 OCTOBRE

LA DÉFAITE CONSOMMÉE, LE GROS DE L'ARMÉE SAUVÉ

L'enjeu des combats du 19 octobre est le destin de l'armée française: les coalisés s'efforcent de la bloquer dans Leipzig, tandis que

Napoléon organise sa retraite. Schwarzenberg, désormais aux commandes de l'ensemble des forces coalisées, lance cinq colonnes qui se heurtent à l'arrière-garde française. Celle-ci, qui n'a qu'une seule route vers le salut, lutte pied à pied dans les jardins et les maisons. Mais la défense cède lorsque l'unique pont sur l'Elster saute prématurément, coupant la retraite de 30 000 soldats bientôt capturés. Napoléon a perdu encore 45 000 tués et blessés, contre 54 000 aux coalisés. Mais il a sauvé le gros de l'armée et privé les coalisés d'une victoire décisive: il leur faudra aller jusqu'à Paris.

Les fantassins français utilisent toujours le fusil Charleville 1777, conçu par le célèbre Gribeauval, légèrement modifié en 1801. Sa portée utile ne dépasse pas 50 m, à une cadence de 2 à 3 coups/minute.

Pour en savoir + sur le dossier

- *De la guerre*, Napoléon, présenté et annoté par Bruno Colson, Perrin, 2011.
- *Les Guerres napoléoniennes 1796-1815*, Gunther E. Rothenberg, Autrement, 2000.
- *Nouvelle Histoire du Premier Empire* (4 vol.), Thierry Lentz, Fayard, 2002-2010.
- *100 questions sur Napoléon*, Thierry Lentz, La Boétie, 2013.
- *Napoléon, 1813, la campagne d'Allemagne*, Jean Tranié, Juan Carlos Carmigniani, Pygmalion, 1987.
- *La Guerre napoléonienne*, Hubert Camon, Economica, 1997 (1^{re} éd. 1923).
- *Leipzig 1813, The Battle of the Nations*, Peter Hofschroer, Osprey, 1993.
- *La Guerre napoléonienne – Précis des campagnes*, Hubert Camon, Librairie historique F. Teissèdre, 1999.
- *Les Oubliés du fleuve, Glogau-sur-Oder, un siège sous le Premier Empire*, Jean-François Brun, Éditions du Roure, 1997.

- *Napoléon*, Georges Lefebvre, Nouveau Monde Poche, 2012 (1^{re} édition 1936).
- *La Campagne de 1813 jusqu'à l'Armistice*, Carl von Clausewitz, Institut de stratégie et des conflits – Commission française d'histoire militaire, www.institut-strategie.fr/?p=1698
- *Lützen & Bautzen 1813: The Turning Point*, Peter Hofschroer, Christa Hook (ill.), Osprey, 2001.
- *1813, Die Völkerschlacht bei Leipzig*, Gerd Fesser, Bussert & Stadeler, 2013
- *La Russie contre Napoléon. La Bataille pour l'Europe (1807-1814)*, Dominic Lieven, Éd. des Syrtes, 2012.
- *Le Conscrit de 1813*, Erckmann-Chatrian, Jean-Jacques Pauvert Éditeur, 1964.
- *Thunder at Lützen, Napoleon's Fight for Empire*, Bowen Simmons, *Strategy & Tactics* n° 99, janvier-février 1985.
- *Le Général Rogniat, ingénieur et critique de Napoléon*, Bruno Colson Economica, 2006.



OFFRE SPÉCIALE G&H N°1

5 chefs-d'œuvre de 5 pays différents!

Et 5 livrets collector replaçant l'œuvre dans son contexte historique, avec articles et interviews exclusifs, réalisés par la rédaction de *Guerres & Histoire*.

LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90 €
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

PACK G&H N°1 MER CRUELLE

La Bataille de l'Atlantique. N&B. 2h06.
Film britannique.

PACK G&H N°2 LE PONT

1945, l'agonie du Reich. N&B. 1h45. Film allemand.

PACK G&H N°3 CAPITAINE CONAN

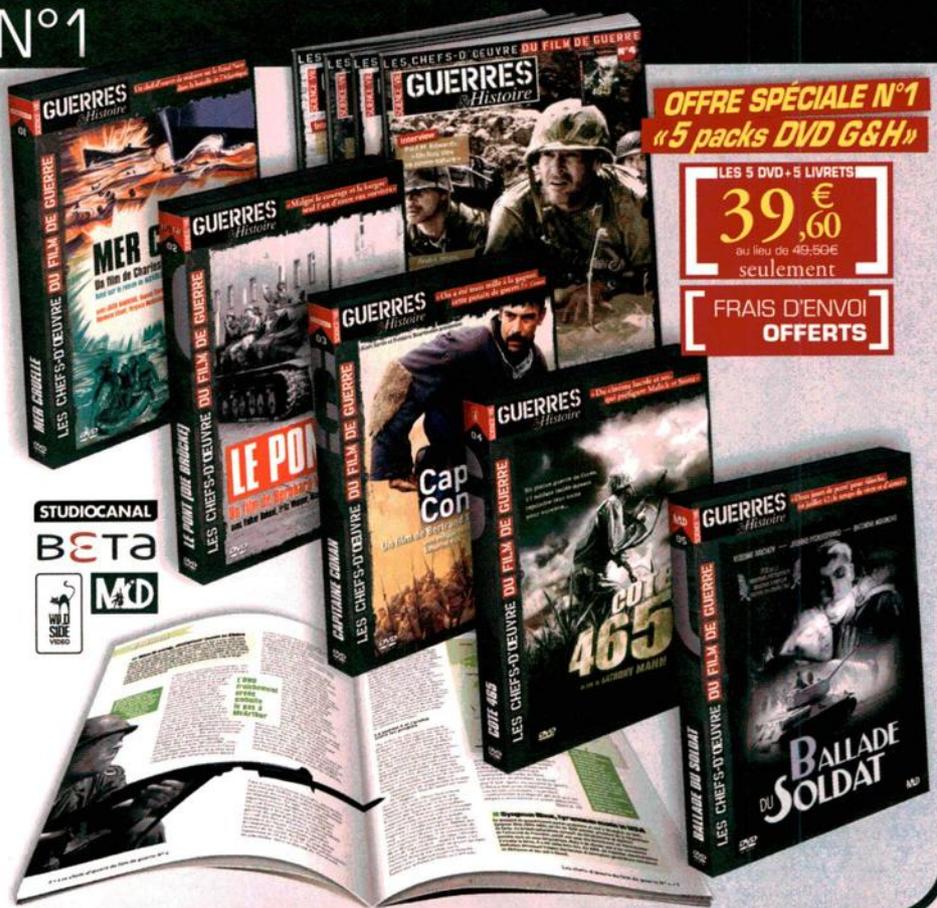
1918 : le front d'Orient oublié. Couleur. 2h10.
Film français.

PACK G&H N°4 COTE 465

La guerre de Corée. N&B. 1h42. Film américain.

PACK G&H N°5 BALLADE DU SOLDAT

48h avec un jeune soldat soviétique. N&B.
1h03. Film russe.



OFFRE SPÉCIALE G&H N°2

OFFRE SPÉCIALE N°2 « 5 packs DVD G&H »

LES 5 DVD + 5 LIVRETS
39,60 €
du lieu de 49,50 €
seulement

FRAIS D'ENVOI OFFERTS

Une pléiade de grands acteurs et réalisateurs...

dans ces 5 chefs d'œuvre du films de guerre avec pour chacun, un livret collector replaçant...

LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90 €
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

PACK G&H N°6 L'ODYSSÉE DU SOUS-MARIN NERKA

1939-1945 Impitoyables sous-marins américains...
N&B. 1h33. Film américain.

PACK G&H N°7 ZOULOU

L'une des pires défaites coloniales. Couleur. 2h18.
Film britannique.

PACK G&H N°8 L'ENFER EST POUR LES HÉROS

La dernière ligne de défense du 3^e Reich. N&B. 1h30.
Film américain.

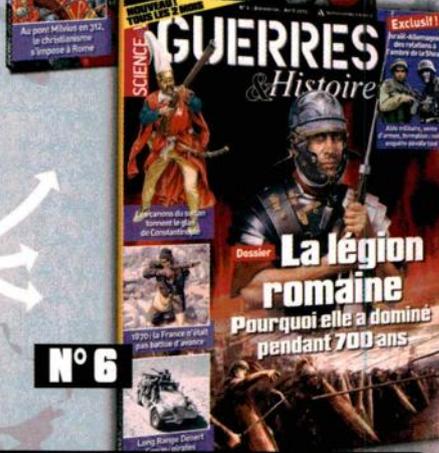
PACK G&H N°9 À L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU

La fraternité dans les tranchées. N&B. 2h11. Film américain.

PACK G&H N°10 KIPPOUR

La guerre de 1973 entre Israéliens et Arabes. Couleur.
2h03. Film israélien, français et italien.





CHAQUE NUMERO
5,95 €
SEULEMENT



LA RELIURE

Préservez votre collection de Guerres & Histoire!

LA RELIURE
15,9 €
SEULEMENT

Très belle finition. Couverture toilée et gravure argentée. Format coffret

POUR COMMANDER ET S'INFORMER

- www.laboutiquescienceetvie.com
- Par courrier Renvoyez le bon de commande avec votre règlement à La Boutique GUERRES & HISTOIRE - CS 30271 - 27092 Évreux cedex 9
- Par téléphone au 01 46 48 48 83 (Paiement par CB uniquement)

BON DE COMMANDE

Articles	Réf.	Quantité	Prix	Sous-total
Offre spéciale N°1 G&H	2370.0735	x	39,60 €	= €
Offre spéciale N°2 G&H	2370.0743	x	39,60 €	= €
Reliure format coffret	360.511	x	15,90 €	= €

Articles	Quantité	Prix	Sous-total	Articles	Quantité	Prix	Sous-total
Pack G&H N°1	x	9,90 €	= €	Pack G&H N°9	x	9,90 €	= €
Pack G&H N°2	x	9,90 €	= €	Pack G&H N°10	x	9,90 €	= €
Pack G&H N°3	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°6	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°4	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°7	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°5	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°8	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°6	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°9	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°7	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°10	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°8	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°11	x	5,95 €	= €
				Mag. G&H N°12	x	5,95 €	= €
SOUS-TOTAL			€	SOUS-TOTAL			€

FRAIS D'ENVOI (cocher la case de votre choix)	<input type="checkbox"/> Envoi normal	5,90 €
Frais d'envoi offerts dès 39 € de commande!	<input type="checkbox"/> Ma commande atteint 39 € Envoi Coliéco	GRATUIT
TOTAL		€

À RENVoyer DANS UNE ENVELOPPE AFFRANCHIE AVEC VOTRE RÈGLEMENT À : LA BOUTIQUE GUERRES & HISTOIRE - CS 30271 - 27092 ÉVREUX CEDEX 9

> **Mes coordonnées** CODE AVANTAGE : 2764

M. M^{me} M^{lle}

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse _____
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

CP _____ Ville _____

Tél. _____

Grâce à votre N° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre commande.

E-mail _____

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de Science & Vie (groupe Mondadori)

> **Mode de paiement**

Je joins mon chèque bancaire ou postal à l'ordre de GUERRES & HISTOIRE

Par carte bancaire : N° _____

Expire fin : ____/____/____

Cryptogramme _____
Les 3 chiffres au dos de votre CB

Date et signature obligatoires

Offres valides en France métropolitaine uniquement dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/09/2013. Délai de livraison des produits : maximum 3 semaines après l'enregistrement de votre commande. Selon l'article L121-20 du code de la consommation, vous disposez d'un délai de 7 jours pour changer d'avis et nous retourner votre colis dans son emballage d'origine complet. Le droit de retour ne peut être exercé pour les enregistrements vidéo déscellés. Les frais d'envoi et de retour sont à votre charge. En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-contre sont indispensables au traitement de votre commande. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Mondadori. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres organismes. Cochez la case si refus.

Les Cornes de Hattin, le coup de maître de Saladin

Par Éric Tréquier

En 1187, les royaumes francs de Terre sainte sont encore loin d'être battus. Les croisés vont cependant tout miser et tout perdre sur une unique et inepte campagne, tombant droit dans le panneau d'un grand maître de la guerre psychologique : Saladin.

Un **mamelouk** est un soldat d'élite recruté à l'origine parmi les esclaves non-musulmans et chargé de protéger le sultan.

Renaud de Châtillon (1120-1187), cadet de famille, se fait un nom grâce à ses prouesses militaires, qui lui permettent de devenir seigneur d'Hébron puis d'outre-Jourdain (en actuelle Jordanie). Sans scrupule, brutal et assoiffé de butin, il mène des raids sur les bords de la mer Rouge, menaçant les villes saintes de Médine et La Mecque. Il appuie ensuite Guy de Lusignan contre Raymond III.

Q quatre soldats tiennent fermement le chevalier blessé, le forçant à baisser la tête. Un **mamelouk** s'approche. D'un geste souple, il lève son épée et l'abat avec force. La tête roule dans la poussière, éclaboussée par le puissant jet vermillon qui jaillit, et finit sa course aux pieds d'un groupe de chevaliers francs. Il y a là le roi de Jérusalem Guy de Lusignan, ses frères Geoffroy et le connétable Amaury, le comte Guillaume de Montferrat, le seigneur de Toron (aujourd'hui Tibnine au Liban) Onfroy IV, le grand maître des Templiers Gérard de Ridefort, l'évêque de Lydda et une vingtaine d'autres grands nobles. Le gratin du gratin des États latins d'Orient... Tous frappés de stupeur devant cette tête qu'ils connaissent bien : celle de **Renaud de Châtillon**, l'homme à l'origine d'un des fiascos les plus retentissants de l'histoire militaire. Rompant le silence général, Saladin (voir encadré p. 62) aboie un ordre : les mamelouks s'écartent et laissent leur

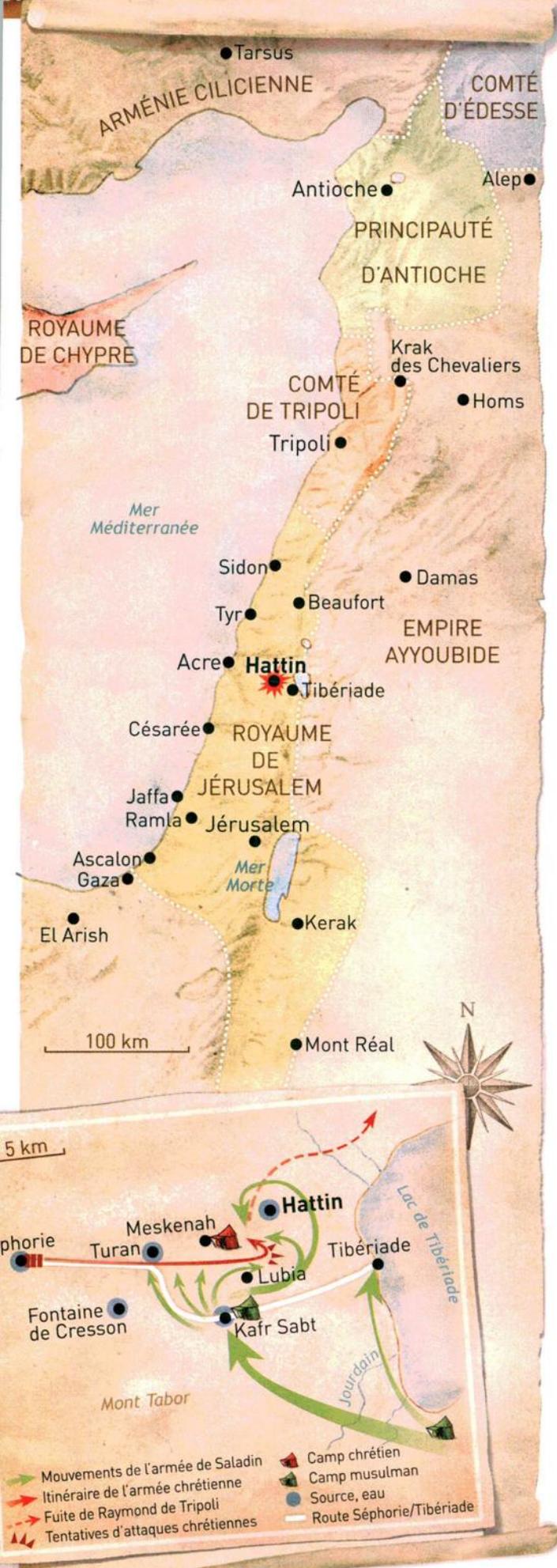


Jégou.



Raymond charge
furieusement et rompt
l'encerclement. Mais
le piège se referme
sur les autres Francs.

Parmi les chefs
croisés, seul Raymond
de Tripoli, avec
une douzaine de
chevaliers, échappera
au piège mortel tendu
par Saladin.
Entre 14 000 et
16 000 autres soldats
francs n'auront pas
cette chance...



général s'avancer. Ses bottes en cuir souple, d'un rouge vif, semblent glisser sur le sol poussiéreux. Il regarde un à un ses prisonniers. Chacun croit son heure venue. Les uns redressent la tête, d'autres prient entre leurs dents, mais aucun ne bouge. Lentement, Saladin avance la main. Va-t-il désigner une nouvelle victime ? Non, il la trempe dans le cou du corps sans tête que soutiennent encore ses soldats. Puis sa main dégoulinante s'élève lentement pour que tous la voient, et vient tracer sur sa joue et son front de larges traînées écarlates. Saladin, prince des croyants, défenseur de la foi et chef des armées de l'Islam, a lavé l'affront fait à son honneur dans le sang ennemi.

Renaud, pirate du désert

Cet affront remonte à un beau matin de décembre 1186 : Renaud de Châtillon, tête brûlée parmi les grands barons de Terre sainte, sort de son château de Kerak (aujourd'hui Karak, en Jordanie, voir carte) à la tête d'une petite troupe de chevaliers et attaque une riche caravane de pèlerins musulmans passant en sa seigneurie d'outre-Jourdain, au sud du royaume de Jérusalem. La garde est massacrée, les voyageurs rançonnés, la cargaison pillée. Routine, pour celui qui a attaqué La Mecque par la mer Rouge ! Châtillon sait pourtant qu'une trêve signée quatre ans auparavant par le roi Baudouin de Jérusalem et le sultan Saladin protège les caravanes. Il ne s'en soucie guère. Son geste va pourtant entraîner une série d'événements qui vont, presque mécaniquement, causer la chute du royaume de Jérusalem.

HATTIN, UN CHEF-D'ŒUVRE DE MANŒUVRE INDIRECTE

Les États latins d'Orient (Jérusalem, Tripoli, Antioche, Édesse) comptent moins d'un million d'habitants, dont moins d'un tiers de chrétiens. Ils sont entourés, après l'unification de la Syrie et de l'Égypte sous Saladin, par l'Empire ayyoubide. Celui-ci couvre plus de 2 millions de km² (quatre fois la France) et abrite plus de 7 millions d'habitants selon R. S. Humphreys dans *Emergence of the Mamluk Army* (1977). Après avoir attiré les croisés hors de leurs places fortes en menaçant Tibériade, Saladin contrôle les hauteurs, d'où ses archers harcèlent le convoi ennemi et interdisent les sources. Il oblige les croisés à dévier de la route et à bivouaquer à sec, bien que leur point de départ soit à moins de 30 km de la destination ! Assoiffés, épuisés, démoralisés, les croisés sont vaincus avant de se battre : l'assaut final sur Hattin n'est qu'un coup de grâce.

Et les Francs en sont les premiers responsables.

Le royaume est en effet bien agité depuis la mort, en 1185, du « roi lépreux » Baudouin IV. Avant sa mort, il a nommé régent le puissant comte **Raymond de Tripoli**. Mais la sœur du souverain défunt, Sibylle, profite d'une tournée de Raymond en Galilée pour se faire couronner reine et hisser ainsi sur le trône son mari, Guy de Lusignan, comte de Jaffa et d'Ascalon. Furieux du coup d'État, Raymond s'enferme dans Tibériade, le château de sa femme. Pire : il conclut une trêve avec Saladin, le général musulman, comme l'a déjà fait Bohémond d'Antioche, le prince franc qui domine la Syrie. Désormais, Guy et Sibylle sont seuls. Or, avec 500 000 à 600 000 habitants, dont peut-être 120 000 à 150 000 seulement sont chrétiens, le royaume est incapable d'assurer sa sécurité. Saladin le sait... La traîtresse razzia de Renaud lui donne un prétexte idéal pour en profiter, d'autant que Guy de Lusignan, au lieu d'apaiser les passions, les envenime en refusant de livrer les coupables.

Charge fatale à Cresson

Saladin, que Renaud a écrasé en novembre 1177 à Montgisard (près de Ramla), ne se hâte pas. Il respecte la trêve, qui n'expire que le 5 avril 1187, et passe l'hiver 1186-1187, au sud de Damas, à reconnaître le terrain, resserrer ses liens diplomatiques et rassembler sa plus grande armée à ce jour. Non pas 60 000 hommes, comme la légende l'a laissé entendre, mais environ 20 000. Pour Abbès Zouache, chercheur du CNRS associé au Centre interuniversitaire d'histoire et archéologie médiévale (Lyon) : « On a longtemps cru que les croisés avaient été opposés à des masses considérables d'Arabes et qu'ils avaient réussi à les contenir et à les battre grâce à leur technique et à leur tactique. En réalité, les forces en présence étaient très proches. » Fin diplomate, Saladin obtient même de Raymond de Tripoli le droit de passage pour ses troupes. Au printemps, Saladin passe à l'attaque. Le 1^{er} mai, son fils aîné Malik al-Afdhal traverse, avec 700 hommes, les terres de Raymond pour aller ravager celles de Guy, plus au sud. Mais al-Afdhal est surpris, selon le biographe de Saladin, le Kurde Baha al-Din Yusuf ibn Rafi ibn Shaddad, près de la source de Cresson, en Galilée, par une troupe de 90 chevaliers **templiers** et **hospitaliers**, accompagnés d'une quarantaine de



Après avoir exécuté Renaud de Châtillon, coupable d'avoir massacré des pèlerins de retour de La Mecque, Saladin fera tuer tous les moines soldats, templiers et hospitaliers encore vivants.

chevaliers locaux et de 300 sergents montés. Gérard de Ridefort, grand maître des Templiers, en dépit des conseils de prudence de Roger de Moulins, son collègue hospitalier, lance ses chevaliers dans une terrible charge « lances couchées ». Mais, explique Abbès Zouache, « les Arabes ont mis au point une technique d'ouverture des rangs qui leur permet de se refermer sur les arrières des chevaliers ». Technique efficace : seuls quatre d'entre eux, dont Ridefort, en réchappent. Une perte grave pour l'armée de Jérusalem, désormais privée de l'élite de ses troupes de choc. Cette défaite, au moins, a le mérite d'effrayer Raymond, qui choisit de se réconcilier avec Guy. À Jérusalem, on mobilise : en juin, le royaume vide ses coffres (aidé par les Templiers qui offrent 30 000 écus réservés au lancement d'une prochaine croisade) et rassemble plus de 20 000 hommes : 1 200 chevaliers, 4 000 sergents montés et **turcoples** (voir p. 62) et 15 000 à 16 000 fantassins. Direction : le nord. Sus à Saladin ! La confiance est au zénith : déjà, en 1183, le seul déploiement de l'ost royal avait suffi à faire refluer l'armée du général musulman. Le 2 juillet, Guy campe à Séphorie (voir carte), où les sources

abondent, lorsqu'arrive la nouvelle de l'attaque, par Saladin, de la forteresse de Tibériade, à 27 km de là. Nul doute : Saladin veut cette fois l'affrontement. Bien au fait d'un terrain qui ne promet que « solitude, faim, soif et chaleur torride », rapporte un chroniqueur, Raymond, dont la femme Échive de Bures dirige pourtant la défense de Tibériade, dissuade les barons de foncer au secours de la forteresse. Il préférerait « perdre Tibériade et ce qu'elle renferme plutôt que l'unique armée du royaume ». Guy semble écouter la voix de l'expérience, mais Gérard de Ridefort, le vaincu de Cresson, qui déteste Raymond et brûle de se venger, va dans la nuit faire changer d'avis le roi. Au matin du 3 juillet, les Francs lèvent le camp, direction Tibériade.

Une histoire d'eau

La route la plus courte emprunte un plateau désertique. Sous le soleil de midi, à plus de 45 °C, les hommes, déjà fatigués, découvrent que Saladin a fait assécher ou empoisonner les puits. La seule pluie qui tombe est celle des flèches tirées sans relâche depuis les collines voisines par des groupes d'archers montés...

L'armée franque se traîne d'autant plus que les barons ont fait placer les cavaliers au centre de chacune des trois « batailles » (corps d'armée médiéval), protégés par un cordon de fantassins et d'arbalétriers, car les archers visent systématiquement les chevaux, privant ainsi les Francs de leur meilleur atout. Après quelques heures de harcèlement, l'ost de Guy est épuisé, assoiffé, démoralisé. Au soir, Tibériade est encore à une bonne douzaine de kilomètres. Raymond, qui s'est placé à l'avant et connaît bien la région, convainc les barons d'obliquer vers le village de Hattin, bien pourvu en eau et distant de seulement 3 km. Saladin, bien sûr, en barre l'accès... Guy, placé au centre du dispositif, voyant que la nuit arrive, que l'accès de Hattin est bloqué et que l'arrière-garde traîne, commande alors le bivouac à Meskenah, un plateau d'où on aperçoit, au loin, le lac de Tibériade. Raymond est une nouvelle fois furieux : il supplie Guy de forcer la voie jusqu'à Hattin. Devant son refus, il s'écrie : « Dieu tout puissant, nous sommes morts, c'est la fin du royaume ! » Les Francs s'installent donc sur un flanc de colline sec et sans eau. Ils n'ont aucune idée du nombre, ni de la disposition

Raymond III (1140-1187) est l'un des plus puissants barons de Terre sainte, comte de Tripoli depuis 1152 et prince de Galilée et Tibériade depuis son mariage avec la princesse Echive de Bures. Il contrôle de fait tout le Nord du royaume de Jérusalem. Il meurt d'une maladie pulmonaire peu après avoir échappé au piège de Hattin.

Les ordres des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et du Temple (respectivement reconnus par le pape en 1113 et 1139) sont à l'origine formés de moines soldats, ayant fait vœu de pauvreté, chasteté et obéissance et dont la vocation est de protéger les pèlerins. Très vite, Hospitaliers et Templiers s'engagent résolument dans la lutte contre les musulmans et acquièrent la réputation d'une élite militaire fanatisée et politiquement influente.

Ce garde ayyoubide arbore un uniforme qui reflète les styles persan et turc. Il est accompagné, à Hattin, de fantassins légers *jarwajaraya* et de volontaires *muttawiya*, très légèrement armés.

Les **turcoples** sont des archers montés nés d'un père turc et d'une mère chrétienne [d'Orient], sur le modèle des *tourcopouloi* utilisés par les Byzantins et que les croisés rencontreront lors du siège d'Antioche, en 1097.

Hattin, une défaite qui coule de source

Le *Survival Guide* de l'US Army est clair : pour « un travail dur sous un soleil à 43 °C, il faut 19 litres d'eau par jour », avec un minimum journalier de 5 litres par homme et de 10 litres par monture. Soit, pour une armée de 20 000 soldats et 5 000 chevaux, entre 150 000 et 200 000 litres par jour. L'équivalent de 70 chariots de bagages. Les Francs ne disposaient pas d'un tel service, contrairement aux troupes musulmanes, qui depuis Zengi (1087-1146), émir turc seldjoukide de Mossoul et d'Alep et père de Nur ad-Din, avaient mis en place un embryon de « train des équipages ».

des troupes qui les encerclent. Les espions de Saladin, eux, tiennent leur chef parfaitement informé.

Saladin, rusé renard

C'est là que Saladin démontre toute sa maîtrise de la guerre psychologique. Pendant la nuit, il termine l'encerclement des Francs, fait venir de l'eau pour ses troupes, regarnit les carquois et commande à ses volontaires religieux, les *muttawiya*, de disposer des buissons sur la colline au vent de l'armée franque. Au matin du 4 juillet, les croisés, gosiers secs, sont aveuglés par une fumée irritante et prennent enfin conscience de leur situation. Tentant d'atteindre Hattin — et ses sources —, l'avant-garde se heurte à l'aile droite de l'armée de Saladin tandis que l'aile gauche harcèle les arrières francs. Raymond de Tripoli, qui mène l'armée puisqu'il est sur ses terres, charge furieusement et parvient à rompre l'encerclement : il s'échappe avec une douzaine de chevaliers... Balian d'Ibelin, commandant l'arrière-garde, parvient également à s'extirper. Mais derrière eux, le cercle s'est refermé. Pressée de partout, l'armée franque cherche un point de ralliement et dérive vers les « Cornes de Hattin », une colline volcanique dominée par deux petites éminences jumelles. Les fantassins, yeux rougis par la fumée, langue gonflée après trois jours sans eau, se regroupent sur la Corne du nord, laissant les chevaliers se débrouiller seuls un peu plus bas. Le roi Guy leur ordonne de revenir au combat. Ils refusent : « *Nous mourrons de soif et ne pouvons pas nous battre* » leur font dire les chroniques de l'époque...



Guy et ses chevaliers se replient alors sur la seconde colline, au sud. Mais le rapport des forces — un contre cinq, sans doute — est à ce moment trop déséquilibré. Deux à trois mille survivants se rendent. Ne reste qu'une poignée de chevaliers, sur la corne sud. Ils vont tenter deux attaques de la dernière chance, avec une telle furie qu'ils menaceront Saladin lui-même, avant d'être repoussés. C'est la fin : la plupart se jettent à terre et demandent grâce.

La bataille est finie, l'armée franque anéantie. Des milliers d'hommes — 14 000, peut-être même 16 000 — jonchent les pentes des Cornes de Hattin. Guy et ses principaux lieutenants sont prisonniers. Saladin, moins magnanime que probablement cupide, en tirera bonne rançon : la tête de Renaud suffit à son honneur. Le vainqueur, cependant, prend soin de décapiter littéralement l'esprit de résistance franc. Selon Imad al-Din al-Isfahani, biographe officiel de Saladin et témoin des événements, 230 templiers et hospitaliers, fanatiques détestés des musulmans, sont torturés puis exécutés — à l'exception notable de

Ridefort. 400 autres sont tombés pendant la bataille. Les ordres militaires ont ainsi perdu 80 à 90 % de leurs effectifs... Les turcoples sont aussi mis à mort pour trahison.

La fin de l'espoir croisé

Par sa préparation minutieuse de la campagne, par sa maîtrise du terrain et de l'information, par la coordination de son armée, Saladin a amené ses ennemis à se battre où il le voulait, quand il le voulait et comme il le voulait. L'armée franque a été défaite avant même d'engager le combat... Ce succès est décisif. « *Les résultats de cette campagne éclair furent catastrophiques pour les Francs...* », confirme Alan Tami, auteur d'une thèse sur l'art de la guerre au temps des croisades [Bordeaux 3]. Car tous les soldats ont été mobilisés dans l'armée royale et les places franques, dégarnies, tombent les unes après les autres. Tibériade, la première. Le 2 octobre 1187, Jérusalem capitule. Il ne reste du royaume franc qu'un mince cordon de forteresses littorales. Cependant, Saladin n'a pas encore gagné la guerre : il devra faire face, en 1189, à une nouvelle meute de chevaliers occidentaux de cette troisième croisade, menée par Philippe Auguste, Frédéric Barberousse et Richard Cœur de Lion, avides d'en découdre et de reconquérir le Saint-Sépulcre. Mais après quelques engagements sans conséquences et la prise d'Acre

— un siège de deux ans ! —, les croisés s'en retournent. La Ville sainte repasse certes brièvement sous contrôle croisé de 1229 à 1244, grâce à l'habileté diplomatique de Frédéric II, du Saint-Empire romain germanique. Mais

le royaume de Jérusalem n'est plus qu'une peau de chagrin qui rétrécira inexorablement jusqu'à la chute, en 1291, de la dernière place franque, Saint-Jean-d'Acre, sous les coups des mamelouks. ■

Saladin a amené ses ennemis à se battre où, quand et comme il le voulait.

Pour en savoir +

- *Une histoire moderne des croisades*, J. Phillips, Flammarion, 2010.
- *Saladin*, A.-M. Eddé, Flammarion, 2008.
- *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, J. Prawer, CNRS Editions, 2007.
- *Les Croisades vues par les Arabes*, A. Maalouf, J.-C. Lattes, 1983.
- *Hattin, Saladin's Greatest Victory*, D. Nicolle, Osprey, 1998.

Saladin, un conquérant kurde

Né en 1138 à Tikrit (comme Saddam Hussein, qui ne manquera pas de s'en vanter), Salah ad-Din Yusuf ibn Ayyub ou Saladin (« réparateur de la religion ») est un Kurde, ce que souligne un de ses biographes Ibn Khallikan. Nommé vizir d'une Égypte passée sous le contrôle des Turcs seldjoukides en 1171, il prend la place en 1173 de son suzerain décédé, le sultan de Damas, Nur ad-Din. Puis il étend son influence sur le Yémen (1173) et toute la Syrie (1186). Son empire, baptisé ayyoubide du nom de son père, contrôle alors les lieux saints de l'islam, des ressources quasi infinies, plus de sept millions de sujets et tout le Proche-Orient... à l'exception notable des États latins. Mais Saladin dispose pour les réduire d'un atout précieux : le djihad, autrement dit la guerre sainte. Comme le souligne Vanessa Van Renterghem, chercheur à l'Institut français du Proche-Orient, ce djihad repose « sur deux concepts : la sainteté de Jérusalem et de la Palestine, et la nécessité d'une union politique de l'islam pour combattre les croisés ». Cette arme servira à laver, à Hattin, l'affront de Renaud de Châtillon. Puis à contenir la contre-attaque de la troisième croisade. Grand militaire, remarquable stratège et politique, Saladin meurt en 1193 à Damas, cédant son empire à deux de ses fils.

SCIENCE & VIE JUNIOR

HORS-SÉRIE

MONDADORI FRANCE

JUIN 2013
Spécial N°100

18
pages
de
Jeux!

LE HASARD

Est-il le maître de nos vies?

Comment les maths décryptent **ses lois**

Tricheurs: **les casinos** contre-attaquent!

Non, **l'amour** ne frappe pas à l'aveuglette!

BD

MALADRESSES, COÏNCIDENCES, ERREURS, ETC.
Quand la science profite des **couacs**

En vente actuellement

Bâton de maréchal, le scep

Une dignité d'origine franque matérialisée par un symbole d'autorité remontant à la Haute Antiquité. À la croisée de plusieurs traditions militaires, le bâton de maréchal n'est codifié que sous Louis XV.

■ Maréchal, l'emblème de la valeur militaire

L'origine du mot se perd dans la nuit obscure des invasions germaniques. Le *Marhskalk* (littéralement « serviteur des chevaux ») ; la racine « *marh* » apparaît toujours dans le mot allemand *Mähre*, synonyme de vieux cheval, rosse) est, chez les Francs, le responsable des écuries royales. Le titre, purement fonctionnel au départ, apparaît officiellement avec la nomination, par Philippe Auguste en 1185, d'Albéric Clément (? - 1191), seigneur de Mez (Loiret actuel), mort à Saint-Jean d'Acre lors de la 3^e croisade. Le « maréchal de France » reste alors subordonné en rang au connétable (*comes stabuli*: comte chargé des écuries), dont l'origine est similaire. L'abolition de ce titre par Richelieu en 1624 propulse celui de maréchal, attribué en principe aux grands capitaines méritants, au premier rang des dignités. Ainsi, 263 généraux reçoivent le titre (et non le grade) jusqu'à son abolition par la Convention, en 1793. Napoléon, soucieux de distinguer ses bons serviteurs, fait 26 maréchaux d'Empire. Puis la tradition se perpétue dans tous les régimes qui suivent. Le dernier de la liste des 342 dignitaires est Marie-Pierre Kœnig, héros de Bir Hakeim, distingué à titre posthume par François Mitterrand en 1984.

Ce bâton est celui décerné à Joseph Joffre en 1916, lot de consolation pour sa mise à l'écart. Vainqueur de la Marne en 1914, Joffre a en effet échoué gravement dans ses offensives en 1915. Cette nomination relance le maréchalat, tombé en désuétude depuis 1870. Huit généraux de la Grande Guerre – dont Foch et Pétain – sont ainsi distingués.

■ Le bâton, un symbole d'autorité immémorial

L'origine du bâton décerné au maréchal est très probablement associée au sceptre, ce bâton qui indique la détention du pouvoir depuis l'Antiquité très reculée – le premier sceptre a été trouvé à Varna (actuelle Bulgarie) dans une nécropole du V^e millénaire. Homère le mentionne dans sa guerre de Troie. De Grèce, le bâton passe aux Étrusques et aux Romains qui attribuent un modèle en ivoire aux hauts magistrats et aux généraux. En France, il semblerait que l'habitude soit prise à la fin du XIV^e siècle de décerner un bâton aux maréchaux, même si, insiste l'historien François Lagrange*, le roi et d'autres grands militaires en reçoivent aussi. Certains spécialistes, comme Fadi El Hage, doutent même (bien qu'il existe dans les collections des modèles associés à la fonction) de la réalité matérielle de l'objet avant son apparition réglementaire en 1758.



En France, il semblerait que l'habitude soit prise à la fin du XIV^e siècle de décerner un bâton aux maréchaux.

Le bâton du grand capitaine

Par Pierre Grumberg

■ L'ornement change, le bleu reste

C'est le maréchal de Belle-Isle qui fixe en 1758 la forme du bâton réglementaire : un cylindre de bois plein recouvert de velours bleu de France, long de 52 cm et d'un diamètre de 3,5 cm. À l'extrémité supérieure, une calotte d'or porte la devise commune des maréchaux : « *Terror belli decus pacis* » (terreur de la guerre, honneur de la paix). La calotte inférieure porte le nom du récipiendaire et la date de l'obtention. Le bleu, c'est notable, va se perpétuer à travers tous les régimes politiques. En revanche, les 36 fleurs de lys en or qui décorent le bâton sous l'Ancien Régime sont remplacées par 32 aigles sous Napoléon. Puis le vermeil remplace l'or en 56 étoiles sous Louis-Philippe, 30 aigles sous Napoléon III et 30 étoiles sous les trois républiques qui suivent.



■ Le bâton, carotte du général

Le bâton a une portée symbolique qui n'échappe à personne. Traître à Henri IV, Charles de Gontaut-Biron est ainsi sommé en 1602 de rendre son bâton avant son exécution. On célèbre ensuite la bravoure du Grand Condé, jetant son bâton dans les lignes ennemies devant Fribourg (1644), oubliant au passage que le cousin du roi ne peut s'abaisser à une dignité inférieure à son rang de prince de sang. Bien que Napoléon connaisse la valeur des colifichets, ce n'est pas lui mais son successeur Louis XVIII qui s'adresse ainsi aux élèves officiers en 1819 : « *Rappelez-vous bien qu'il n'est aucun de vous qui n'ait dans sa giberne le bâton de maréchal...* » Le même Louis XVIII à qui Victor Hugo reproche (à tort) d'avoir attribué le bâton à Wellington... Et c'est le bâton (de Philippe Pétain) qui sert de manche à la francisque, emblème du régime de Vichy.

■ Titre en France, grade partout ailleurs

Si le titre de maréchal de France est une dignité, l'armée française décerne également au XV^e siècle le grade de « maréchal de camp » à un officier supérieur chargé à l'origine du logement en campagne, grade qui devient en 1793 « général de brigade ». Mais l'appellation passe à l'étranger au XVI^e siècle sous la traduction anglaise de « *field marshal* » ou allemande de « *Feldmarschall* », bien qu'associée à un grade très supérieur. Le *Generalfeldmarschall* est ainsi le plus haut grade de l'armée autrichienne et de la Wehrmacht allemande. On retrouve ainsi quantité de maréchaux dans les armées coalisées contre Napoléon, dont Wellington, titulaire, grâce à ses alliés reconnaissants, d'une collection de huit bâtons ! Toutes les armées nomment par la suite des maréchaux, même l'Armée rouge de Staline (où une étoile spéciale remplace le bâton) et l'Armée populaire de libération de Mao. Le prestige associé au maréchalat exerce une puissante attraction sur les mégalomanes, depuis le *Reichsmarschall* allemand Göring au Centrafricain Jean-Bedel Bokassa en passant par le *caudillo* péruvien Marquesado et le communiste yougoslave Tito. Même la troisième dimension est sujette à l'invasion. Les Britanniques ont notamment institué pour la RAF en 1919 un *Air Marshall* correspondant à un général de division. Seule exception notable : l'armée américaine qui n'a jamais compté dans ses rangs qu'un seul Marshall. Mais celui-là était général et se prénommait George.

* Auteur d'un article remarquable d'où nous avons tiré une foule d'informations : « Signes du pouvoir militaire : de l'épée de connétable au bâton de maréchal » in *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, 2005. Consultable en ligne : <http://crcv.revues.org/11815>

Le Che : pourquoi il est vraiment tombé

Par Thierry Noël

Figure mythique du guérillero, Che Guevara passe pour la victime d'un dictateur soutenu par la CIA. Trop simple ! Si le Che est tombé, c'est pour s'être trompé de combat : il a choisi un pays où sa cause révolutionnaire était déconnectée des réalités politiques et sociologiques locales. Et il s'est heurté de plus à une brillante campagne de l'armée bolivienne.

Orchestrée entre avril 1952 et 1964 par Victor Paz Estenssoro et le Mouvement nationaliste révolutionnaire (MNR), la **révolution nationale** bolivienne balaye le pouvoir conservateur et oligarchique en place au profit d'un réformisme radical. Écartelé entre ses différentes composantes, le régime du MNR s'enfoncé cependant dans la dictature.

Alors vice-président, **René Barrientos** (1919-1969), ex-commandant de l'armée de l'air bolivienne et membre du MNR, renverse le 4 novembre 1964 le président Paz Estenssoro. Autoritaire, répressif envers les mineurs particulièrement en 1965, c'est aussi un nationaliste sincère, soucieux du sort de la majorité indigène et paysanne. Il meurt en 1969 dans un accident d'hélicoptère suspect.

Neuf octobre 1967 : le monde apprend l'exécution d'Ernesto Guevara dans une petite école du fin fond de la Bolivie. Proclamé icône de la « Révolution mondiale », le « Che » entre dans la légende.

Des cohortes d'admirateurs font alors l'exégèse du *Journal de Bolivie* (voir bibliographie p. 70) laissé par le héros, dès lors la source unique de toutes les études sur la question. L'affaire est vite entendue : la vulgate militante retiendra le sacrifice du « guérillero héroïque » — tel que le célèbre la propagande cubaine — engagé dans une lutte inégale contre les sbires d'un gorille tropical vendu aux intérêts américains.

La Bolivie, un choix malencontreux

Personne ne peut nier cependant que l'aventure soit un échec et de nombreux écrits montrent vite que le schéma de la pure victime politique n'explique pas tout. Le Che a commis des erreurs, c'est certain. D'abord en choisissant pour sa lutte le pire des milieux naturels : zone de forêt quasi inhabitée et particulièrement hostile, le Sud-Est bolivien n'offre alors pas les conditions pour l'organisation et le développement d'un foyer de guérilla. Chaleur étouffante, végétation dense, rareté des sources d'alimentation et de l'eau potable, isolement du reste du pays transforment la vie des guérilleros en enfer, avant même le début des combats.

La population locale ne réagit pas non plus comme prévu. Répartis en petits hameaux clairsemés, loin de tout, les petits paysans qui survivent tant bien que mal dans la région voient d'un

mauvais œil l'importation sur leurs terres d'un conflit armé mené par des étrangers pour la plupart venus de Cuba. En majorité analphabètes, parlant un dialecte guarani que les guérilleros, peu au fait des réalités boliviennes, ne maîtrisent pas, ils ne montrent aucun intérêt pour la cause de la révolution internationale communiste que les hommes du Che tentent de leur insuffler à travers d'interminables harangues. Pas moyen donc de trouver là un terreau fertile pour constituer la base populaire du mouvement, ni même un réseau de soutien et d'approvisionnement.

Enfin, seules quelques études prennent en compte les particularités de l'histoire bolivienne. Elles soulignent que le pays a connu, à partir de 1952, douze ans d'une **révolution nationale** qui l'a transformé, à travers des réformes déterminantes comme la nationalisation des mines d'étain ou la réforme agraire. Personne ne rappelle cependant que si le général **Barrientos**, dirigeant du pays en 1967, s'est bien emparé du pouvoir par la force trois ans plus tôt, il reste un des acteurs de premier plan de cette révolution dont il n'a pas remis en cause la plupart des acquis. À commencer par la réforme agraire : Barrientos ne fait pas l'unanimité, loin de là, mais il jouit de la confiance et du soutien des paysans et indigènes prêts à le défendre armes à la main. En bref, le contexte bolivien, pourtant fondamental, est absent des travaux cherchant à comprendre l'échec du Che ou trop vite traité. Surtout,

ils font l'impasse totale sur un élément capital dans la chute du Che : la remarquable campagne militaire que mène l'armée bolivienne.

Premiers succès trompeurs

Lorsque le conflit éclate en 1967, la Bolivie vit une période de tranquillité sociale et politique rare, appuyée sur une conjoncture économique favorable. La première opération du Che, une embuscade menée le 23 mars, sort brutalement le pays de sa torpeur. Ce jour-là, la victoire est facilement acquise. C'est que l'armée bolivienne de 1967 n'offre pas un visage reluisant. Dans un pays aussi pauvre, tout fait défaut : l'équipe-

ment, les armes, les moyens de transports et de communication ainsi que l'approvisionnement sont aussi insuffisants en nombre qu'obsoletés. Si la formation est jugée acceptable, les notions

modernes de logistique et d'opérations conjointes sont absentes ou inadaptées.

Certaines unités, stationnées près des centres de pouvoir ou des mines, semblent mieux préparées, mais dès que l'on s'éloigne vers les périphéries, plus encore dans le Sud-Est bolivien où s'est installée la guérilla, la situation se dégrade. En fait de divisions et de régiments se cachent des casernes isolées, où les soldats et les officiers mal notés et abandonnés à leur sort cherchent avant tout à trouver de quoi subsister. Rien d'étonnant donc à ce que les premières embuscades de mars et d'avril virent

Dans ce Sud-Est bolivien, trouver un soutien populaire au combat du Che est peine perdue.



Le cadavre du Che exposé à Vallegrande. La foule des curieux défile et les soldats lui rendent les honneurs. Lavé, coiffé, torse nu, le visage serein, le combattant de la « Révolution mondiale » revêt les traits d'une figure christique. Ce qui contribuera à construire la légende

L'École des Amériques est un centre d'instruction militaire monté en 1946 par les Américains au Panama, destiné à former les Latino-Américains à la doctrine US de la guerre froide. Spécialisé dans la lutte antisubversive, il voit défileur nombre de futurs dictateurs et sbires militaires ou policiers.

Le Cubain Fidel Castro (né en 1926) fait ses premières armes de révolutionnaire professionnel en République dominicaine et en Colombie, avant de renverser le dictateur Batista à Cuba en 1959 avec l'aide de Guevara. Il y instaure un régime dictatorial d'obédience communiste, fermement inféodé à Moscou.



Merveille des services secrets cubains, ce passeport rend le Che méconnaissable à son entrée en Bolivie ! Découvert dans des dépôts secrets, ce document et bien d'autres fourniront cependant quantité d'informations cruciales sur le nombre de guérilleros ou leur identité, que l'armée utilisera contre la guérilla et ses contacts urbains.

à la déroute pour l'armée : épuisés par de longues marches dans un milieu hostile et pas cartographié, mal équipés et souvent mal commandés, les soldats sans instruction militaire se débandent au premier coup de feu.

Pourtant, la première frayeur passée, Barrientos et le haut commandement prennent la mesure de la situation et font feu de tout bois. On fait d'abord appel à l'aide des voisins qui fournissent quelques armes plus modernes. Sollicités eux aussi, les États-Unis traînent en revanche les pieds : embourbés au Viêtnam, peu désireux d'armer lourdement un régime bolivien considéré comme trop populiste et nationaliste, Washington se limite à accélérer la formation et l'équipement d'une unité de Rangers prévue avant les embuscades. Ce travail débute sans tarder dans l'Est du pays, sous la conduite de cinq conseillers américains. Pour le reste, l'armée bolivienne reste livrée à elle-même. Elle ne tarde pas cependant à réagir.

L'armée bolivienne se rebiffe

L'État-Major bolivien décrète d'abord la fermeture des instituts de formation des officiers, les meilleurs étant affectés à la zone des combats. Les commandants locaux et états-majors de la zone sont changés et ordre est donné d'agir avec prudence pour limiter la casse.

On rappelle également le contingent 1966, récemment libéré, et on donne la préférence aux soldats issus des régions proches du tropique, plus aptes à affronter le milieu naturel du Sud-Est. Déployant toute sa verve, Barrientos dénonce sans relâche la guérilla sur la scène internationale et sillonne le pays, encourageant les paysans à résister et relevant le moral des troupes par de fréquentes visites sur le terrain même des opérations. Les résultats de cette réaction se font vite sentir : les dépôts des guérilleros sont découverts, offrant à l'armée un approvisionnement inespéré en armes, matériel, médicaments et nourriture qui feront désormais cruellement défaut aux hommes du Che. Les innombrables photos, cartes et documents trouvés par ailleurs permettent de mieux cerner le potentiel réel du mouvement et de faire tomber le maigre réseau urbain existant.



La zone d'action, coupée de tout, est facilement bouclée par l'armée : le Che est pris au piège.

Le rôle des jeunes officiers tirés de l'école et dépêchés sur le terrain se révèle par ailleurs fondamental. Produits de la réforme de l'armée lancée en 1952 et qui autorise un recrutement plus populaire, ils sont porteurs d'un esprit nouveau, nationaliste et, souvent, progressiste. Leurs relations avec la troupe et la société civile sont meilleures. En plus de la force de la jeunesse, ils possèdent en outre des notions de base en combat irrégulier, dispensées par l'Oncle Sam à l'École des Amériques. Surtout, ils voient dans ce conflit l'occasion de s'affirmer au sein de l'institution et de revendiquer leur place dans la société. Rêvant d'offrir

à la Bolivie sa première victoire militaire, ils se portent massivement volontaires pour le combat. Certains d'entre eux renoncent même à des fonctions privilégiées à La Paz pour aller combattre, créant parfois leurs propres unités. Bien sûr, ces nouvelles pousses sont souvent tenues en mépris par leurs aînés, issus de l'oligarchie traditionnelle et formés à l'école « prussienne ». Les relations avec les supérieurs, surtout concernant la tactique à adopter, restent tendues ; mais sur le terrain, l'isolement et l'absence de communications régulières permettent aux jeunes commandants de jouir d'une ample



Début 1967 : le Che, souriant, monté sur une mule. Quelques mois plus tard, dans un moment de rage et de désespoir, il en poignardera une qui n'avance pas. La plupart des mules seront mangées par des guérilleros affamés.

marge de manœuvre. Dès avril, des dizaines de petites compagnies se mettent donc à ratisser la zone de guérilla. D'abord prudentes, elles prennent petit à petit le contrôle du terrain, encadrant des troupes qui tiennent le coup, même dans les moments les plus difficiles.

La désertion décime les rangs de la guérilla

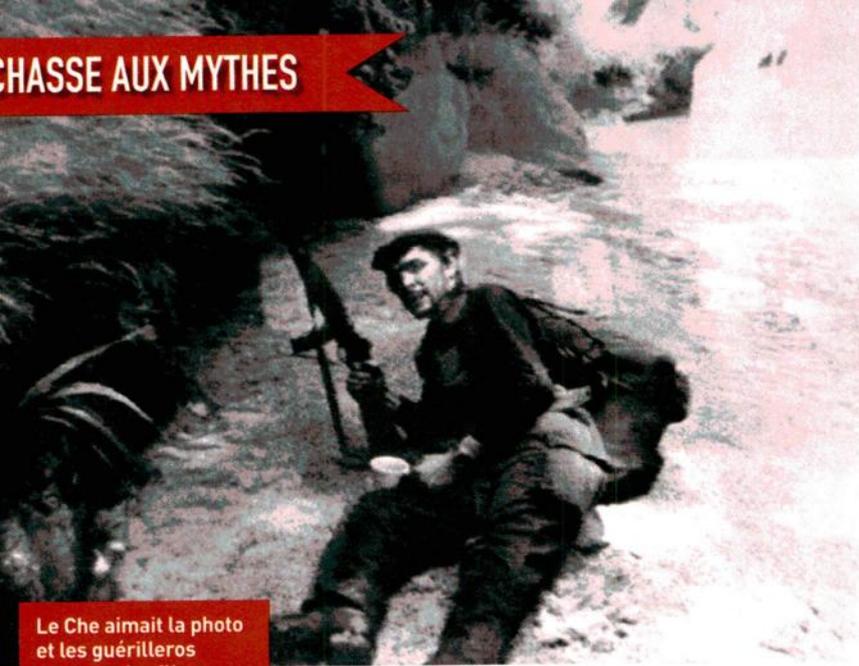
La situation de la guérilla devient vite intenable. La population locale reste indifférente, si ce n'est hostile : pas question de s'engager avec le Che, qui ne gagne, fait révélateur, aucune recrue pendant

toute la campagne. Au contraire, les paysans commencent à dénoncer à l'armée, parfois spontanément, les mouvements de la guérilla, la contraignant à se méfier d'eux et à se cacher.

La situation est aggravée par les tensions chez les maquisards. Recrutés à la va-vite contre des promesses de gloire et de fortune facile, une partie des Boliviens déchantent et se trouvent bientôt relégués à des tâches ingrates, sous les sarcasmes des Cubains. Ils choisissent en majorité la désertion, fournissant de précieux renseignements à l'armée qui les capture un par un. Exaspéré, Guevara les confine en avril dans une

arrière-garde baptisée « le rebut » confiée au Cubain Joaquin, et qu'il sépare du groupe principal. Il affaiblit ainsi encore une troupe qui ne dépasse déjà pas la cinquantaine d'hommes... Les deux groupes, malgré leurs efforts, ne se reverront jamais.

Une fois les opérations engagées, la zone d'action, coupée de tout, est facilement bouclée par l'armée : le Che se retrouve donc pris au piège. Sa radio ne fonctionne pas, il ne peut communiquer avec l'extérieur. Impossible de savoir ce qu'il se passe dans la zone, également fermée aux médias. Qu'aurait donc pu faire **Fidel Castro**? Dépêcher



Le Che aimait la photo et les guérilleros vont se mitrailler avant le début des combats. Là encore, une précieuse source de renseignements pour l'armée...

une opération armée de sauvetage ? Impossible : cet aveu de son ingénierence aurait constitué un prétexte tout trouvé pour les États-Unis et leurs alliés de s'en prendre directement à Cuba...

En tout cas, au mois de mai, la guérilla a définitivement perdu l'initiative, bousculée sans repos par une armée agressive. Les accrochages se multiplient, souvent provoqués à l'initiative des militaires avec un solde statistiquement favorable pour ce genre de combat : un mort du côté de la guérilla, deux ou trois au plus du côté de l'armée. Sans renfort, l'effectif des deux groupes de guérilla est donc lentement grignoté. Les déserteurs potentiels s'enfuient à la première occasion. Les blessés et les malades, à commencer par le Che lui-même,

torturé par l'asthme, compliquent tout déplacement. La faim devient une obsession. Le tournant intervient le 31 juillet au petit matin, lorsqu'une patrouille de l'armée pénètre par mégarde dans le camp du Che. La section s'accroche et reçoit bientôt le renfort du reste de la compagnie, stationnée plus loin et qui rapplique au galop, sans réfléchir : un combat s'engage

suivi de nombreuses phases de poursuite dans la forêt. Au bilan, l'armée déplore trois morts et cinq blessés, la guérilla deux morts et plusieurs blessés, sans compter de nombreuses pertes en matériel.

Quand l'assassinat devient cruce-fiction

Souvent méprisant envers l'adversaire, Guevara admet dans son journal qu'il y a maintenant « des unités qui ont l'air très combattives ». En réalité, ce combat de Morocos annonce la fin. L'armée est sur les talons de la guérilla et ne la lâche plus. Dès le mois suivant, le deuxième groupe, celui de Joaquin, est anéanti à Vado del Yeso. Réduit à une vingtaine d'hommes, le groupe du Che parvient encore à semer ses poursuivants quelques semaines : le 26 septembre, au village de La Higuera, une petite section de l'armée le prend en embuscade et étrille son avant-garde sans souffrir de pertes, alors que deux nouvelles désertions ont lieu. C'est la déroute... Encerclé, le groupe du Che se terre encore deux semaines. Il ne reste plus que 17 hommes à bout de forces, perdus, blessés et malades. Or c'est le moment choisi par le nouveau bataillon de Rangers, tout frais, pour faire son entrée dans la zone et relever les autres unités épuisées par six mois de campagne. Le 8 octobre 1967, le groupe des survivants est repéré dans un vallon et l'assaut est donné. Blessé, le Che

est capturé. Seul un petit groupe de combattants s'échappe et atteint le Chili quatre mois plus tard. La victoire bolivienne est totale. Mais que faire du prisonnier ? Il semble aujourd'hui que Washington souhaitait le garder en vie pour le soumettre à des interrogatoires, peut-être au Panama. Inquiets de voir le succès leur échapper au profit des Américains, conscients aussi des complications inhérentes au fait de garder le Che prisonnier sur place, Barrientos et l'État-Major décident à une courte majorité de l'exécuter.

La mort du Che est devenue par la suite une affaire légendaire : on a prêté à ses derniers moments des aspects christiques, proches de la Passion. Trahi, outragé, insulté par ses bourreaux, le Che les aurait toisés de tout son mépris, avant de recevoir la mort avec défi. La réalité semble plus prosaïque : une fois confirmée son identité, Guevara est reclus sous bonne garde dans une petite école où le visitent des officiers curieux de rencontrer la figure internationale dont on leur a tant parlé. À une exception près, les conversations sont plutôt cordiales, même si le Che traite ses interlocuteurs avec son habituelle ironie hautaine. Blessé à la jambe, il est soigné avec les moyens du bord et plutôt bien traité. Dans la nuit, il essaie de

convaincre sans succès un sous-lieutenant de l'aider à s'enfuir. Le lendemain, le 9 octobre 1967, l'ordre de l'abattre arrive, immédiatement exécuté par un sergent.

Barrientos craint que le succès de son armée lui échappe au profit des États-Unis : le Che est exécuté.

Le reste n'est que conjectures et affabulations. La voici donc la réalité de l'épopée du Che : une fuite en avant tragique, condamnée dès l'origine. On est bien loin du romantisme de la figure du Christ de la jungle vendu par une petite paysanne aux marionnettes boliviennes de la CIA. Sa victoire, l'armée de Barrientos l'a remportée seule, en répondant avec efficacité au défi de la guérilla. Pourtant, dès l'année suivante, c'est le martyr révolutionnaire qui s'impose au monde entier... Donnant au moins raison au proverbe : il est plus facile de tuer un homme qu'un mythe. Le Che n'aurait pas dit mieux. ■

Ernesto « Che » Guevara, le VPR de la révolution

Il était, dixit Jean-Paul Sartre, « l'être humain le plus complet de notre époque ». Et il est vrai que la vie dense et mouvementée d'Ernesto « Che » Guevara (né en Argentine en 1928) aurait de quoi en remplir bien d'autres. Jeune étudiant en médecine, il sillonne l'Amérique du Sud et devient convaincu de la nécessité de changer l'ordre social. Après avoir rencontré les frères Raul et Fidel Castro à Mexico en 1955, Guevara débarque à Cuba en novembre 1956. Après des débuts difficiles, il y révèle un talent militaire décisif pour renverser le dictateur Fulgencio Batista en 1959. Le Che organise ensuite l'exercice (parfois sanglant) de la justice révolutionnaire, puis accompagne les grandes réformes agraires, éducatives, économiques... Il devient en même temps, et partout dans le monde où il voyage sans relâche, la figure de proue de l'idéal révolutionnaire. Anti-impérialiste affirmé plus que marxiste pur et dur, convaincu, contre la frilosité de Moscou, qu'il faut exporter la révolution, le Che lutte sans succès au Congo contre le régime Mobutu en 1965, avant d'opter pour la Bolivie. Le personnage est-il à la hauteur de la légende ? Aventurier généreux et charmeur mais distribuant les vexations, glacial et brutal à l'occasion, Guevara est un homme à la personnalité complexe. Il cherche en permanence à dépasser ses propres limites pour atteindre le stade ultime du développement humain : le révolutionnaire. Si ses qualités de combattant et son courage ne sont pas en doute, ses capacités stratégiques et tactiques (notamment sur le potentiel de la guérilla) semblent en revanche plus contestables.

LA SCIENCE CONTRE LE CRIME

SCIENCE.VIE

263
juin 2013

HORS
SÉRIE

SCIENCE & VIE

MONDADORI FRANCE



10 CRIMES HISTORIQUES ÉLUCIDÉS PAR LA SCIENCE



Charles XII de Suède - La balistique dévoile le complot

Mad Bomber - Le premier succès du profilage

Jack l'Éventreur - Manqué de peu par la police scientifique

Charnier de Herxheim - Un massacre au Néolithique

Napoléon - L'empoisonnement fait débat

Parapluies bulgares - L'arme mystérieuse

Ötzi - Une scène de crime de 5 300 ans

Kennedy - La science entravée par la raison d'État

Diane de Poitiers - L'homicide insoupçonné

Ramsès III - Un meurtre visible au scanner

Tous les secrets de la police scientifique

10 crimes historiques élucidés par la science

HORS-SÉRIE - N° 263 - Juin 2013

FRANCE METRO 4,95 € - DOM 5,80 € - DOM/AVION 7,50 € - BEL 5,40 € - CH 8,00 F\$ - CAN 6,95 \$ - AND 5,00 € - ESP 5,75 € - FIN 6,50 € -
GR 5,50 € - ITA 5,50 € - LUX 5,40 € - MAR 5,50 Dh - TOM AVION 15,90 CFP - TOM SURFACE 7,90 CFP - PORT CONT 5,75 € - TUN 7 DTU

ISSN 0151 0282

EN VENTE ACTUELLEMENT



**La prise du Kent
et de sa cargaison
d'or font sensation.
La légende Surcouf
est en marche.**

Corsaires : imposture militaire, loterie économique

Par Anne Debroise

À peu de frais pour l'État, ils étaient censés attaquer l'ennemi dans ce qu'il avait de plus précieux : son commerce. En plein essor colonial, les coups d'éclat des corsaires français ont nourri un mythe qui perdure encore. Mais les faits et les chiffres, eux, plaident pour une tout autre réalité.

« **A** l'abordage ! » Armé d'une hache et d'un pistolet, le *Noir Bambou* saute du grand mât sur le pont anglais, semant la stupeur et la mort. Ses camarades, couteaux entre les dents, escaladent les flancs du *Kent*. Ce vaisseau de la Compagnie des Indes orientales britannique — 1 200 tonneaux, 32 canons — a des flancs trois fois plus élevés que ceux de la minuscule *Confiance* — 364 tonneaux, 16 canons. Après le combat acharné et sanglant de ce 7 octobre 1800, les 130 corsaires de **Robert Surcouf** viennent à bout, au cœur du golfe du Bengale, des 438 matelots et soldats ennemis. La prise et la cargaison d'or font sensation à l'île de France (actuelle Maurice), base française de l'océan Indien depuis 1715. Bientôt, la tête de Surcouf est mise à prix une fortune à Londres et à Calcutta. Voilà, immortalisée dans un tableau de **Louis Garneray**, la légende des

Le Malouin **Robert Surcouf** (1773-1827) s'embarque dans la marine marchande à 13 ans et demi en 1787. À partir de 1789, il est négrier puis navigue sur les navires de la République avant de se faire corsaire en 1795 dans l'océan Indien où il effectuera quatre campagnes jusqu'en 1809, avant d'armer (sans grand succès) des navires pour la Manche. En quatre ans d'activité corsaire, il cumule au total 46 prises et une fortune considérable.

Le peintre **Ambroise Louis Garneray** (1783-1857) accompagne le capitaine Lhermitte et le corsaire Surcouf dans le golfe du Bengale de 1799 à 1801. Ses mémoires pittoresques et ses tableaux ont contribué à la création du mythe Surcouf.

La prise du *Kent* par Surcouf, en 1800, est passée dans la légende. La férocité du combat semble incontestable mais elle est une exception dictée par les circonstances locales : l'immense majorité des abordages corsaires se faisaient en effet sans violence et selon des règles bien policées.

D'abord au service des Hollandais, le Dunkerquois **Jean Bart** (1650-1702) se fait corsaire français de 1672 à 1678 et réalise une cinquantaine de prises. Passé dans la marine royale en 1679, il s'illustre en 1694 en prenant un convoi de blé qui sauve la France de la disette.

Le Malouin **René Duguay-Trouin** (1673-1736) aurait capturé, comme corsaire (et surtout comme officier du roi), près de 300 navires marchands. Son plus beau fait d'armes : la prise et le pillage de Rio en 1711 (voir G&H n° 3, p. 68).

Un **armement** désigne un navire équipé, prêt à partir. Un même navire peut ainsi être armé (et désarmé en rentrant au port) plusieurs fois pendant son existence.

Un **indiaman** est un vaisseau de la Compagnie des Indes orientales, société de commerce privée anglaise puis britannique après 1707.

UN IMPACT IMPERCEPTIBLE
L'essor spectaculaire du commerce britannique au XVIII^e siècle ne porte nulle marque des captures réussies par les corsaires. Au contraire, la flotte marchande tire grand profit de l'élimination de sa rivale française. Les creux des années 1800-1808 puis 1812-1813 sont dus à la fermeture progressive des ports continentaux par les Français et à la guerre avec les États-Unis.

corsaires : marins au long cours assoiffés de richesses, amoureux du combat, terreurs du commerce anglais. Et pourtant... L'importance de la course, sorte de guérilla navale, se révèle aujourd'hui tout aussi surévaluée que ses équivalentes terrestres.

1 – Pourquoi la France choisit-elle la course ?

Toutes les puissances maritimes ont eu recours aux corsaires, entrepreneurs de guerre navale semi-privée (voir encadré p. 75). Et tous les gouvernements successifs de la France ont encouragé la course, depuis Philippe Auguste au XIII^e siècle jusqu'à son interdiction finale en 1856 sous le Second Empire, l'essentiel de l'activité se concentrant entre la fin du règne de Louis XIV et la chute de Napoléon. La raison de cet engouement est résumée dans l'argumentaire déployé par la Convention en juin 1795 :

« Le gouvernement anglais pourra s'il le veut se pavaner de ses escadres et les faire promener en ordre de tactique : le Français se bornera à l'attaquer dans ce qu'il a de plus cher, dans ce qui fait son bonheur : dans ses richesses ! Tous nos plans, toutes nos croisières, tous nos mouvements dans nos ports et en mer n'auront pour but que de ravager son commerce, de détruire, de bouleverser ses colonies, de le forcer enfin d'une banqueroute honteuse. »

Vaste programme ? Aveu de faiblesse, plutôt : « La course a toujours été une opération du pauvre par rapport aux grandes puissances maritimes », résume l'historien naval Michel Vergé-Franceschi. « L'Angleterre dispose d'une bonne flotte qu'elle maintient

et entretient. Au début des conflits, la France, elle, manque systématiquement de bateaux », précise André Lespagnol, historien de la course malouine. Tout au long du XVIII^e siècle (et bien plus sous l'Empire), la Royal Navy conserve systématiquement une supériorité de deux contre un en matière de navires de ligne et en frégaes. « En outre, continue André Lespagnol, les marins français ne sont ni assez nombreux ni assez compétents. Pour mettre à mal rapidement le commerce de l'Angleterre, la France délivre donc des lettres de marque, le temps que la marine de guerre monte en charge. » Pis-aller, la course a au moins permis d'assurer un minimum de présence française sur les océans. « Si la France a armé en course, c'est parce qu'elle n'avait pas d'autre choix, confirme l'historien naval Patrick Villiers. C'est une stratégie adoptée sous la contrainte. » Après Napoléon, l'échec de la course est admis : en 1823, quand la France s'oppose à l'Espagne, aucune lettre de marque n'est délivrée.

2 – La course a-t-elle affaibli le commerce anglais ?

Pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, entre 1688 et 1697, la grande époque du Dunkerquois **Jean Bart** et du Malouin **Duguay-Trouin**, l'Angleterre perd environ 4 000 navires marchands, pour la plupart aux mains des corsaires, auxquels s'ajoutent 3 250 autres perdus lors de la guerre de Succession d'Espagne, de 1701 à 1713. À l'autre extrémité du spectre historique de la course, plus de 11 000 navires marchands auraient été pris par les corsaires français de 1793 à 1815. Mais ces gros chiffres masquent en fait un échec global. D'abord, le nombre des prises n'a rien de mirobolant si on le rapporte à l'effort des armateurs. Même pendant l'époque « faste » de Louis XIV, le nombre moyen de prises par **armement** malouin est inférieur à deux. Ensuite, et surtout, vu l'énormité du trafic, l'impact des prises est imperceptible : selon les calculs de l'assureur Lloyd's de Londres sur la période 1793-1815, l'Angleterre a perdu 2 % de son tonnage marchand par an, toutes causes confondues. C'est que les Britanniques, après un temps de surprise et les pertes importantes enregistrées de 1740 à 1748 face à l'Espagne puis la France,

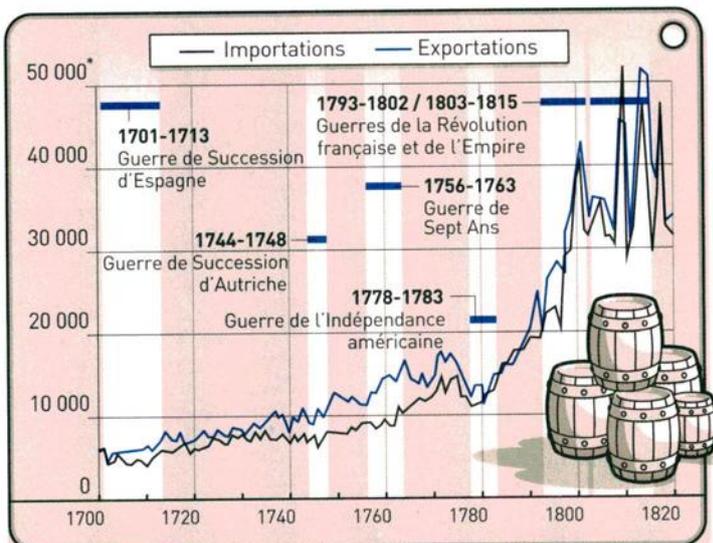
organisent la navigation en convoi sous escorte de la Navy, selon l'historien britannique Nicholas Rodger. En outre, bien des prises sont recapturées — jusqu'à 50 % dans certains conflits, notamment à la fin de l'Empire, selon Patrick Villiers —, au point que Truguet, ministre de la Marine de la République, finit par demander aux corsaires de détruire les navires qu'ils n'auraient pas la certitude de ramener. En fait, écrit Rodger, si la course française a eu un impact sur le commerce anglais, c'est indirectement, à cause des frais d'escorte : « Les pertes réelles n'ont jamais été en mesure d'effrayer les Britanniques, même dans l'océan Indien où les attaques françaises ont été les plus efficaces. »

3 – Et a-t-elle suppléé la marine de guerre ?

Elle lui a nui, plutôt, en jetant dans les geôles britanniques la main-d'œuvre qualifiée dont la flotte française, perpétuellement à court d'effectifs, aurait eu besoin. Car les pertes sont énormes : de 1688 à 1713, 40 % des navires engagés dans la course malouine (soit 197 bateaux sur 450, y compris les navires prêtés par le roi) sont perdus. Pendant la Révolution et l'Empire, 28 % des navires corsaires français sont pris, avec un record de 35 % détenu par Saint-Malo ! Le corollaire est que, tout au long du XVIII^e siècle, les corsaires représentent plus de la moitié des marins capturés par les Britanniques. Près de 32 000 croupissent en Angleterre à la fin de la guerre de Sept Ans : deux fois les besoins annuels de la Royale, selon l'historien canadien T. J. A. Le Goff. Pendant la Révolution, 42 000 corsaires sont faits prisonniers. Soit l'effectif complet de la belle marine de Louis XVI à son apogée de 1781 !

4 – Les prises sont-elles riches et abondantes ?

« Le plus souvent, les prises étaient des caboteurs de pêche ramenant du hareng, du lard de baleine, des tonneaux d'huile, répond Michel Vergé-Franceschi. Ni rubis, ni pierres précieuses. » Si les cales dans la Manche renferment souvent du carbone pur, ce n'est pas du diamant mais du charbon. Fréquemment, les corsaires ne se donnent pas la peine de ramener leur proie au port :





Le contenu de ces tonneaux saisis ? Loin des coffres remplis d'or, il s'agit le plus souvent de denrées alimentaires : poissons ou huile. L'immense majorité des armements corsaires se terminent sur un gain nul ou un déficit.

■ Qu'est un corsaire exactement ?

Le corsaire est un militaire privé auquel l'État permet de capturer à son profit les navires marchands ennemis. Cette autorisation, dont les formes sont fixées par une ordonnance de Colbert en 1682 (et par des textes semblables partout en Europe), est sanctionnée par une « lettre de marque » délivrée par l'amiral du roi ou, après 1792, par le représentant du ministre de la Marine et des Colonies. Ce document ouvre tous les ports amis au corsaire et le protège en cas de capture : il n'est pas passible de la corde comme un pirate mais susceptible d'être échangé. En retour, l'État récupère 10 % de la valeur des prises. Cependant, il lui arrive d'y renoncer pour encourager les vocations.

ils la rançonnent à une fraction du prix. Certes, il y a bien des prises fabuleuses, comme le *New George*, **indiaman** pris en 1712 avec deux millions de livres de cargaison. Mais ces trésors flottants naviguent au très long cours : aller les chercher implique de gros risques financiers. Le quotidien est bien plus modeste : la valeur moyenne d'un navire à la revente pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg se limite à 4 000 livres, celle de la cargaison à 15 000 livres. C'est beaucoup si l'on considère qu'un matelot est payé à l'époque 30 livres tournois par mois, mais relativement peu comparé aux risques pris, on va le voir, par l'armateur.

5 – La course a-t-elle au moins rapporté aux armateurs ?

André Lespagnol, qui revoit à la hausse les estimations pessimistes de ses prédécesseurs, évalue le bénéfice dégagé par les armateurs malouins entre 3 et 5 millions de livres pour la guerre de la ligue d'Augsbourg puis celle de Succession d'Espagne. Soit 20 à 34 % de l'investissement consenti pour le premier conflit, 15 à 25 % pour le second.

Selon Patrick Villiers, l'investissement corsaire pour l'ensemble de la Manche et de l'Atlantique pendant la guerre de Succession d'Autriche s'élève à 30 ou 35 millions de livres tournois, l'équivalent de dix-huit mois d'exportation vers les colonies, pour un rapport valant environ deux ans de la même activité. Soit six mois de bénéfice en tout pour 500 captures annuelles.

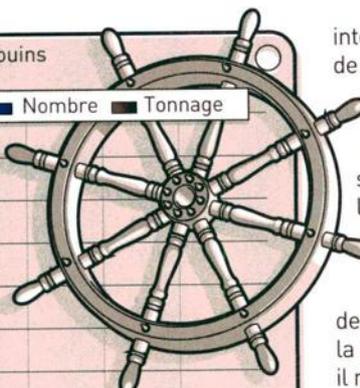
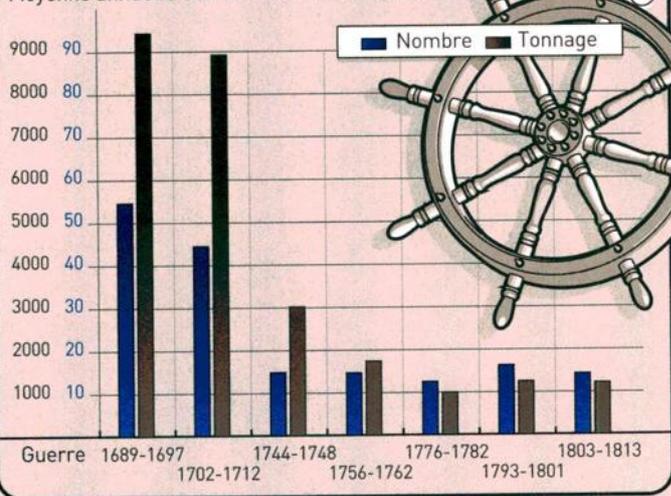
Ces rapports, non négligeables, n'ont cependant rien de faramineux. C'est que la course est une activité coûteuse. Au début du XVIII^e siècle, construire un petit corsaire de 20 à 50 tonneaux (au volume équivalent à peu près à celui d'un camion de 36 t) coûte entre 4 000 et 8 000 livres tournois, un gros (400 à 600 tonneaux) entre 60 000 et 300 000. À ces sommes s'ajoutent l'équipement (agrès, voiles, artillerie...), la nourriture, l'équipage.

Ces investissements pourraient être rentabilisés par un nombre élevé de campagnes et de prises. Or, c'est rarement le cas. Pendant la phase navale de la guerre de Succession d'Autriche (1744-1748), la France arme 400 corsaires qui réalisent 600 campagnes. Ce qui signifie qu'en cinq ans, la plupart des bateaux n'ont fait qu'une seule croisière ! Il y a certes des as, comme Bart, Duguay-Trouin, Surcouf et ses contemporains,

le Bordelais Jacques Perroud (41 prises) et le Niçois Joseph Bavastro (26 prises). Mais ces gloires cachent une pléiade de malchanceux ou d'incompétents. Selon Patrick Villiers, sous Louis XIV comme sous la Révolution, la moitié des capitaines corsaires n'obtiennent pas de second commandement, soit parce qu'ils reviennent bredouille, soit parce qu'ils sont pris.

« En réalité, pour les armateurs, la course est une loterie, résume André Lespagnol. Ce terme avait déjà été employé par Benjamin Franklin, qui avait vu juste. Il y a beaucoup de perdants, d'autres qui gagnent peu, et quelques gagnants qui touchent le jackpot. » Comme avec la prise du *New George* évoquée plus haut. Reste que, sous Louis XIV, Dunkerque, l'un des ports corsaires les plus actifs, laisse seulement 40 % des armements bénéficiaires... Selon Patrick Villiers, sur 88 armements malouins de la guerre de Sept Ans, la moitié ne dégagent aucun bénéfice, 39 affichent des pertes sévères. Guère étonnant dans ces conditions que la course ne cesse de décliner (voir infographie p. 76) et qu'elle soit délaissée par les armateurs pour des activités plus lucratives — pêche à Terre-Neuve ou commerce au long cours — dès que la Royal Navy leur en laisse la possibilité. C'est le cas

Moyenne annuelle des armements malouins



intercepte un vaisseau tire un coup de semonce. Le vaisseau doit alors amener les voiles sous peine d'être *de facto* considéré « de bonne prise » (c'est-à-dire que s'en emparer est légitime). Ensuite, le capitaine corsaire monte sur le vaisseau, vérifie la nationalité de l'équipage et les factures qui indiquent origine et destination de la marchandise... Si l'équipage et la marchandise sont alliés ou neutres, il repart. Sinon la capture est considérée comme valable. Les pièces sont alors fermées, des scellés apposés sur la cargaison pour éviter le vol et le vaisseau est ramené (en théorie) au port d'attache du corsaire — en réalité, souvent le port le plus proche. Enfin, au port, un conseil des prises juge de la conformité de la capture. Si elle est « bonne », vaisseau et cargaison sont vendus, et les revenus partagés entre État, armateur et équipage. Si le corsaire s'est trompé et qu'il a arraisonné un navire neutre ou allié, il devra dédommager le propriétaire lésé. Un armateur corsaire doit ainsi provisionner une caution d'environ 10 000 livres tournois avant le départ : encore des frais !

7 – Les corsaires sont-ils des aventuriers au long cours ?

Certains s'aventurent certes dans l'océan Indien, où les prises sont plus riches. Mais ils sont rares. En 1793, 95 % des corsaires opèrent près des côtes de leur port d'attache, selon Patrick Villiers. Les campagnes durent au maximum deux mois, parfois quatre, souvent beaucoup moins. Pour une bonne raison : le bateau corsaire type n'est pas la belle frégate qu'on imagine mais un petit bateau rapide, de moins de 100 tonneaux, doté de moins de 10 canons et de 50 membres d'équipage.

8 – Pourquoi cette légende ?

« *Le mythe corsaire a été construit et entretenu*, répond Patrick Villiers. *Sous Louis XIV, La Gazette* [le premier périodique de France créé en 1631, qui donnait des nouvelles de la Cour et de l'étranger, NDLR] *relatait déjà les exploits de Jean Bart. Les rois, puis la République et l'Empire, encouragent la course. On donne des épées d'honneur, on anoblit les corsaires les plus courageux, on récompense les grands armateurs. Lorsque Napoléon crée la Légion d'honneur en 1804, ce n'est pas un hasard si des corsaires comme Surcouf, Fromentin, Bavastro ou Broquant figurent parmi les premiers décorés.* » La nation avait besoin de héros pour masquer la défaillance chronique de sa marine. Ce culte a perduré, savamment exploité par le marketing touristique. Un phénomène purement français : les corsaires anglais, bien loin d'avoir démerité (voir encadré ci-contre), ne sont guère célébrés outre-Manche. ■

Pour en savoir +

- *La Course malouine au temps de Louis XIV*, A. Lespagnol, Apogée, 1995.
- *Les Corsaires du littoral – Dunkerque, Calais, Boulogne : de Philippe II à Louis XIV*, P. Villiers, Septentrion, 2000.
- *Dictionnaire des corsaires et pirates*, Gilbert Buti et Philippe Hrodej (dir.), CNRS Éd., 2013.
- *Chronique maritime de la France d'Ancien Régime*, M. Vergé-Franceschi, P. Galodé, 2013.
- *The Command of the Ocean*, N.A. M. Rodger, Penguin, 2005.
- « L'impact des prises effectuées par les Anglais sur la capacité en hommes de la marine française au XVIII^e siècle », T.J.A. Le Goff, in *Les Marines de guerre européennes*, Presses Paris-Sorbonne, 1998.



PROJENÉ

MÊME À SAINT-MALO, LA COURSE DÉCLINE VITE

Après son apogée pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, l'armement malouin décline vite. Même à l'époque de Surcouf, la « cité corsaire » n'arme plus guère qu'une quinzaine de navires par an, et encore parce que la Royal Navy interdit la pêche ou le commerce au long cours, bien plus lucratifs.

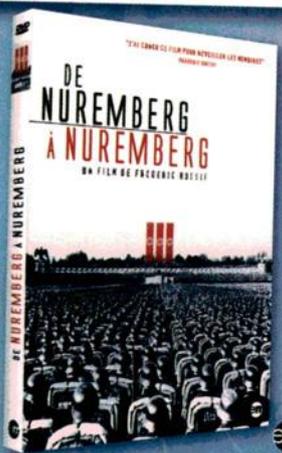
Le vrai pays des corsaires, c'est l'Angleterre

Le phénomène corsaire en Grande-Bretagne est loin d'être anecdotique : on recense près de 7 000 navires corsaire entre 1702 et 1783 ; il y en a plus à Bristol à l'époque de la Révolution que n'en compte la flotte militaire tricolore tout entière. Avec la Navy, les corsaires opèrent des coupes sombres dans la flotte marchande française. Selon l'historien allemand Henning Hillmann, le commerce français a fortement chuté pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763), puis, après une expansion dans les années 1770 et 1780, il a encore diminué presque de moitié pendant la guerre de l'Indépendance américaine.

pendant la guerre de l'Indépendance américaine, par exemple, où les marins britanniques ont fort à faire avec une marine française au zénith.

6 – Les abordages sont-ils sanglants ?

Très rarement, n'en déplaise aux romanciers et à certains corsaires volontiers vantards... D'abord, au XVIII^e siècle, l'abordage et le corps à corps sont rendus très difficiles par le « frégatage », qui consiste à renfler les flancs de coque afin d'éloigner les bastingages. Ensuite, une évaluation rapide de l'artillerie adverse suffit à convaincre le plus faible d'amener son pavillon. « *Le combat corsaire est un événement peu fréquent* », confirme Patrick Villiers, chiffres à l'appui : « *Entre 1692 et 1763, sur 23 201 marins embarqués, seulement 133 sont morts au combat et 108 ont été blessés.* » L'agressivité augmente certes sous la Révolution et l'Empire, où corsaires et marins militaires associés s'attaquent parfois à des navires de guerre ou de puissants *indiamen* qui acceptent le combat. Reste que l'abordage où le sang coule à flots tient surtout de la légende. La réalité d'une prise est tout autre : elle obéit à des règles extrêmement policées. D'abord, le corsaire qui



RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

► **L'UN DES 20 DVD "DE NUREMBERG À NUREMBERG"**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, **au plus vite, sans l'affranchir**, à l'adresse suivante : **SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX**

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,
 Vous venez de découvrir ce treizième numéro de *Guerres & Histoire* et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions. Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole : que pensez-vous de ce numéro ? Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?
 Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée. Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire. Il n'est pas nécessaire de l'affranchir. Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu. Votre aide nous est précieuse !

- Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?**
- Dans un magazine 1
 - À la télévision 2
 - À la radio 3
 - Sur des affiches 4
 - Sur un blog 5
 - Sur Facebook 6
 - Sur Twitter 7
 - Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
 - Quelqu'un vous en a parlé 9
 - D'une autre manière, précisez : 10
- Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?**
- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
 - Une autre personne de votre foyer l'a achetée chez un marchand de journaux 2
 - On vous l'a prêté/donné 3
 - Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné 4
- Q3. A quelle fréquence lisez-vous Guerres & Histoire ? (choisissez une réponse parmi celles proposées) :**
- Tous les numéros 1
 - Un numéro sur deux 2
 - Un numéro sur trois 3
 - Moins souvent 4
 - C'est la première fois que vous le lisez 5
- Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.**
-
-
-

- Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?**
- Oui, votre conjoint 1
 - Oui, vos enfants 2
 - Oui, vos parents 3
 - Oui, des amis 4
 - Oui, une/d'autres(s) personne(s) 5
 - Non 6
- Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?**
- Vous allez le conserver 1
 - Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
 - Vous allez le jeter 3
- Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.**
- | | | | | | | | | | | |
- sur 10

- Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?**
- | | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
|--|--------------------|---------------------|---------------------|
| ► A Enfant du ghetto de Minsk, héros de l'Armée rouge | 1 | 1 | 1 |
| ► B Hattin, 1187 : Saladin balaye les croisés | 2 | 2 | 2 |
| ► C Le Che en Bolivie : la vraie mort d'une icône révolutionnaire | 3 | 3 | 3 |
| ► D Le Zéro, symbole d'une aviation nipponne à la dérive | 4 | 4 | 4 |
| ► E 1813, campagne d'Allemagne, Napoléon pouvait-il tout sauver ? | 5 | 5 | 5 |

- Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...**
- | | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
|--|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| ► Cette couverture reflète bien le contenu du magazine | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ► Cette couverture donne envie d'acheter le magazine | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ► Cette couverture est moderne | 1 | 2 | 3 | 4 |

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :
a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
► Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Leonid Okoun, enfant du ghetto et héros de l'Armée rouge (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Brèves Actu (p. 14 à 17)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Georges et Cobra, les prédateurs de Bigeard (p. 18 à 24)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Questions/Réponses (p. 26 à 30)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Campagne d'Allemagne 1813. Napoléon pouvait-il tout sauver ? (p. 32 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Décembre 1812 - mars 1813. Le temps de la reconstruction (p. 34 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Saxe - printemps 1813. Deux victoires qui perdent la guerre (p. 40 à 43)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Juin - Août. Au piège de l'armistice (p. 44 et 45)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Août - Octobre. Dernières cartes en Saxe (p. 46 à 49)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Du 14 au 19 octobre. Leipzig, l'inévitable dénouement (p. 50 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Hattin, le coup de maître de Saladin (p. 58 à 62)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Bâton de maréchal, le sceptre du grand capitaine (p. 64 et 65)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Le Che : pourquoi il est vraiment tombé (p. 66 à 70)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Corsaires : imposture militaire, loterie économique (p. 72 à 76)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Chronique Merchet (p. 79)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Des espagnols sur le front russe (p. 80 et 81)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Elles ont pris les armes pour le tsar (p. 82 à 85)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Zéro : de l'infini au néant en six mois (p. 86 à 91)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Corbett, prophète de la puissance navale moderne (p. 92 à 95)	1	2	3	4	1	2	3	4
► L'œil du cinéma (p. 96 et 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
► A lire, à voir, à jouer (p. 98 à 110)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

_____ sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos/d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

A Cher	1	Bon marché	3
B Raisonnable	2		

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

A Tous les mois	1	2 fois par an	3
B Tous les 3 mois	2	Moins souvent	4

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

A Un homme	1
B Une femme	2

P2. Votre âge : _____ ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ? _____

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

A Très intéressé	1	Plutôt pas intéressé	3
B Plutôt intéressé	2	Pas du tout intéressé	4

Q20. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
D Histoire	1	2	3	4
E Historia	1	2	3	4
F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
I Géo Histoire	1	2	3	4
J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
K DSI	1	2	3	4
L Vae Victis	1	2	3	4
M Cols Bleus	1	2	3	4
N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
O Terre information magazine	1	2	3	4
P Air Actualités	1	2	3	4
Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A Regarder des films de guerre / de stratégie	1	2	3	4
B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
D Modélisme	1	2	3	4
E Figurines	1	2	3	4
F Jeux d'échecs	1	2	3	4
G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (Wargame)	1	2	3	4
I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées

Nom : _____ Prénom : _____
 Adresse : _____
 Code Postal - Ville : _____
 Téléphone : _____ Email : _____

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Kennedy est mort en 1944

Par Jean-Dominique Merchet

Kennedy, l'homme qui aurait dû être élu président des États-Unis en 1961, est mort au cours d'une opération spéciale en 1944. Histoire-fiction à la manière de Stephen King, qui, dans son dernier best-seller 22/11/63 imagine un voyage dans le temps à l'époque de l'assassinat de John F. Kennedy ?

Pas du tout ! Une histoire bien réelle. De deux ans plus âgé que John, Joseph (« Joe ») était l'aîné de la riche et puissante famille Kennedy, celui dans lequel le père, lui aussi prénommé Joseph, avait mis tous ses espoirs. Meilleur élève que son cadet, doté d'une santé bien plus solide, il était programmé par son très ambitieux paternel pour prétendre aux plus hautes fonctions du pays. Né en 1915, étudiant à Harvard, il siégeait déjà, à l'âge de 25 ans, comme délégué à la convention du Parti démocrate de juillet 1940. Ce devait être ses premiers pas en politique. Ce furent en même temps ses derniers car l'Amérique entra en guerre en décembre 1941.

Joe rejoint alors l'US Navy comme officier et suit une formation dans l'aéronavale. En septembre 1943, il est envoyé en Angleterre comme pilote de PB4Y-1 Liberator, un lourd quadrimoteur affecté à des missions de patrouille maritime et de lutte anti-sous-marine dans l'Atlantique. Au terme de ses 25 missions de guerre, son « tour » opérationnel effectué, Joe pourrait rentrer au pays. Pour la suite de sa carrière politique, il a coché la case « guerre ». Au même moment, dans le Pacifique, son petit frère John commande une vedette de la Navy (*Patrol Torpedo Boat*) sur laquelle il va également s'illustrer. Joe, pourtant, n'entend pas en rester là et il se porte volontaire pour une mission très spéciale — nom de code Aphrodite.

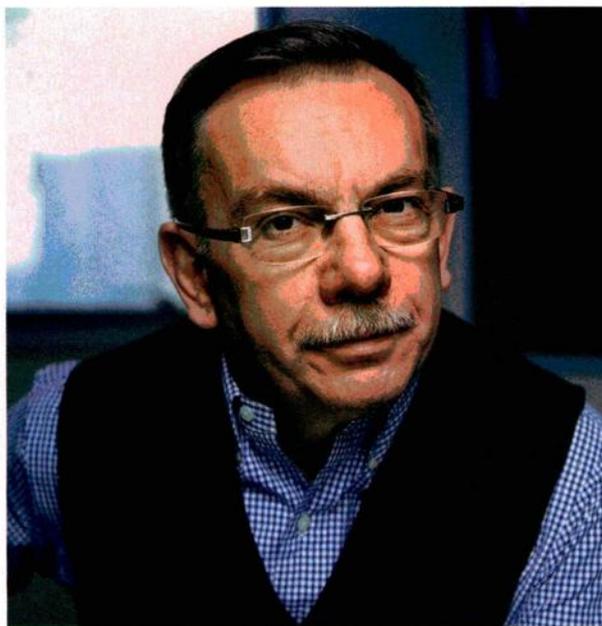
Aphrodite ? C'est un projet de l'US Army Air Forces qui consiste à transformer des bombardiers B-17, les « forteresses volantes », ou des B-24... en drones ! Ou plus exactement en missiles de croisière. Chargés d'explosifs, ils seraient pilotés à distance pour aller s'écraser sur leurs objectifs, tels les sites allemands de lancement de missiles V1 ou V2 qui frappent alors l'Angleterre. La Navy participe aussi à ce programme secret, sous le nom d'Anvil. Ces opérations tourneront au fiasco et seront vite abandonnées au bout de quatre mois.

L'idée est la suivante : pour attaquer les sites très fortifiés que les Allemands ont construits face à l'Angleterre, il faut disposer de bombes puissantes. Les plus lourdes d'entre elles, les Tallboys de la Royal Air Force, pèsent alors 5 tonnes (les « Grand Slam » de 10 tonnes n'entreront en service que début 1945). Or, il est possible de charger plus de 10 tonnes d'explosifs à bord de quadrimoteurs spécialement modifiés, notamment sur les Liberator. Du Torpex, 50 % plus puissant que le TNT. De quoi faire un très gros boum !

Les appareils ainsi transformés sont pilotés depuis un avion d'accompagnement grâce aux systèmes de guidage Azon et Castor, qui associe

des images télévisées, un radar et un radiocontrôle. C'est alors le *ne plus ultra* de l'électronique. Il y a un seul problème : la technologie ne permet pas de faire décoller les avions. Il faut donc qu'un pilote et un copilote mécanicien le fassent. Une fois l'appareil à l'altitude de 2000 pieds (600 mètres), l'équipage arme les systèmes de contrôle à distance et les détonateurs des explosifs, puis saute en parachute juste avant de franchir la côte anglaise !

Le 12 août 1944, à 17h52, sur la base de Fairfield (sud-est de l'Angleterre), le B-24 de la Navy, baptisé BQ-8 et peint en noir, décolle avec 9,5 tonnes de Torpex à bord. Joe Kennedy est aux commandes, avec le lieutenant Wilford J. Willy, un spécialiste de l'électronique. Ils



« Leur objectif est Mimoyecques, un gigantesque bunker allemand dans le Pas-de-Calais, qui devait abriter le V3, un obusier lourd tirant sur Londres. »

sont accompagnés de bimoteurs Ventura pour le guidage, d'un B-17 pour la navigation, de chasseurs P-38 pour l'escorte et même d'un Mosquito de reconnaissance qui doit filmer toute l'opération. Ironie de l'histoire : ce dernier appareil est piloté par le colonel Elliott Roosevelt, de l'US Army Air Forces, le propre fils du Président Franklin Delano Roosevelt. Leur objectif est Mimoyecques, un gigantesque bunker allemand dans le Pas-de-Calais, qui devait abriter le V3, un obusier lourd tirant sur Londres, l'une de ses armes miracles sur lesquelles Hitler comptait pour renverser le cours de la guerre.

À 18h20, moins d'une demi-heure après le décollage, alors que tous les systèmes ont été branchés et que les deux hommes d'équipage s'apprentent à sauter en parachute, c'est l'explosion à proximité de Blythburgh, dans le Suffolk. Les causes exactes de l'accident restent débattues par les historiens de l'aviation. Quoi qu'il en soit, Joe Kennedy et son coéquipier sont évidemment tués sur le coup. C'est la première tragédie qui va toucher la dynastie américaine. Il y en aura bien d'autres.

Les autorités militaires américaines restent alors très discrètes sur la mission au cours de laquelle le lieutenant Kennedy a trouvé la mort et il faudra

attendre 1966 pour que toute la vérité soit connue. On évoque une vague mission de bombardement au-dessus de la mer du Nord. Joe Kennedy est décoré à titre posthume (*Distinguished Flying Cross, Navy Cross*). En 1946, un destroyer de l'US Navy sera baptisé USS *Joseph P. Kennedy Jr.* Il participera plus tard au blocus de Cuba, durant la crise des missiles avec l'Union soviétique, en octobre 1962. À un moment où l'hôte de la Maison Blanche sera un certain John F. Kennedy. Le petit frère sur lequel l'ambition de son père, un temps contrariée par l'échec d'une opération spéciale, s'était tout entière reportée. ■



Des Espagnols sur le front russe

Par Jean Lopez

LE THÈME

Cette huile sur toile, achevée en 1998, a pour titre *Voljov*. Le thème en est les combats de la division Azul sur le front soviétique. On connaît une dizaine d'autres tableaux du même artiste sur ce sujet, qui reste néanmoins marginal dans sa production. Ferrer-Dalmau a surtout peint des scènes de cavalerie tirées des guerres carlistes du XIX^e siècle.

L'ARTISTE

Augusto Ferrer-Dalmau. Né en 1964, ce Catalan vit à Valladolid. Le choix de la ville castillane où est né Philippe II – et où se trouve une bonne partie des archives royales d'Espagne – fournit déjà un indice sur l'homme : loin de l'indépendantisme catalan, il est un féal de la « grande Espagne », très marqué par son histoire. Ferrer-Dalmau est le plus grand peintre d'histoire militaire espagnol, domaine qui représente l'essentiel de sa production et lui vaut une énorme célébrité dans son pays.



LA DIVISION AZUL

Franco offre à Hitler de l'aider dans sa conquête de l'Union soviétique, à la fois pour le remercier de son aide lors de la guerre civile espagnole, par anticommunisme et pour compenser son refus de s'engager ouvertement dans le conflit aux côtés du Reich. D'où l'idée de lever une division de volontaires, intégrée à l'armée allemande sous le numéro 250 et commandée initialement par Munoz Grandes. Le surnom de division bleue vient de la couleur de la chemise des phalangistes qui forment une grosse part du recrutement. Après avoir prêté serment à Hitler, l'unité arrive sur le front en octobre 1941, dans le secteur nord, qu'elle ne quittera plus. Elle sera rapatriée en Espagne en 1943. 46 000 Espagnols y sont passés. 8 000 seront tués, plus de 13 000 blessés, 572 faits prisonniers.

L'ÉPISODE REPRÉSENTÉ

Le tableau est souvent titré « Combat de Krasny Bor », ce qui situerait l'épisode au moment de l'offensive soviétique « Étoile Polaire », en janvier 1943. Mais il s'agit d'une erreur, ce que d'ailleurs l'on pouvait deviner en remarquant que les soldats espagnols n'ont pas encore touché de tenue d'hiver, comme ce sera le cas en 1943. Interrogé, Ferrer-Dalmau donne pour titre *Voljov*, le mot espagnol pour Volkhov. L'image montre donc une contre-attaque d'une compagnie de la division Azul durant la contre-offensive soviétique de l'hiver 1941-1942 sur la rivière Volkhov, à l'est de Leningrad. On notera la taille exagérée de la « bandera » rouge et or sur les casques et les manches. Une façon de dire au spectateur d'aujourd'hui que ces hommes défendaient en Russie la gloire des armes espagnoles. En réalité, ils étaient bel et bien embarqués dans la guerre d'extermination du Führer. On sait néanmoins, par divers témoignages russes, que les soldats espagnols se sont montrés généralement humains dans leurs rapports avec la population civile.

Elles ont pris les armes pour

Propos recueillis par Yacha Maclasha

Après la révolution de février 1917, la Russie voit émerger une curiosité anthropologique, le « bataillon de la mort » constitué à 100 % de... femmes. Son chef s'appelle Maria Botchkareva, alias Yashka, surnommée encore la « Jeanne d'Arc russe ». Ses mémoires viennent de paraître en français. Entretien avec **Nicolas Werth**, qui a préfacé l'ouvrage.

Pour répondre aux revendications de la révolution de 1905, la Douma, ou assemblée législative de l'Empire russe, est instaurée en 1906. Éluë en 1912, la quatrième Douma compte 448 députés et est présidée par un libéral, Mikhaïl Rodzianko. Elle est dissoute au moment de la révolution de mars 1917 et l'abdication du tsar.

Un **soviet** (« conseil ») désigne un groupe d'ouvriers, de paysans ou de soldats acquis aux idées socialistes.

Le **palais de Tauride** a été construit à Saint-Petersbourg par le prince Potemkine en 1783, sous Catherine II. L'énorme bâtisse sert de siège à la Douma avant la révolution de février 1917.

G&H: D'où est partie l'aventure de Maria Botchkareva ?

Nicolas Werth: Mikhaïl Rodzianko, le président de la quatrième et dernière Douma visite le front en mars 1917, c'est là qu'il la remarque et qu'il a l'idée de créer un bataillon féminin.

Pourquoi ce moment précis ?

C'est un moment particulièrement délicat, avec une montée des désordres dans l'armée russe, à la suite de la publication de l'ordre n° 1 [voir encadré p. 85] par le **soviet** de Petrograd. Rappelons que nous sommes quelques jours après la révolution de février, qui détrône le tsar Nicolas II. Le pouvoir se partage entre ce soviet, très à gauche, et le gouvernement provisoire responsable devant la Douma. Ce dernier, bourgeois et libéral, veut continuer la guerre auprès des Alliés. Rodzianko, comme les membres du gouvernement provisoire, essaie de soutenir le moral des soldats et d'éviter l'anarchie. Son idée de bataillon féminin est reprise en mai par Kerenski, nouveau ministre de la Guerre [du deuxième

gouvernement provisoire], qui en fait une affaire personnelle. C'est lui qui pousse Maria Botchkareva en avant et organise toute une mise en scène. Elle prononce notamment un discours au **palais de Tauride** où elle propose de créer un « bataillon de femmes » qui « donnera l'exemple à l'armée et mènera les hommes au combat ». Mais Botchkareva n'est pas pour autant une marionnette. Cette femme sous-officier, illettrée, voit tout de

suite dans les comités de soldats « le premier symptôme d'une maladie » qui peut être mortelle pour l'armée russe. Elle publie dans le grand quotidien **Russkoé Slovo** un appel à la « femme russe » lui demandant de sauver « ses fils et ses filles ».

Cet appel à la femme combattante puise profondément dans une particularité russe très originale...

Cette affaire touche au niveau anthropologique le plus profond : elle montre à la fois une inversion des rôles sexués dans l'armée russe et, en même temps, les limites de cette transformation d'une femme en homme-combattant. C'est quelque chose qui remonte à loin... Si on regarde les *Byliny* russes [la poésie narrative héroïque russe, transmise oralement, NDLR], on rencontre toujours une virago combattante comme Vassilissa par exemple. On trouve aussi le mythique détachement d'Amazones d'Alexandre Nevski, l'unité de femmes cosaques commandées par Tatiana Markina sous Catherine II et, bien sûr, la figure de Nadejda Dourova, qui, dans la cavalerie, a combattu contre les Français, notamment à Borodino. Bref, on se trouve en présence d'un vieux fond culturel et mythologique. Ensuite, cela renvoie aussi au partage des tâches dans les familles de paysans russes, avec cette figure de *boï-baba* [femme combattive, maîtresse femme, NDLR], illustrant l'idée que les hommes ont pour fonction d'aller gagner leur vie dans les villes, tandis que la femme reste souvent seule à la maison. Les études d'ethnologues montrent l'existence de villages de femmes au XIX^e siècle, c'est-à-dire de villages où tous les maris sont partis à la ville travailler et où



Le vrai portrait de la Jeanne d'Arc russe

En 1918, un officier, membre de la force expéditionnaire américaine, qui a croisé Maria Botchkareva à Chenkoursk, une petite ville près de la mer Blanche, a laissé d'elle la description suivante : « Un jour, en me promenant dans la rue de Chenkoursk, j'ai croisé un des majors du bataillon de la mort, qui avait le feu dans les yeux. J'ignore où ce major avait pu trouver un pantalon assez large pour y faire entrer son énorme cul. Cette hommasse pesait entre 250 et 300 lb [113 et 136 kg, NDLR], chiquait du tabac, fumait des paquets de cigarettes et s'enivrait comme un moujik qui roulait sous la table. Je n'étais pas un gars timide, mais quand j'ai vu cette apparition marchant dans la rue avec un regard radieux, j'ai traversé la rue. »

le tsar



les femmes sont restées seules maîtresses de la maison... Cette évolution trouve son couronnement idéologique à l'époque stalinienne avec ce rêve de mettre les femmes au travail, de les libérer des tâches ménagères. Quel voyageur occidental n'a pas été frappé par le spectacle de ces femmes travaillant à des travaux extrêmement durs dans les rues, comme le terrassement, avec des vestes matelassées, et dont on ne pouvait pas distinguer le sexe... N'oubliez pas l'Armée rouge et ses deux millions de combattantes pendant la Grande Guerre patriotique ! Cette tendance a été accentuée par le terrible déficit d'hommes, du fait des pertes militaires, que ce soit pendant et après la Première Guerre mondiale, durant la guerre civile ou la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 1950 et 1960, des **kolkhozes** étaient entièrement tenus par des femmes... Évidemment, dans le cas de Yashka, on n'en est pas là, on n'est pas dans

la séquence stalinienne... Néanmoins, au début du xx^e siècle, ce courant culturel et politique déjà prégnant se matérialise avec la création du bataillon de Botchkareva... Cela dit, son modèle militaire n'était pas « émancipateur », comme le voyaient ses admiratrices féministes occidentales... Si au début du xx^e siècle la « Jeanne d'Arc russe » a fait la une des journaux occidentaux et suscité l'intérêt des mouvements de libération de la femme, aujourd'hui ce sont les militaires qui s'intéressent à elle. Ainsi, en 2003, quand l'armée américaine était en plein débat sur le droit des femmes à participer aux combats, elle a commandé une étude sur les femmes combattantes dans l'armée russe durant la Première Guerre mondiale [USAWC Strategy Research Project, NDLR].

En vertu de cette « tradition » très russe, Botchkareva n'est pas la première femme à rejoindre

l'armée tsariste avant la révolution de février 1917...

C'est vrai, mais elles sont peu nombreuses : entre 600 et 800 s'engagent dans les unités de combat dans les premiers mois de la guerre. Parmi ces femmes, tous les milieux sont représentés : si Maria Botchkareva vient d'une famille de paysans très pauvres, il y a des Cosaques (une catégorie surreprésentée), mais aussi des ouvrières, comme Anna Krasilnikova, des étudiantes, comme Lidia Tychinina de Kiev, des filles d'officier, comme Appolonia Isoltsey, engagée dans le régiment commandé par son père, et même des femmes de la haute noblesse, comme la princesse géorgienne Kati Dadeshkeliani, qui publiera ses mémoires dans l'émigration. Par ailleurs, il y a un très grand mouvement féminin caritatif organisé par les *zemstvos* [assemblées provinciales de la Russie tsariste, NDLR], un phénomène qu'on retrouve dans les autres pays

Le « bataillon de la mort » à la parade... Il ne sera engagé qu'une fois au combat, en juillet 1917, et subira de lourdes pertes.

Russkoe Slovo

[« Le Monde russe »] est un journal quotidien à gros tirage (600 000 à 800 000 exemplaires) d'inspiration libérale bourgeoise publié de 1895 à fin 1917 et hostile aux progressistes d'inspiration socialiste.

Un **kolkhoze** est une ferme où les biens mobiliers et immobiliers sont mis en commun. Le kolkhoze autorise un certain niveau de propriété individuelle, à la différence du sovkhoze, propriété d'État dont les employés sont de purs salariés.



Les « troupières » du tsar prennent le thé au cantonnement. Les fusils en faisceaux sont des Mosin-Nagant modèle 1891 (calibre 7,62 mm), arme réglementaire de l'infanterie.

La fin de l'Empire russe

23-27 février 1917 (calendrier julien) À Petrograd, l'émeute chasse le tsar et instaure une république de fait.

1^{er} mars Ordre n° 1 du soviét de Petrograd, renversement de la discipline traditionnelle aux armées.

7-8 nov. Les bolcheviks prennent le pouvoir à Petrograd par un coup d'État.

Août 1918 Les troupes britanniques débarquent à Arkhangelsk.

18 nov. L'amiral Koltchak s'impose à la tête de la contre-révolution blanche.

Mars 1921 Fin de la guerre civile et stabilisation du pouvoir bolchevique.

européens mais qui est plus puissant en Russie. Il s'agit surtout d'infirmières, chargées du soin des blessés et engagées dans l'aide humanitaire.

Comment ces femmes vivent-elles au front, parmi les hommes ?

Ce n'est pas facile. Yashka entre dans l'armée à la fin de l'année 1914, elle met un an et demi à s'intégrer dans ce monde brutal. Au début, elle doit se défendre physiquement contre le harcèlement sexuel. Mais peu à peu, ses succès au tir, le courage au combat (elle a participé à un corps à corps et tué un ennemi), son imitation totale de ses camarades masculins — elle s'est même rendue au bordel avec les hommes —, lui valent estime et respect. Fin 1915, elle peut aller aux douches avec les soldats sans crainte ! Le choix d'un surnom masculin, « Yashka », est d'ailleurs révélateur de sa volonté de masculinisation.

Voilà donc Botchkareva propulsée sur le devant de la scène par Kerenski. Quelles sont les retombées de son appel ?

Le succès est notable. Deux mille femmes répondent, dont près de

la moitié appartiennent à l'élite de Petrograd et ont reçu une instruction supérieure. 30 % d'entre elles sont d'origine non russe : polonaise, balte ou juive. Il faut ajouter que, depuis mars 1917, d'innombrables associations de femmes ont vu le jour en Russie, y compris certaines — telles l'Union militaire panrusse des femmes d'aide à la patrie — qui réclament « l'égalité devant la mort ». Au total, entre juillet et octobre 1917, 16 unités regroupant à peu près 5000 femmes seront mises sur pied : quatre bataillons, dont le « bataillon de la mort » de Botchkareva, nom donné par un journaliste. Sur ce nombre, moins de 1500 recrues ont vocation à participer à des engagements armés.

Quels sont les critères de recrutement ?

Il n'y en a pas. C'est une affaire individuelle, où chaque volontaire obtient l'accord des autorités militaires aux niveaux supérieurs, voire des plus hautes autorités de l'État. Dans l'armée, ces femmes n'ont pas de fonctions spécifiques. Elles sont simples soldats, comme des hommes. Si les femmes du milieu cosaque et de la région du Caucase atteignent

assez vite les grades de sous-officiers, généralement les femmes du peuple ne montent pas très haut, rarement au-delà de caporal. C'est le grade auquel Yashka accède en 1916. Elle devient ensuite sous-officier, puis officier, l'un des rares exemples, sinon le seul parmi les femmes. Elle est très consciente de son rôle : dans les rangs du « bataillon de la mort », la discipline est stricte, la prière quotidienne obligatoire et les rapports sexuels prohibés.

Quelle est l'efficacité militaire du « bataillon de la mort » ?

Nulle. Il n'est engagé qu'une seule fois, à Smorgon [sur le front de l'Ouest, à 110 km au nord-ouest de Minsk, NDLR], les 8 et 9 juillet 1917, quand le rouleau compresseur allemand avance et que l'armée russe n'est plus en mesure de résister. Le commandement redoute de placer un bataillon constitué uniquement de femmes en première ligne, donc il encadre chaque femme par deux hommes. Mais les malheureuses, engagées dans le bataillon, sauf Botchkareva et quelques autres, ne sont ni entraînées ni aguerries. Le combat est un choc énorme, elles

subissent beaucoup de pertes, sans aucune incidence du point de vue strictement militaire.

Est-ce le « bataillon de la mort » qui résiste à l'assaut bolchevique lors du coup d'État d'octobre-novembre 1917 ?

On le croit souvent mais c'est une erreur. C'est le 1^{er} bataillon de femmes de Petrograd qui épaula les cadets tsaristes dans les combats du palais d'Hiver. La preuve : Lénine et Trotski demandent à Botchkareva de continuer le combat à leurs côtés. Mais elle refuse en disant : « *Vous ne préparez pas le bonheur de la Russie mais sa ruine.* »

Que devient-elle après le coup d'État bolchevique ?

Durant la nuit du 7 au 8 novembre 1917, les bolcheviks s'emparent du pouvoir. Le « bataillon de la mort » est dissous et Maria est arrêtée comme ennemie de la révolution. Au printemps 1918, elle échappe par miracle au peloton : il est déjà prêt à tirer quand un soldat reconnaît celle qui l'a sauvé durant la guerre et il persuade les autres de ne pas fusiller

« *une paysanne comme eux* ». Yashka s'enfuit à Vladivostok d'où elle embarque sur un navire en partance pour les États-Unis. Elle espère convaincre les Occidentaux d'intervenir plus activement pour « sauver sa Russie ». Aux États-Unis, elle est accueillie par le président en exercice Woodrow Wilson et l'ancien, Theodore Roosevelt. À la Maison Blanche, aux côtés de Wilson, elle participe à la réunion qui doit définir le cadre de l'aide américaine aux armées blanches [antibolcheviques] du Nord de la Russie. Dans sa chambre de l'hôtel new-yorkais Prince George, elle dicte ses mémoires au journaliste américain Isaac Don Levine [matériau de base du livre aujourd'hui publié en français, NDLR], un Juif qui en 1911, pour échapper aux pogroms, a quitté l'Empire russe et émigré aux États-Unis. Puis elle débarque au

Royaume-Uni, où, avec l'aide de Churchill, elle rencontre le roi George V, qui la salue comme la « Jeanne d'Arc russe » et lui dit qu'il compte sur elle dans le combat contre les bolcheviks.

Le 27 août 1918, elle retourne à Arkhangelsk avec les troupes britanniques.

■ L'ordre n° 1, le texte qui abat l'ordre militaire tsariste

Promulgué par le « soviét des députés ouvriers et des délégués de soldats » de Petrograd (ex-Saint-Petersbourg) le 1^{er} mars 1917, l'ordre n° 1 appelle d'abord dans son article 1 à l'élection immédiate de comités de soldats à partir du niveau de la compagnie. Dans toutes leurs actions politiques, les troupes n'obéiront plus aux officiers, mais aux comités de soldats (art. 3). Les ordres militaires ne pourront être exécutés que s'ils ne contredisent pas les ordres émis par les comités de soldats (art. 4). Les armes seront placées sous la garde des comités de soldats et ne seront en aucun cas restituées aux officiers (art. 5). Les marques d'abaissement du soldat sont supprimées. Les officiers seront simplement appelés « Monsieur », les hommes seront vouvoyés, le salut ne sera obligatoire que durant le service (art. 6 et 7).

Que fait-elle en Russie ?

Sans grand succès, elle essaye de lever des unités féminines. Déçue, elle décide de démissionner, mais l'amiral Koltchak, le « gouverneur suprême de la Russie blanche » lui demande de lever des infirmières. En deux jours, Yashka forme une unité de deux cents femmes et l'intègre à la Croix-Rouge. Mais l'Armée rouge avance et Koltchak se retire. Yashka, au lieu de le suivre, décide de rendre visite à ses parents à Tomsk. La Tcheka, la police politique bolchevique, l'arrête la nuit de Noël 1918. Et l'exécute d'une balle dans la nuque. ■

Pour en savoir +

À lire • *Yashka, Journal d'une femme combattante. Russie 1914-1917*, édition présentée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Nicolas Werth, Armand Colin, coll. « Le fait guerrier », 2012 (304 p., 19,50 €).

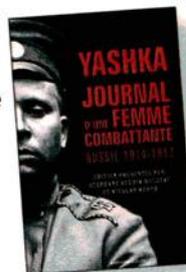


Spécialiste de l'histoire de l'Union soviétique, Nicolas Werth

est directeur de recherche au CNRS et travaille à l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP). Il est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment

d'une *Histoire de l'Union soviétique : De l'Empire russe à la Communauté des États indépendants* (PUF, 2012) et d'un très bon ouvrage de vulgarisation, *1917, la Russie en révolution*

(Découvertes Gallimard, 1997).

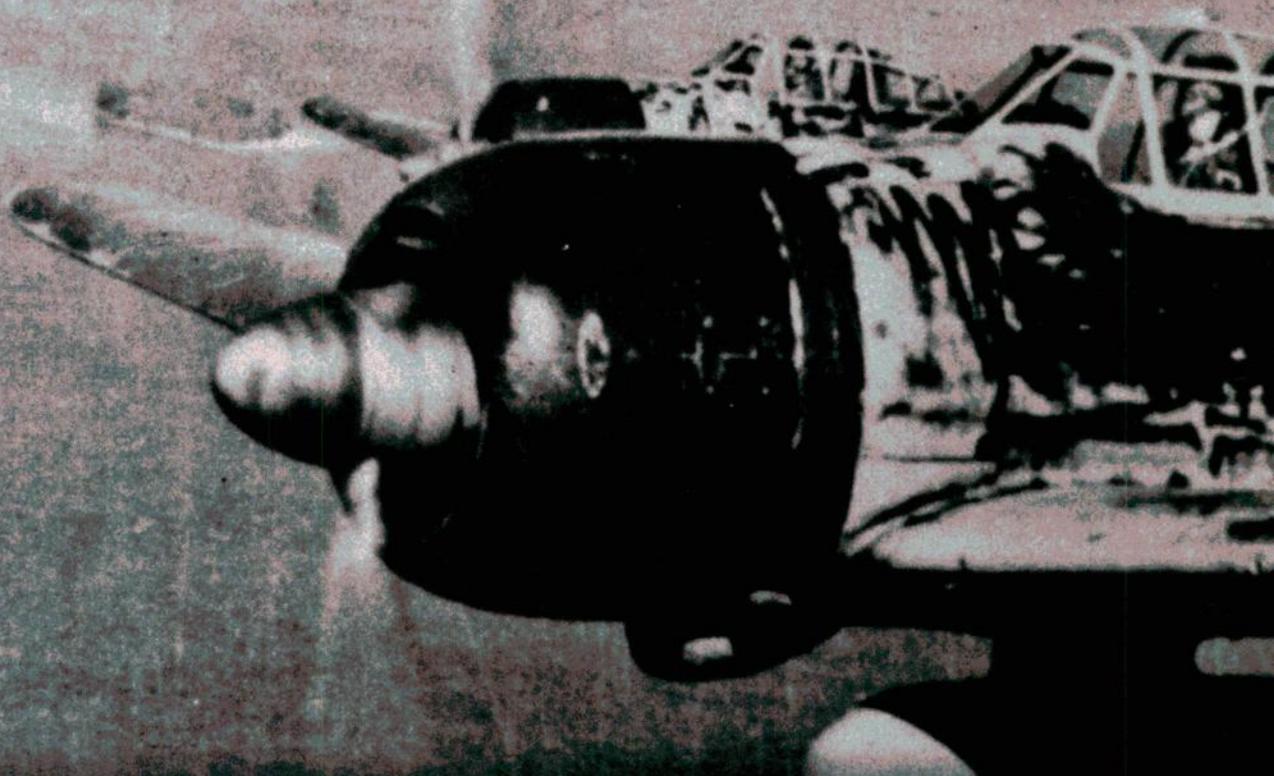


Un bataillon de femmes pose devant le siège de l'État-Major impérial qui fait face au palais d'Hiver à Saint-Petersbourg. L'arc de triomphe célèbre la victoire de 1812 sur Napoléon.

Zéro : de l'infini au néant en

Par Eric Bergerud, traduit et adapté de l'anglais par Pierre Grumberg

Roi des cieux au printemps 1942, le mythique Zéro est contraint d'abdiquer un semestre plus tard. Conçu pour une autre guerre que celle du Pacifique, incapable d'évoluer, impossible à produire en masse, ce symbole des errances japonaises de la Seconde Guerre mondiale est vaincu par l'intelligence tactique de l'adversaire avant même d'être obsolète.



Dans **A6M**, le A désigne un chasseur embarqué, le numéro 6 indique qu'il est le sixième modèle du genre et le M est l'indicatif de Mitsubishi. Le A6M reçoit des Alliés le nom de code de « Zeke ».

Le **Polikarpov I-16** qu'affronte le Zéro en Chine est produit en URSS en 1934. Successeur du biplan **I-15** sorti en octobre 1933, il est l'un des tout premiers monoplans modernes, puissant et rapide pour l'époque (750 ch pour 450 km/h), léger et très manœuvrable. Mais il est obsolète en 1937.

L' horizon géopolitique du Japon semble bien chargé en ce 1^{er} avril 1939. Englué dans une guerre interminable en Chine, le pays est écrasé par un budget militaire insupportable... C'est pourtant par une fin d'après-midi printanière limpide que décolle pour la première fois le « prototype 12 » de chasseur embarqué conçu par Horikoshi Jiro [l'ordre patronyme puis prénom d'usage au Japon a été rétabli, NDT]. « Il n'y avait pas l'ombre d'un nuage ; c'était un jour exceptionnellement beau », écrit non sans mélancolie l'ingénieur de Mitsubishi. Peut-on rêver meilleur augure ? De fait, l'avion bientôt rebaptisé **A6M** confirme tous les espoirs fondés sur lui. À force d'astuces, Horikoshi est parvenu à répondre au cahier des charges contradictoire édicté par la marine impériale le 14 avril 1938. Dépassant

500 km/h, capable de voler 3 000 km, l'appareil a la vitesse et l'endurance nécessaires pour escorter les bombardiers. Mais, comme l'a imposé le lobby des pilotes, l'A6M manœuvre dans un mouchoir : de quoi offrir à une élite les clés du combat tournoyant rapproché qui, selon les Japonais, décidera des conflits futurs. Dès la fin juillet 1940 — soit le millésime 2600 du calendrier impérial, « année zéro » qui vaut à l'avion son nom de modèle « Type Zéro » —, des avions de présérie sont expédiés au combat en Chine, sans que la mise au point soit achevée. L'aéronavale japonaise, chargée de tenir le ciel de Chine centrale et méridionale, s'inquiète de voir ses bombardiers interceptés par une chasse adverse de plus en plus mordante. Les pilotes nippons brûlent d'en découdre, mais l'ennemi est méfiant... « Le Zéro m'excitait plus que tout auparavant, rapporte le futur as Sakai Saburo. Au sol, il avait des lignes plus pures

que tout autre appareil avant lui. Le piloter était un rêve. Le Zéro était l'appareil le plus sensible sur lequel j'aie jamais volé : même une légère pression du doigt apportait une réponse instantanée. » Enfin, le 13 septembre, 13 Zéro surprennent et exterminent une formation de 27 **Polikarpov I-15** et **I-16** au-dessus de Chongqing. Les Zéro frisent bientôt les 100 victoires et le ciel leur appartient.

« Des abeilles vicieuses »

Comme si le Zéro avait chassé les nuages de 1939, un soleil radieux brille fin 1941 sur les ambitions japonaises. Après avoir écrasé Pays-Bas et France, Hitler étrangle l'Empire britannique : porte arrière de la Chine et source infinie de richesses, l'Asie du Sud-Est est sans défense. Rien à redouter de Moscou, dont la banlieue vient d'être pénétrée par les Panzer. Il y a un empire à conquérir et le Zéro est l'arme rêvée pour y parvenir :

six mois



capable de protéger les avions d'attaque et les porte-avions, il assurera également du sol, grâce à son autonomie exceptionnelle, la défense des bases saisies et du territoire maritime vital qui les entoure. L'ultime obstacle reste la flotte que l'Oncle Sam a basée à Pearl Harbor (voir dossier de G&H n° 4). Le 7 décembre, les stratèges de Tokyo pensent bien lui avoir infligé un coup fatal... Ils se trompent, tout comme sur le sort de l'URSS que Joukov vient, ironiquement, de sauver en contre-attaquant le 5 décembre. Mais le blitzkrieg maritime qui balaye le Pacifique semble leur donner raison.

Comme l'ont espéré les têtes de l'aéronavale nipponne, les avions alliés se montrent inférieurs au Zéro sur tous les plans, robustesse exceptée. Même le Hawker Hurricane, sauveur de l'Angleterre en 1940, ne peut redresser la balance : « Les Zéro bourdonnaient autour des Hurricanes comme des abeilles vicieuses »,

témoigne un commandant d'escadrille australien. Le moral des pilotes alliés descend en vrille... « Alors que la jeunesse est optimiste face au destin, avec cette certitude que le malheur n'arrive qu'aux autres, j'éprouvais exactement l'inverse », rapporte le futur as américain Jim Morehead, pilote tout neuf expédié sur P-40 par l'US Army Air Forces (USAAF) à Java en avril 1942. « Je me disais : "Je suis foutu, je suis le prochain, je sais que ce sera moi." Pas la peine d'être bon en maths pour calculer à combien de missions on peut survivre quand dix s'en vont et cinq reviennent... Alors que les pilotes en attente d'alerte étaient plutôt chahuteurs, avec rires et bons mots, c'était l'anxiété silencieuse qui régnait à l'époque. »

Le Tigre prépare la parade

Et pourtant, le Zéro n'a rien d'invincible. Début 1942, le colonel américain Claire Chennault, qui combat en

Chine sur P-40 (le même avion que Morehead) à la tête des Tigres volants, perçoit les limites de la chasse japonaise. Chennault est convaincu que les pilotes américains, entraînés à se jeter agressivement sur l'ennemi, sont condamnés face à l'agilité adverse. Mieux vaut, explique-t-il, jouer la prudence et l'intelligence tactique : « Regardez sans cesse autour de vous. Jetez un œil avant d'attaquer, un autre avant de rompre, et au moment d'arriver à portée de tir. Ne jamais manœuvrer en grimpant sauf après avoir accumulé de la vitesse en piqué parce que l'avion japonais grimpe mieux que vous. Utilisez les meilleures qualités du P-40 : vitesse, piqué et puissance de feu [passe frontale]. Ne jamais engager le combat tournoyant. »

Certes, les Tigres n'affrontent pas en Chine les Zéro de la marine impériale mais leurs équivalents de l'armée, aux caractéristiques similaires mais aux performances inférieures.

Suite page 90

L'as Nishizawa Hiroyoshi à bord de son A6M3, au-dessus des îles Salomon en mai 1943. Il revendique 87 victoires, toutes sur alliés. Surdoué, Nishizawa survit aux terribles combats de Guadalcanal et Rabaul pour être abattu le 26 octobre 1944. À bord d'un transport, il a, la veille, cédé son Zéro à un kamikaze...

Les Tigres volants est le surnom du 1st American Volunteer Group (1st AVG), unité de chasse montée en 1941 avec 60 pilotes et une centaine de Curtiss P-40B par le colonel Claire Chennault sous cocardes chinoises. Basée à Kunming, l'unité est engagée le 20 décembre 1941 et obtient environ 115 victoires aériennes pour 14 pilotes perdus en mission. Elle intègre l'USAAF en juillet 1942.

Un avion fragile produit de manière artisanale

■ Imbattables en combat tournoyant, durs à descendre...

Joe Foss pilote un F4F à Guadalcanal à l'automne 1942 : « Après ma première victoire, un Zéro m'a quasiment déchiqueté et j'ai dû me poser avec l'un d'eux dans ma queue. Ils avaient faim, ce jour-là. Nous avons pris tout le temps des coups. Quand il y avait autant de Zéro autour de vous, la question n'était pas de savoir si on serait touché, mais quand. » Foss survit cependant pour devenir as des as des marines, avec 26 victoires en trois mois. « Rien ne peut tourner avec un Zéro, et il faut être idiot pour tenter ce truc, ajoute Perry Dahl, as de l'armée (9 victoires) sur P-38. J'ai toujours pensé qu'il était impossible de descendre un pilote de Zéro qui vous avait vu. Ce que nous faisons était de le prendre en sandwich : il tentait de s'écarter d'un de nos gars et s'exposait ainsi aux coups d'un autre. »

Construit de mars 1939 à août 1945 à 10 449 exemplaires, le Zéro est le premier chasseur japonais, avec un tiers du total. Bien peu, en fait, quand l'Américain Grumman sort 6 140 Hellcat pour la seule année 1944. Cette productivité déplorable s'explique par un mauvais choix industriel : fuselage et longeron (poutre principale de l'aile) ne font qu'un. On gagne certes 45 kg en évitant les pièces qui solidarisent fuselage et aile, mais on interdit aussi leur fabrication séparée puis l'assemblage final à la chaîne. Cette méthode artisanale exige en outre une main-d'œuvre nombreuse et coûte cher.

UNE STRUCTURE EN ALLIAGE HYPERLÉGER

Le Zéro prêt au combat pèse 200 kg de moins que son rival F4F Wildcat vide ! Ce résultat est obtenu en optimisant toutes les pièces dépassant 1/100 000 du poids visé et en faisant large usage de l'Extra Super Duralumin (ESD), un duralumin (alliage d'aluminium, cuivre, magnésium et manganèse) élaboré par Sumitomo. Costaud et léger, l'ESD se révèle cependant plus friable et sujet à la corrosion.

DES RÉSERVOIRS BIEN DIMENSIONNÉS MAIS MAL PROTÉGÉS

Le réservoir de fuselage du A6M2 de 1941 est remplacé sur ce A6M5 de 1944 par des réservoirs placés dans les ailes et pour une capacité similaire (518 l contre 540 l). Cette capacité est l'un des secrets de l'autonomie exceptionnelle de l'avion. Mais le réservoir n'est pas blindé avant 1944, ni muni d'un dispositif auto-obturant. Ce qui rend l'avion terriblement vulnérable aux balles incendiaires.

UN AVION TRÈS MANŒUVRANT, MAIS À BASSE VITESSE

Le Zéro est doté de surfaces mobiles généreuses, aux réponses précises et instantanées qui rendent l'avion exceptionnellement manœuvrant. En jouant sur l'élasticité des câbles de commandes, Horikoshi invente même un astucieux système qui accorde la réponse de la profondeur (la gouverne de queue qui permet de monter ou descendre) à la vitesse. Optimisées pour les vitesses moyennes du combat tournoyant qu'envisagent les pilotes nippons, les commandes durcissent avec la vitesse. Ce dont les Américains ne manquent pas de tirer profit.

UNE AILE DE TRÈS GRANDE SURFACE

Afin de concilier manœuvrabilité, grande vitesse ascensionnelle, vitesses de décollage et d'atterrissage réduites pour les opérations embarquées et espace pour les canons de bord, Horikoshi dessine une aile allongée et à grande surface (22,44 m²), qui « porte » bien l'avion mais augmente la traînée (la force résistante à l'avancement) et nuit à la vitesse en piqué.

UN ÉQUIPEMENT RADIO PERFORMANT... MAIS INUTILISABLE

Le poste de radio Type 96 du Zéro n'est pas mauvais au début de la guerre, avant que la pénurie de matériaux n'en ruine la qualité. Mais l'avion n'est pas conçu pour l'accueillir et cause des interférences qui ruinent ses performances. Les pilotes, du coup, apprennent à s'en passer (certains le démontent même pour gagner du poids), adoptant des signaux visuels, au détriment évident de la coordination du combat.

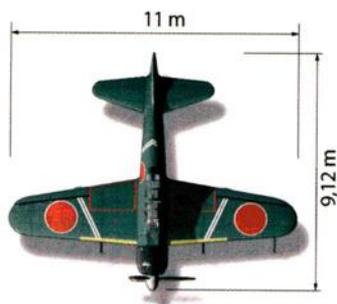
UN ARMEMENT INSUFFISANT

Chaque aile abrite un canon Type 99-1 de 20 mm, déclinaison de l'omniprésent Oerlikon FF suisse. Mais les Japonais en ruinent la puissance en optant pour un canon trop court, qui limite la vitesse de l'obus (600 m/s contre 840 m/s au Hispano Mk II franco-britannique) et donc sa portée. L'arme ne dispose en outre que d'un chargeur tambour de 60 coups, soit sept secondes de tir seulement. Trop faibles, les deux mitrailleuses de capot de 7,7 mm ne compensent pas. Fin 1942, un canon allongé (ici) offre enfin une vitesse de 750 m/s, avec une bande de 120 obus. Mais le Zéro est déjà sur le déclin.



CHAMP DE VISION EXCEPTIONNEL, PROTECTION MINIMALE

Afin d'ouvrir le champ de vision du pilote à 360°, Horikoshi Jiro a dessiné une verrière en goutte d'eau révolutionnaire – elle n'apparaît chez les Américains qu'en 1944. Mais pour gagner du poids, leur obsession, les Japonais ne blindent ni le pare-brise, ni le siège du pilote... Ces protections de cockpit, standardisées en Occident depuis la bataille d'Angleterre, ne sont installées qu'en 1944 sur ce A6M5c.



CARACTÉRISTIQUES DU A6M5, MODELE 52 (1944)

Cet avion est celui qui livre en juin 1944 la dernière bataille de l'aéronavale japonaise dans la mer des Philippines, puis assure la défense de l'archipel nippon.

Surface alaire: 21,30 m²

Charge alaire: 128,3 kg/m²

Poids à vide: 1876 kg

Poids en charge: 2733 kg

Poids maximal: 2952 kg

Vitesse maximale (en palier): 565 km/h

Vitesse de croisière: 370 km/h

Vitesse ascensionnelle: 14,25 m/s

Plafond: 11 740 m

UNE MOTORISATION ANÉMIQUE

Le A6M2 est doté en série du Nakajima Sakae 12 de 940 ch. Honnête en 1939, ce moteur est cependant obsolète à la mi-1942, alors que les moteurs américains dépassent 1500 ch. Mais les motoristes japonais ne suivent pas: le moteur Sakae 21 du A6M5 de 1944 (avec des pipes d'échappement vers l'arrière afin de profiter de l'effet propulsif des gaz) n'atteint que 1 130 ch, quand le Pratt & Whitney R-2800 Double Wasp du F6F affiche 2000 ch!

■ ... mais faciles à semer et à faire flamber comme des torches

Le marine Roger Haberman, également à Guadalcanal sur F4F, se tire sans heurts d'une situation périlleuse: « J'avais décidé de porter la barbe et le foutu truc n'arrêta pas de se coller en travers de mon masque à oxygène. Je l'ai enlevé une seconde pour l'inspecter et j'ai reçu un appel de Foss: "Regardez pas tout de suite, les filles, mais vous avez de la compagnie", et, bon Dieu, je vois passer toute une volée de traçantes au-dessus de ma tête. Ma formation et moi avons foncé vers le sol – tout droit vers notre mère la terre, plein pot. Nous étions plus lourds et nous pouvions semer les Zéro facilement en piqué. [...] Un Zéro a redressé et il est parti vers l'océan, je crois qu'il était touché et voulait s'écarter. Ma vitesse était de 65 km/h supérieure. J'ai redressé juste derrière lui, tiré et il a explosé. J'étais si proche que j'ai dû virer parce que les flammes de son essence enveloppaient mon avion. » « On peut toujours savoir si c'est un Zéro ou un avion ennemi qui s'est écrasé dans la mer, remarque laconiquement son adversaire Tanimuzu Takao. Le Zéro laisse du feu à la surface, l'avion américain laisse une tache d'huile. »

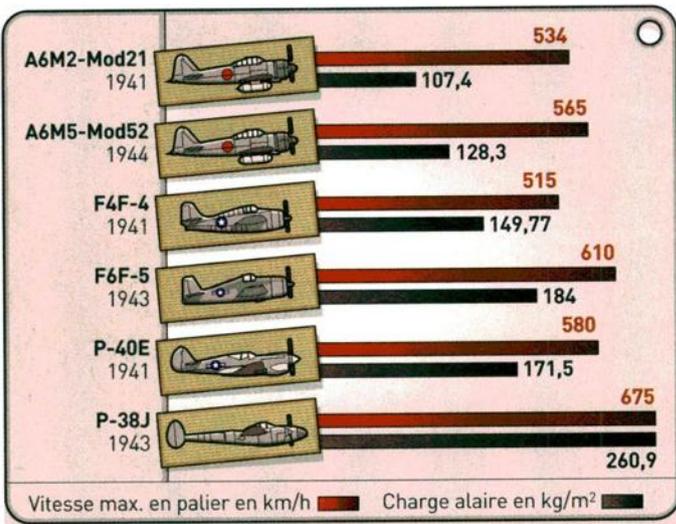
UN RÉSERVOIR DE PLUS POUR UNE AUTONOMIE FABULEUSE

Poids plume, ce qui limite déjà sa consommation de carburant, le Zéro est doté d'un réservoir largable de 330 l, pour une capacité totale de 750 l. De quoi offrir une autonomie phénoménale de 3000 km, plus de deux fois celle du F4F Wildcat! Un atout clé pour l'escorte de raids à longue distance.

OPTIMISÉ POUR LA MER

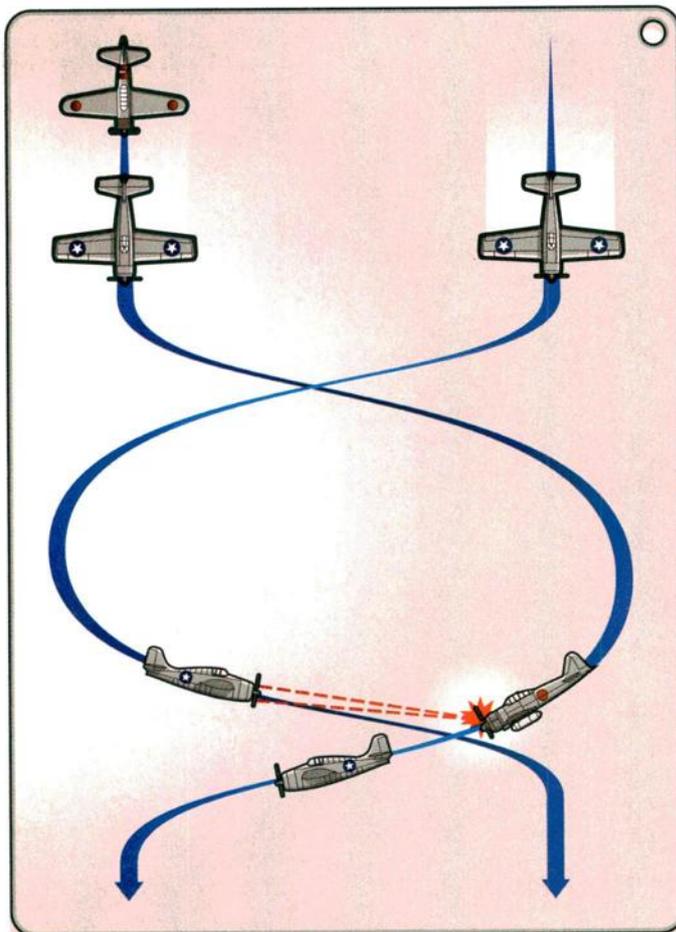
Le train d'atterrissage costaud et ouvert vers l'extérieur offre une large voie, permettant une excellente stabilité pour les opérations de décollage et atterrissage sur porte-avions. Ce choix pourtant rationnel ne sera copié que tardivement sur les chasseurs américains conçus par Grumman.

Le Zéro offre une grande manœuvrabilité au détriment de sa robustesse et de son armement.



DES PERFORMANCES QUI STAGNENT

Grâce à sa légèreté, le Zéro affiche pendant tout le conflit une charge alaire notablement inférieure à celle de ses adversaires, atout essentiel pour manœuvrer serré. Encore faudrait-il que les Américains acceptent le combat tournoyant, ce dont la vitesse en palier très supérieure des nouveaux avions introduits en 1943 les dispense ! Le résultat est que le ratio Zéro perdus/ennemis abattus plus ou moins équilibré de 1942 évolue désastreusement pour atteindre dix Zéro pour un Hellcat à la mi-1944.



LA THACH WEAVE, TACTIQUE PAYANTE DE LA NAVY

À Midway, en juin 1942, les Américains expérimentent une tactique de défense originale, la *Thach Weave*, du nom de son inventeur (voir p. 91). Son principe : chaque pilote d'une paire attaquée croise sa trajectoire avec celle de son ailier, de façon à le placer en position de tir frontal et forcer le Zéro à parer. Coordonnée par radio, luxe dont les Japonais ne disposent pas, la méthode compense les faibles performances du F4F. À noter que cette tactique figure toujours au menu des écoles de chasse.

Suite de la page 87

Quoi qu'il en soit, les Tigres, à la différence des autres unités alliées, équilibrent les pertes.

Chennault l'a bien compris : la manœuvrabilité irrésistible des chasseurs japonais est un atout qui peut se retourner contre eux. Cette qualité, en effet, exige une faible charge alaire — c'est-à-dire le rapport du poids sur la surface de voilure (voir infographie ci-contre) —, donc une structure aussi légère que possible, ce qui pénalise la robustesse. Or Horikoshi doit ajouter, pour atteindre la vitesse exigée par la marine, un moteur Nakajima relativement lourd pour sa puissance (1,43 kW/kg contre 1,58 au moteur du F4F de la Navy)... Ce qui implique de gagner encore du poids en sous-dimensionnant l'armement, en renonçant au blindage du cockpit et aux réservoirs auto-obturants, pourtant devenus la norme depuis la bataille d'Angleterre.

Le résultat est spectaculaire : le Zéro A6M2 vide pèse 1 680 kg, un tiers de moins que le F4F ! Mais il est vulnérable et, surtout, sa fragile légèreté le pénalise en piqué — où les avions costauds supportent mieux les grandes vitesses. Ces faiblesses, impossibles à compenser sans repenser totalement l'avion, n'apparaissent pas face aux adversaires médiocres des années 1940-1941 comme le I-16 des Chinois ou le Brewster F2A Buffalo qui équipe l'US Navy comme les Britanniques et les Néerlandais en Asie. En revanche, elles deviennent exploitables par leurs successeurs plus puissants, P-40 ou F4F. Le Zéro a certes été optimisé dès sa naissance mais contre le mauvais adversaire et en lui interdisant toute possibilité d'évolution !

Le Wildcat sort les griffes

Les enseignements collectés par Chennault arrivent trop tard pour les pilotes de la RAF, de la *Militaire Luchtvaart* ou de l'USAAF engagés aux Philippines, en Malaisie ou aux Indes néerlandaises. Mais à temps pour profiter aux aviateurs de l'US Navy. Épargnés à Pearl Harbor, ils vont affronter en 1942 les Zéro en quatre batailles (mer de Corail, Midway, Salomon orientales et îles Santa Cruz), aussi féroces que tardives, puisque la première ne s'engage que le 4 mai. Cela laisse le temps au lieutenant-commander (capitaine de corvette) et maître tacticien John « Jimmy » Thach de perfectionner la riposte préparée depuis qu'il a lu, outre les rapports de Chennault, un bulletin de renseignement sur le Zéro publié le



22 septembre 1941. Thach conçoit du coup une manœuvre particulière, la *Thach Weave* (l'« enchevêtrement de Thach », voir ci-contre), qui, en croisant les trajectoires du leader et de l'ailier place l'un des deux en position de tir contre l'attaquant de son partenaire. S'inspirant de Chennault, les pilotes américains n'attaquent plus qu'avec l'avantage de l'altitude, pour une passe « *hit and run* » : un piqué suivi d'une remontée à grande vitesse, que les Zéro ne peuvent suivre. Enfin, copiant la Luftwaffe, la Navy adopte la formation de base en double paire positionnée en « doigts de la main », bien plus souple que le trio toujours utilisé par les Japonais. En dépit de l'énorme avantage que leur apporte le radar qui les avertit des raids adverses, les résultats obtenus par les pilotes américains en mer de Corail en mai et à Midway en juin (où la *Thach Weave* est appliquée pour la première fois) sont en demi-teinte. C'est que le matériel n'est pas tout : manquant de ressources industrielles pour bâtir une aéronavale nom-breuse, les Japonais ont capitalisé sur une petite élite cadre de pilotes, entraînés intensivement pendant des

Un Zéro s'envole pour attaquer Pearl Harbor. L'avion est alors un pur chasseur, embarqué puis de plus en plus basé au sol après juin 1942 et Midway, où quatre porte-avions sont perdus. Faute de bombardiers en piqué pour ses porte-avions légers, la marine arme en 1944 le Zéro d'une bombe de 250 kg. Pis-aller qui conduit au rôle ultime, celui de kamikaze.



Un réservoir auto-obturant est muni à l'intérieur d'une couche de caoutchouc spéciale qui gonfle quand elle est imbibée d'essence. La fuite est ainsi arrêtée et les risques d'inflammation limités.

John « Jimmy » Thach (1905-1981) commande la chasse du porte-avions *Lexington* (coulé) en mer de Corail, puis celle du *Yorktown* (coulé) à Midway. Titulaire de six victoires, il dote ensuite l'US Navy d'une méthode anti-kamikaze, commande un porte-avions en Corée et termine amiral en 1965.

L'archipel des Salomon est composé d'un millier d'îles étirées sur plus de 1000 km à l'est de la Nouvelle-Guinée. Il comprend notamment l'île de Guadalcanal et le petit archipel des Santa Cruz. Sa reconquête en 1942-1943 permet aux Américains de neutraliser la grande base de Rabaul, en Nouvelle-Bretagne orientale.

Pour en savoir +

- *Zéro A6M*, H. P. Willmott, EPA, 1982.
- *Fire in the Sky*, Eric Bergerud, Westview, 2000.
- *Eagles of Mitsubishi*, Jiro Horikoshi, Univ. of Washington Press, 1992.
- *The First Team*, John Lundstrom, Naval Institute Press, 1990.
- *The First Team and the Guadalcanal Campaign*, John Lundstrom, Naval Institute Press, 2005.

centaines d'heures. L'extrême qualité de ces aviateurs complétée par les performances du Zéro sont une pénible révélation. « *Le Wildcat lui est pitoyablement inférieur en montée, manœuvrabilité et vitesse...*, écrit Thach. *Il est véritablement surprenant que des pilotes soient parvenus à rentrer vivants.* » Il n'en reste pas moins que la capacité d'encaissement légendaire du F4F, sa vitesse de piqué (plus de 750 km/h contre 660 km/h au Zéro), sa puissance de feu et la meilleure tactique collective des Américains permettent d'égaliser les pertes. Ce n'est pas tant le score réel qui heurte les Américains que l'insulte faite à leur sentiment de supériorité.

Le jugement des Salomon

Début juin 1942, donc, ses adversaires ont déjà pris la mesure du Zéro. Le battre n'est plus qu'une affaire de temps. Les Japonais vont les y aider en s'embarquant dans une campagne de dix-huit mois au-dessus des îles Salomon, depuis le débarquement américain à Guadalcanal le 7 août 1942 jusqu'à la neutralisation de la base de Rabaul, verrou japonais

sur la porte des Indes orientales, début 1944. Pour cette bataille d'usure, les Japonais sont mal armés : leur production aéronautique est insuffisante et la base de Rabaul se trouve à 900 km de l'aérodrome d'Henderson Field, principal objectif de Guadalcanal ! Ce qui, en pratique, condamne les avions endommagés et leurs pilotes, de toute façon rarement recherchés faute d'organisation *ad hoc*. En outre, l'élite des aviateurs de la marine, sérieusement décimée en 1942, décline rapidement. Alors que le pilote de Zéro moyen affiche 600 heures de vol en 1941, son capital tombe à 400 à la mi-1943 — à peu près l'inverse de ce qui se passe dans la Navy. Et l'expérience des anciens ne bénéficie pas aux recrues, puisque la marine maintient ses meilleurs éléments au combat jusqu'à la mort. Ainsi, seuls trois des dix plus grands as du Zéro survivent à la guerre, contre neuf sur dix côté Navy. En dépit de ces handicaps, les Zéro infligent au début des pertes sévères aux pilotes d'Henderson, la « Cactus Air Force », conservant même un taux de pertes positif. Puis, avec l'érosion des effectifs et de l'expérience,

les Américains, qui suivent la pente inverse, prennent le dessus. Quand intervient en 1943 la nouvelle génération de chasseurs américains, la messe de requiem du Zéro est déjà dite. Le P-38 Lightning qui remplace le P-40 de l'armée, les F6F Hellcat et F4U Corsair qui relèvent le F4F dans la Navy et chez les marines n'égalent toujours pas la manœuvrabilité du Zéro à basse vitesse. Mais leur énorme puissance (2000 ch pour le F6F) leur permet de surclasser aisément le Zéro en qualité (la version A6M5 de 1944, plus coûteuse, n'évolue pas en performances) comme en nombre : il sort 3,4 fois plus de F6F et F4U que de Zéro en 1943-1944 ! Quant au successeur de son chasseur vedette, le A7M pourtant étudié dès 1940 par Horikoshi, Mitsubishi en fabrique... huit. C'est ainsi que l'aéronavale japonaise, en avance en 1941, termine la guerre sur un avion totalement obsolète monté par des pilotes débutants. Ne reste plus qu'au Zéro, résumé à lui seul de l'ineptie stratégique de Tokyo, qu'à remplir l'unique mission à sa portée : celle du kamikaze. ■

Corbett, prophète de la puis

Propos recueillis par Laurent Henninger

Il n'est ni militaire ni même marin. Pourtant, Julian Corbett, au tournant du xx^e siècle, va devenir un conseiller incontournable de l'Amirauté britannique. Il défend l'importance du contrôle des lignes de communication et relègue la bataille décisive au rang de simple outil parmi d'autres. À l'occasion de la sortie de sa biographie de Corbett, Joseph Henrotin dresse le portrait de ce penseur de la stratégie globale.



Politologue et polémologue belge spécialiste des questions de technologie

militaire, Joseph Henrotin est rédacteur en chef du mensuel *Défense et sécurité internationale (DSI)*. Spécialiste notamment des problématiques navales et aériennes, il a consacré un ouvrage à Julian Corbett (voir bibliographie p. 95).

Comment résumer Julian Corbett ?

L'un des tout premiers **stratégistes** civils, l'un des plus grands straté-gistes des domaines **maritime** et **naval** et l'un des premiers à réellement penser les opérations **interarmées** et **combinées**, en même temps qu'il donne une nouvelle jeunesse aux écrits de Clausewitz en les appliquant au domaine naval.

Voilà en effet un palmarès plus que respectable et une vie que l'on devine bien remplie...

Au moins intellectuellement en effet. Il se destine d'abord au métier d'avocat [voir biographie p. 94]. Mais sa vraie passion, c'est l'écriture. Il commence par écrire des nouvelles, toujours plus ou moins en rapport avec le monde maritime. Il montre aussi une certaine fascination pour

l'époque élisabéthaine [*seconde moitié du xvi^e siècle*]. Cela dit, on peut avancer l'idée que sa formation de juriste le prédispose à l'excellence dans le déploiement d'une argumen-tation intellectuelle solide.

C'est donc une sorte d'Anglais parfait et cela explique d'ores et déjà beaucoup de choses quant à sa carrière future.

D'autant qu'il se passionne aussi pour le processus de constitution des empires. Ses écrits vont progressivement évoluer de la pure fiction à la biographie, notamment celle de Sir Francis Drake, le grand explorateur et corsaire de la reine Élisabeth I^{re}, au tournant des xvi^e et $xvii^e$ siècles, celui qui parvient à vaincre « l'Invincible Armada » des Espagnols. Puis il se tourne

franchement vers l'histoire militaire et rejoint la *Navy Records Society* dans les années 1890. Il s'agit d'un club de réflexion stratégique navale à statut privé. Progressivement, il va partir à la recherche de « principes » stratégiques.

Est-ce alors que commence sa grande période d'écriture ?

Oui, de 1900 à 1911, année où il publie le livre qui restera son maître ouvrage, *Some Principles of Maritime Strategy*, et où il donne de nombreuses conférences à l'Académie navale. C'est aussi à cette époque qu'il se lie d'amitié avec Jacky Fisher, l'amiral qui commandera la marine britannique pendant la Première Guerre mondiale — conflit dont Corbett deviendra l'historien officiel. Pour l'heure, il rédige aussi une histoire des opérations



« Il prône l'abandon du charbon et le passage au pétrole, d'où découle la question de la domination du Moyen-Orient. »

sance navale moderne

navales de la guerre russo-japonaise de 1904-1905 qui ne sera déclassifiée que dans les années 1990 : deux énormes volumes commandés par Fisher qui constituent une étude secrète pour l'état-major de la Navy. Corbett devient alors le conseiller direct de l'amiral, ce qui est une première pour quelqu'un qui n'est ni militaire, ni même marin. Un conseiller assez proche même, puisqu'il fournira la trame à partir de laquelle seront rédigées une partie des instructions de la flotte britannique à la veille de la Grande Guerre. Il est donc, tout à la fois, conseiller, stratège et historien militaire.

À vous entendre, on a l'impression qu'il est le grand « maître à penser » de la Royal Navy au début du xx^e siècle...

Oui et non, car il faisait aussi figure d'original et nombre d'officiers et d'amiraux

ne l'appréciaient guère. À l'époque, tout le monde rêvait plus ou moins la pensée concurrente de l'amiral américain Mahan, qui professe le dogme de la bataille décisive en haute mer. Or, Corbett prétend que la bataille décisive n'est qu'un outil parmi d'autres, mais ne constitue nullement le fondement de l'action d'une flotte. Ce fondement, pour lui, c'est le contrôle des lignes de communication — ce qui est très actuel. En fait, dans une telle perspective, il convient selon lui d'éviter d'être trop audacieux car, en risquant toute sa flotte sur un coup, on risque de perdre la guerre en un après-midi. Corbett bénéficie pour appuyer ses vues du soutien de Fisher, lequel possède un tempérament bien trempé et n'hésite jamais à taper du poing sur la table. Rappelons que Fisher, père du *Dreadnought* [voir G&H n° 2, p. 84] a redressé la Royal Navy, une force qui n'avait plus vraiment combattu depuis Trafalgar et se trouve à la fin du xix^e siècle dans un piètre état moral et intellectuel. Les amiraux sont obsédés par l'apparat, contre lequel Fisher

s'élève en incitant plutôt ses officiers à s'entraîner, à lire et à écrire.

Sous l'impulsion de Corbett ?

Non, déjà avant. Mais leur rencontre est celle de deux personnes préoccupées avant tout par l'efficacité. Ils se complètent à merveille.

N'auront-ils jamais de désaccords ?

Parfois. Notamment sur la question du sous-marin, auquel Corbett croit peu dans un premier temps. Mais les événements de la Première Guerre mondiale le font changer d'avis. Il travaille aussi sur la question des carburants, mais envisagée sous un angle stratégique et non pas technique ; il se prononce ainsi pour l'abandon du charbon et pour le passage au pétrole, d'où découle notamment la question de la domination du Moyen-Orient...

Peut-on comparer la pensée de Corbett avec celle de Mahan ?

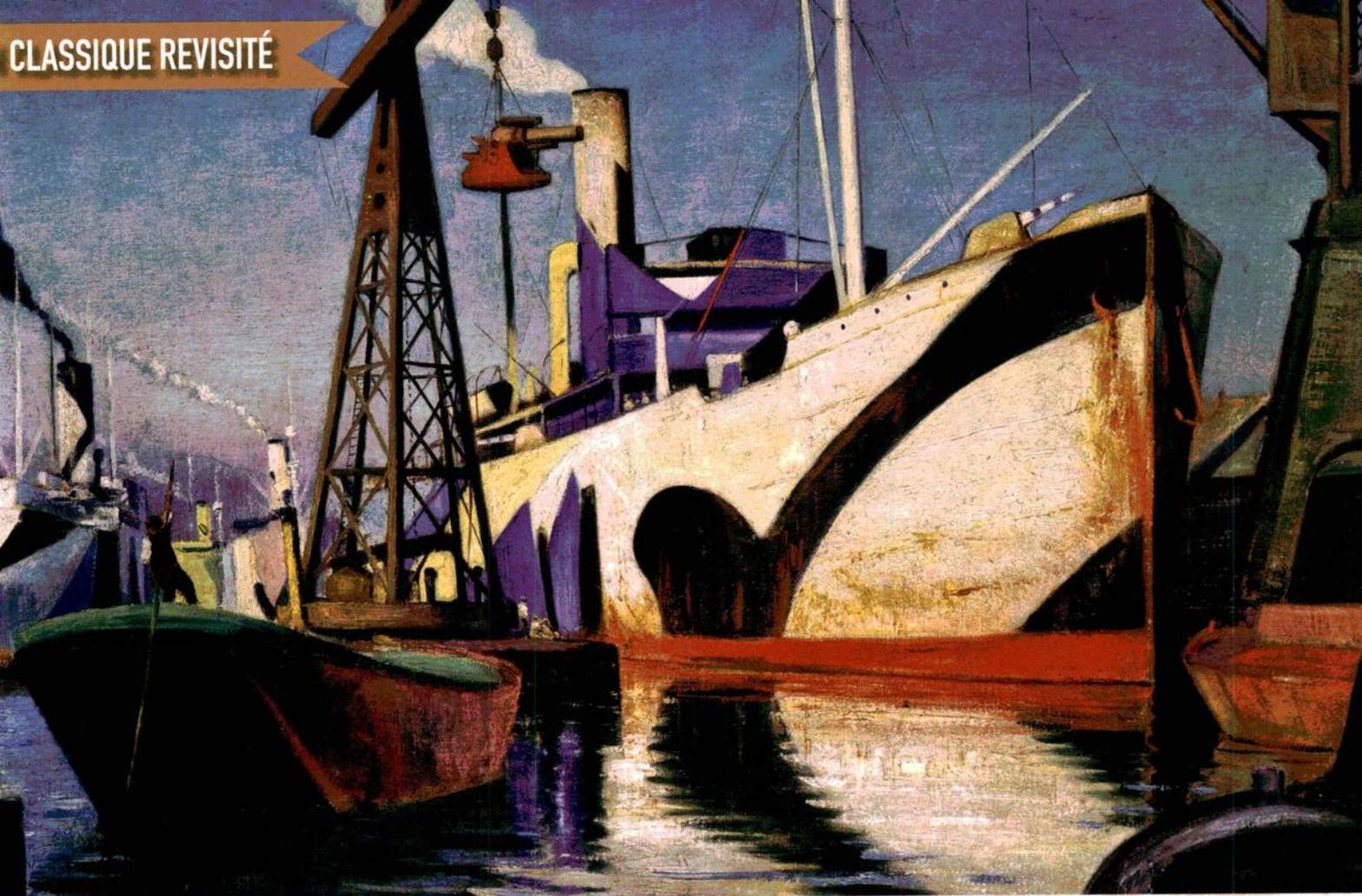
Mahan est plutôt à mes yeux un propagandiste, dont le mérite est de donner une légitimité aux marines : grâce à l'histoire, il montre à quel point il est important de disposer

Le stratège est un théoricien produisant des concepts et des textes, tandis que le stratège commande aux armées et met en œuvre la stratégie.

L'adjectif « maritime » recouvre l'ensemble des activités humaines sur les océans, y compris civiles (pêche, commerce, exploration, etc.), tandis que « naval » a un sens restreint aux activités militaires et guerrières.

Les opérations interarmées regroupent l'action des marines, des armées de terre et des forces aériennes ; les opérations combinées sont les actions de la mer vers la terre, en d'autres termes les débarquements.

La Grand Fleet en 1914 est une force totalement renouée, dotée d'un moral d'acier. Un redressement dû au tandem que forment deux obsédés de l'efficacité : l'amiral Jacky Fisher et son conseiller Corbett.



Julian Corbett, un expert autodidacte

Fils d'un architecte londonien, Julian Stafford Corbett



(1854-1922) fait son droit au très chic Trinity College de Cambridge et exerce brièvement le métier d'avocat de 1877 à 1882. Il se prend de passion pour la marine élisabéthaine qui le fascine et entreprend des romans historiques qui le font remarquer. Chargé en 1896 d'éditer des documents sur l'époque de l'Invincible Armada, il se met ensuite à écrire régulièrement sur la stratégie navale et enseigne à partir de 1902 au *British Naval War College*. Il devient ensuite une sorte d'éminence intellectuelle de l'Amirauté britannique avant d'être anobli en 1917.

d'une puissance navale. Les réflexions de Corbett me paraissent bien plus pertinentes et plus profondes. Il explique comment fonctionne (ou devrait fonctionner) une marine, quels sont ses vrais objectifs. Il met plus les mains dans le cambouis et sa pensée articule toutes les lignes d'utilisation des marines jusqu'à nos jours.

Quels liens peut-on relever entre sa pensée et celle de Clausewitz ?

L'idée toute simple que la guerre sur mer n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens. Pour Clausewitz, la guerre possède une tension propre et naturelle qui la fait monter aux extrêmes. Elle tend donc à se séparer de la logique politique, à acquérir sa propre rationalité pour finalement tourner sur elle-même. Corbett se rend compte qu'il convient de contrer cette tendance naturelle pour rétablir la primauté du politique. Par-delà un processus naturel d'autonomisation de la guerre et du militaire, cette tension doit être recadrée par le politique en direction de l'objectif stratégique. Du coup, cette réflexion va lui permettre de sortir du dogme mahanien (bataille décisive, primauté absolue à la marine) et lui faire dire que les qualités propres des marines doivent se combiner avec celles des autres forces en vue de

l'obtention de la victoire stratégique. Il n'est donc pas un dogmatique de la puissance navale. L'autre grand apport « clausewitzien » de Corbett touche au fait que la guerre doit pouvoir être limitée dans ses objectifs, précisément parce qu'elle sert les intérêts du politique. Au final, Corbett se révèle être non seulement un penseur naval, mais un penseur stratégique global. Du coup, la bataille décisive mahanienne rétrograde, comme je l'ai déjà dit, au rang d'outil parmi d'autres. Il ne faut pas nécessairement la rechercher, car il faut pouvoir continuer la guerre, voire la redémarrer. Ça n'a pas été évident au départ d'imposer ainsi la pensée de Clausewitz dans une Angleterre qui s'est toujours défiée de la pensée du Prussien...

A-t-il eu une influence sur la conception technique des navires ?

Pas tellement. Il travaille un peu sur le concept de « classe » de navires, car les marines du temps sont très hétéroclites. Il approuve ainsi Fisher qui prône une homogénéisation des bâtiments, pour des raisons tant

de rationalisation industrielle que logistiques. Pour Corbett, le progrès technique n'a pas de valeur en lui-même, il doit être au service des principes de la guerre navale et de la stratégie. Il intègre les nouveautés technologiques dans sa réflexion, mais ne se laisse pas guider par elles ; il laisse ces questions aux marins, qu'il estime être de meilleurs ingénieurs que lui. Il

sait cependant tirer parti de ces progrès, notamment lorsqu'ils permettent la mise au point de croiseurs, des navires endurants, rapides et puissants, mais bien distincts des

cuirassés et destinés à patrouiller sur les lignes de communication afin de conserver une liberté de manœuvre le long de ces lignes.

Cette importance accordée aux lignes de communication est très anglaise et remonte à loin...

Tout à fait. Et cela rend les conceptions de Corbett bien plus fines que celles de Mahan, car il relativise la notion de maîtrise de la mer (*command of the sea*). Il invente aussi le concept de *command in dispute*

« Corbett a su adapter la pensée de Clausewitz à la guerre navale. »



Ces cargos, peints par Herbert Barnard John Everett en 1918, ne sont pas camouflés pour l'amour de l'art, mais pour échapper aux U-Boote. Corbett, le premier, saisit que l'important sur mer est moins la recherche d'une illusoire bataille décisive que la préservation des routes maritimes.

[« maîtrise en dispute »]. Le principe en est simple : même si vous disposez d'une puissante marine, un adversaire résolu à vous nuire pourra toujours le faire. C'est ce qu'on voit aujourd'hui au large de la Somalie, où de vieilles coques rouillées transportant des pirates tiennent en échec les puissances navales modernes. La mer est si immense qu'elle fournit une infinité de possibilités. On doit donc rester humble et ne pas conclure, comme Mahan, que l'on peut posséder la maîtrise totale et absolue de la mer.

Et qu'en est-il de l'importance qu'il accorde aux opérations interarmées et combinées ?

Elle s'inscrit bien dans son idée générale de l'absence d'une seule armée suffisante à la victoire. Marins et « terriens » doivent combiner leurs forces dans la stratégie. Dans la tactique aussi, notamment pour les opérations dites « combinées », c'est-à-dire les débarquements, qu'il reconnaît très vite comme des actions aussi importantes que complexes.

Cet accent mis sur la complexité et la prudence colle assez bien avec une pensée stratégique...

Oui, et surtout avec son rejet de la bataille décisive. Il a ainsi une lecture très différente de la nôtre de la

bataille de Trafalgar. Pour nous, c'est un désastre sans appel. Pour lui, les Français avaient bien tiré leur épingle du jeu puisqu'ils avaient su maintenir après cet épisode une flotte en vie (*fleet in being* – un autre de ses concepts) parce qu'ils n'y avaient pas engagé toutes leurs forces. De fait, jusqu'en 1815, les Anglais ne seront pas tranquilles. Son analyse de cette bataille est bien plus subtile que la nôtre !

Sa pensée a-t-elle eu une influence sur les opérations navales de la Seconde Guerre mondiale ?

Chez les Anglo-Américains, oui, clairement. On le perçoit bien dans leur volonté de contrôler les lignes de communication et dans la conduite des opérations combinées. Mais aussi dans l'application à la mer du principe clausewitzien de primauté de l'offensive sur la défensive. J'ajouterais que les Japonais ont payé cher leur vision exclusivement mahanienne de la guerre navale en se concentrant sur la recherche de la bataille décisive, comme Benoist Bihan l'a bien montré dans le dossier que *G&H* a consacré aux conséquences de l'attaque de Pearl Harbor [voir *G&H* n° 4, p. 40].

Quelle est sa postérité ?

Il est aujourd'hui très lu et largement

reconnu, notamment dans toutes les marines anglo-saxonnes. L'US Navy l'étudie plus que Mahan. Et il est aussi très étudié dans le corps des US Marines, pour l'importance qu'il accorde aux opérations combinées, naturellement, mais aussi parce que le corps possède une forte tradition clausewitzienne. Il occupe aussi une place très importante dans la formation des officiers et des penseurs navals des pays asiatiques, en particulier de ceux dont l'économie dépend des lignes de communication, comme le Japon, la Corée du Sud et la Chine, mais également dans la marine indienne. Un peu moins en France, bien qu'une traduction de son maître ouvrage soit disponible [voir *bibliographie ci-après*]. Mais la pensée de Corbett est simple, très intelligente et facile à lire, synthétique, complexe et subtile, mais pas compliquée ; elle ouvre des champs de réflexion immenses et qui sont encore loin d'être tous explorés. À tous ces titres, je pense qu'elle a sa place aux côtés des plus grands. ■

Pour en savoir +

- *Julian Corbett – Renouveler la stratégie maritime*, Joseph Henrotin, Argos Éditions, 2013.
- *Principes de stratégie maritime*, Julian S. Corbett, Economica, 1999.

Officier de l'US Navy où il finit contre-amiral, Alfred Thayer Mahan (1840-1914) publie en 1890 *L'influence de la puissance maritime sur l'histoire – 1660-1783*, plaidoyer en faveur d'une marine de haute mer puissante. Cet ouvrage fondateur légitime en Amérique la montée en puissance de la Navy au tournant du XX^e siècle, avant d'influencer durablement la pensée navale en Allemagne, au Japon et, désormais, en Chine.

La bataille décisive, chère à nombre de militaires (de terre ou de mer) occidentaux depuis des siècles, est une bataille gigantesque censée décider de l'issue de la guerre. Sur mer, le gros des deux flottes ennemies se rencontre en un lieu et un moment uniques pour s'affronter de façon quasi rituelle.

Les guerres de religion ont tourmenté l'Europe du XVI^e siècle, marquant profondément son paysage politique et social. Et pourtant ce sujet, riche en passions et en affrontements, n'a guère inspiré les cinéastes et les documentaristes. Étouffée sous la dentelle, la beauté des décors, les costumes somptueux, la noblesse ou la vilénie des âmes, l'histoire, la vraie, ne fait qu'affleurer. Certes, les films régaler les yeux de savoureux duels à l'épée. Mais ils ne font, au mieux, qu'évoquer le développement de l'infanterie (souvent étrangère : on répugne à armer la paysannerie

française), l'ampleur grandissante des conflits et l'évolution des armes. Plus que les combats, ou la question religieuse dont l'angle théologique est négligé, c'est la violence de l'époque et le faste de la vie des puissants qui captivent les cinéastes. Qui détient le pouvoir, qui l'exerce, au nom de quels idéaux ? Avec l'affaiblissement de l'autorité royale, les souverains apparaissent comme isolés, vulnérables aux pressions. Ce qui laisse émerger, deuxième constante, des personnages de femmes fascinants : Marie de Médicis, Margot, Élisabeth... Vraies héroïnes au rôle militaire aussi considérable que méconnu. ■

1994

La Reine Margot

De Patrice Chéreau - Avec Isabelle Adjani, Daniel Auteuil, Jean-Hugues Anglade - DVD.

Les costumes et les décors sont magnifiques, mais Chéreau sait les mettre en arrière-plan. Le réalisateur s'intéresse aux corps et aux parcours des personnages qu'il filme dans ces labyrinthes, ces lieux d'intrigue que sont la Cour, le palais du Louvre et le Paris de l'époque. Il dépeint une Margot (Isabelle Adjani, omniprésente) volage, excessive et vulnérable, jouet d'une mère féroce et d'un roi frère dégénéré (Anglade, juste mais agaçant), finalement contrainte au mariage avec Henri de Navarre (Auteuil, déjà loin des 19 ans réels du futur Henri IV). Le parti pris de Chéreau est de s'intéresser aux relations au sein de la famille royale, lieu du pouvoir et de la déchéance. Sans oublier de raconter l'histoire. La Saint-Barthélemy est magnifiquement filmée, en une succession de scènes évoquant Goya ou Géricault. Cavalcades, duels et combats ne manquent pas et le film est vivant, à défaut d'être fidèle à l'Histoire.

1989

Catherine de Médicis : Le Tocsin de la révolution

D'Yves-André Hubert - Avec Alice Sapritch - DVD.

Ce téléfilm de qualité est servi par une excellente Alice Sapritch, juste interprète d'une redoutable Catherine de Médicis. Le format (deux fois 1 h 30) engendre quelques longueurs, les dialogues sont un peu figés, mais le récit est riche, à l'image des costumes et des décors. Tout commence en 1568, alors que la reine mère, régente depuis huit ans, cherche un terrain d'entente entre catholiques et protestants. Ce qu'elle ne cessera de faire jusqu'à la fin de sa vie, en 1589, tout en ayant à cœur de protéger ses fils, ou plus précisément, sa lignée. Yves-André Hubert dresse un beau portrait de femme, puissante et manipulatrice certes, mais portée avant tout par un idéal de paix.

1998

Elizabeth

De Shekhar Kapur - Avec Cate Blanchett, Geoffrey Rush, Christopher Eccleston, Joseph Fiennes - DVD et Blu-ray VOST.

1558 : Elizabeth la protestante anglicane (magnifique Cate Blanchett) devient reine à la mort de sa demi-sœur, Marie Tudor la catholique. La jeune femme découvre les coulisses du pouvoir, intrigues et manigances. L'héroïne est (bien sûr) au-dessus de toutes ces bassesses. L'intérêt de son peuple primant sur ses intérêts personnels, elle envisage même d'épouser un Français (c'est dire !), l'arrogant Henri d'Anjou (Vinc Cassel, égaré) pour assurer la paix du royaume, renonçant ainsi à son amour de jeunesse. Mais Anjou, que Kapur campe au mépris de l'Histoire en grotesque libertin bisexuel, fait péricliter le projet. Qu'à cela ne tienne Elizabeth épousera... l'Angleterre, dont elle deviendra la « reine vierge



DE RELIGION

2006

Capitaine Alatriste

D'Agustín Díaz Yanes –
Avec Viggo Mortensen,

Eduardo Noriega, Javier Camara
– DVD et Blu-ray VOST.

Adaptation de la série de romans historiques d'Arturo Pérez-Reverte, *Capitaine Alatriste* raconte les aventures de Diego Alatriste, soldat et mercenaire au service du roi Philippe IV d'Espagne, qui règne de 1621 à 1665. Si l'époque – la fin des guerres de religion – est sublimement rendue (époustouflante maîtrise des lumières, costumes et décors enchanteurs), l'histoire n'est ici qu'un prétexte à un film d'action plutôt réussi. Dommage que le cinéaste se perde dans une vision esthétique : ses tableaux vivants sont réussis mais cassent le rythme, tout comme le mélange de romance et d'aventure, mal équilibré dans la seconde partie du film. De beaux duels mais les batailles, morcelées et mal amenées, sont assez incompréhensibles.

2007

La Dame de Monsoreau

De Michel Hassan
– Avec Esther Nubiola,

Thomas Jouannet – DVD.

Ce téléfilm historique en deux parties est une lointaine adaptation d'un roman d'Alexandre Dumas. Diane de Méridor est contrainte d'épouser le duc de Monsoreau, nouvel homme fort de la cour d'Henri III. Mais la jeune femme est amoureuse du comte Bussy d'Amboise, protestant rallié au duc d'Anjou, frère du roi. C'est à travers cette romance que Michel Hassan tente de faire revivre l'Histoire. Costumes et décors sont de qualité et le scénario fait de vrais efforts pour varier les plaisirs : duels, cavalcades, contextualisation historique et scènes romantiques se succèdent, au risque toutefois de lasser.

2010

La Princesse de Montpensier

De Bertrand Tavernier –

Avec Mélanie Thierry, Gaspard Ulliel,

Grégoire Leprince-Ringuet, Lambert Wilson, Raphaël Personnaz – DVD et Blu-ray. Du feuillage d'automne aux costumes (avec un fabuleux travail sur les étoffes), en passant par les décors, la lumière, tout ici est finesse. Le texte, adaptation d'un roman de Madame de Lafayette, est aussi beau qu'il est bien dit, et les acteurs excellents. Mélanie Thierry incarne avec talent une jeune femme écartelée entre son mari (François de Bourbon, joué par Grégoire Leprince-Ringuet) et son amour (le duc de Guise, Gaspard Ulliel). Quant à Raphaël Personnaz, il donne de la profondeur au duc d'Anjou, souvent caricaturé au cinéma. Tavernier réalise un film ultra-documenté, jamais documentaire, avec de très belles scènes de combat : duels maîtrisés et réalistes, batailles variées, filmées sans emphase, dans lesquelles le corps à corps s'impose. Et, cerise sur la pellicule, la version Blu-ray offre d'excellents bonus.

2010

Henri 4

De Jo Baier – Avec Julien Boisselier,
Joachim Kröl, Armelle Deutsch –

DVD et Blu-ray.

Ce film n'a qu'un intérêt : souligner les qualités de *La Reine Margot* de Chéreau, film auquel il emprunte plusieurs scènes (et pas mal de défauts). Aux passages sidérants de vulgarité succèdent des batailles dénuées d'enjeux et de grands moments de vide... remplis de dialogues lamentables. Le film insiste sur le caractère incompréhensible des guerres de religion, tout en prenant parti pour des protestants désemparés de la foi et de la paix, contre des catholiques assoiffés de pouvoir.

2010

L'Énergumène

De Jean-Loïc Portron – Avec Anna Mihalcea,
Melissa Barbaud – DVD.

En 1598, sous le règne d'Henri IV, Marthe Brossier est soupçonnée d'être possédée, et le démon qui parle par sa bouche accuse les protestants d'être les fils de Satan. Des ultras catholiques cherchent alors à faire de Marthe la preuve qu'en finir avec les protestants serait une mission divine. Alternant les scènes reconstituées de grande qualité (les actrices sont magnifiques) et analyses d'experts, Jean-Loïc Portron mène une enquête historique originale, sur fond d'âpres batailles entre partisans et adversaires de l'édit de Nantes. Plutôt que de dénoncer une « manipulation », les intervenants s'attachent à comprendre les enjeux de l'époque en s'interrogeant sur la place de la religion, la réalité de la possession ou de l'exorcisme, ou encore le sens de la violence au XVI^e siècle.

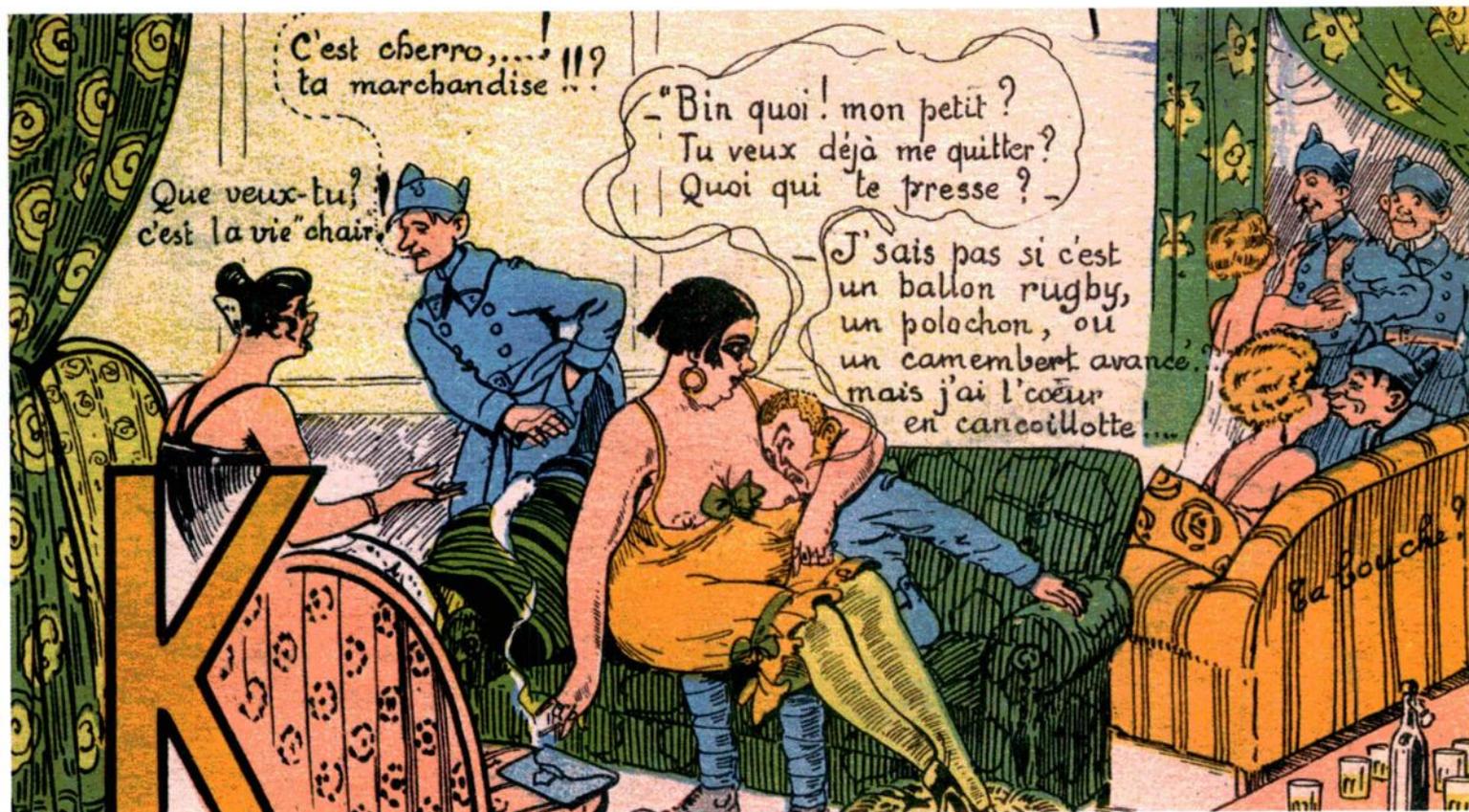
Capitaine Alatriste a le grand mérite de mettre en scène un acteur clé des guerres de religion en Europe : le Tercio carré de piquiers arquebusiers de catholique Espagne.



« L'armée a fermé son dernier bordel en 1995 »

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Quelle est la véritable histoire de ce couple aussi ancien que la guerre ? Entretien avec le lieutenant-colonel Christian Benoit, auteur d'une étude inédite sur les relations entre soldats et prostituées en France.



Après les tranchées, le bordel... Passage incontournable illustré sur cette carte postale par le dessinateur Gaillard à la fin de la Première Guerre mondiale. Notez les verres sur la table : la première source de revenus des maisons de passes est l'alcool.

G&H: Le soldat et la prostituée forment un couple pratiquement indissociable depuis l'invention de la guerre. Et pourtant, personne ou presque ne s'était penché sur son histoire. Pourquoi avez-vous choisi de combler cette lacune ?

Christian Benoit: Ce qui m'intéresse, c'est la vie des hommes en uniforme, et dans cette vie apparaissent bien sûr des femmes ! J'avais noté au cours de mes précédents travaux quantité de remarques et annotations sur ce sujet de la part de mémorialistes, écrivains, etc. On y fait allusion sans cesse. Or, c'est un problème qui n'a jamais été traité sur le long terme et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi ce

sujet qui m'a occupé pendant cinq années. On n'imagine pas la richesse des sources sur le sujet : il y a des montagnes de documents, partout ! L'armée, la police, les médecins, tout le monde s'est penché sur le sujet, a produit des statistiques...

Toute cette masse documentaire, bien entendu, n'a qu'un objet : limiter les ravages de la syphilis.

Oui, la prostitution, pour l'armée, n'est pas un problème de mœurs mais une affaire de capacité opérationnelle. Aucun chef ne peut accepter en effet qu'une partie des effectifs soit affectée par la maladie. Or, l'impact de la syphilis est gigantesque, surtout avec l'apogée de

la conscription à la fin du XIX^e siècle. Entre 1866 et 1869, la proportion des soldats infectés est supérieure à 1 %. Tout cela sans espoir de guérison. On parvient tout juste à retarder les effets au début du XX^e siècle. Le remède, la pénicilline, n'est disponible qu'en 1944.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la prostitution destinée aux militaires est quasiment une industrie.

À une époque où le moindre chef-lieu de canton a son bataillon ou son régiment, il est inconcevable de ne pas avoir le bordel qui va avec, et où les prix sont attractifs : on espère ainsi éviter que cette masse d'hommes en uniforme ne s'intéresse aux

IR A JOUER

femmes du pays. Les besoins sont énormes. Dans certaines villes de l'Est, avant la Grande Guerre, il y a deux fois plus de militaires que de civils. À Nancy, en 1914, on compte 10 000 à 11 000 soldats pour environ 100 000 habitants.

Des cortèges de prostituées suivent les armées depuis l'aube des temps, mais quand la syphilis apparaît-elle ?

La syphilis, on en est désormais certains grâce aux études d'ADN, a bien été ramenée d'Amérique par les marins de Christophe Colomb, qui sont déjà atteints ou rapportent avec eux des prostituées indiennes en 1493. Italiens, ils se rendent à Gênes, juste au moment où passent les armées de Charles VIII, qui, vaincues, vont ramener la maladie en France. De là, les mercenaires licenciés vont la propager. En dix ans, toute l'Europe est contaminée.

Quelles mesures prennent les militaires pour enrayer le fléau ?

On tente d'abord la répression. Le condottiere Philippe Strozzi, qui commande l'infanterie française en 1570, fait ainsi jeter 800 prostituées dans la Loire, aux Ponts-de-Cé. Mais cela ne fonctionne pas : la demande est telle que les filles sont remplacées dès le lendemain. On va donc décider de sélectionner des prostituées saines et contrôler le risque en le confinant.

Le désir de l'armée de contrôler la prostitution conduit tout droit au bordel militaire de campagne ou BMC. Quand apparaît-il ?

Avec la conquête de l'Afrique du Nord, quand la France décide de garder l'Algérie. Sous Bugeaud, en 1837, les colonnes de soldats campent dans le bled avec la logistique, ce qui implique forcément un contingent de prostituées dont l'armée prend en charge le fonctionnement. C'est d'autant plus facile à l'armée d'organiser tout cela qu'elle dirige de fait le pays jusqu'en 1870. Le BMC reste cependant une spécificité de l'armée d'Afrique. Ce n'est que pendant la Grande Guerre qu'il apparaît dans d'autres unités,

en métropole. Le BMC s'exporte notamment avec les unités venues des colonies parce qu'on ne veut pas que des indigènes couchent avec des blanches.

Quand l'expression apparaît-elle ?

Il n'y a pas de texte officiel qui l'institue. Le terme apparaît dans les années 1920, époque où l'on réglemente les sigles, dans des documents mentionnant la création d'un BMC.

Comment l'armée se procure-t-elle des femmes ?

Elle entretient des relations avec le milieu, en passant par des intermédiaires. En Indochine, par exemple, le commandant en chef François de Linarès traite en 1953 avec l'avocat représentant un proxénète d'Hanoi. Tout est écrit noir sur blanc : le proxénète assure le service, il y a des impôts, une redevance à payer à l'armée... En Corse dans les années 1970, on disait que Mémé Guérini fournissait les filles. Le régiment commandait, changeait le personnel au besoin. Personne ne se posait de questions.

Le BMC rapporte-t-il à l'armée ?

De très petites sommes, qui y sont réinvesties. J'en profite pour souligner que dans les maisons closes, c'est surtout l'alcool qui rapporte.

Les hommes, qui sont tout autant déracinés que les filles et, comme elles, coupés de toute relation sociale, vont surtout au bordel pour parler avec des femmes, qui les font boire. Les statistiques dont on dispose sur les soldats allemands pendant l'Occupation, mais aussi les Français en Indochine, montrent que seulement 20 à 30 % des clients couchent.

L'armée se met donc hors la loi, au moins après le vote de la loi Marthe Richard du 13 avril 1946...

Elle se rend effectivement coupable de proxénétisme au terme de l'article 334 du Code pénal. Mais la pratique continue. En Indochine, en septembre de la même année, une note confidentielle du commandant en chef, le général Valluy, impose un BMC obligatoire par

bataillon ou escadron. En métropole, en 1947, un accord discret est passé avec le ministre de la Défense Coste-Floret pour que les BMC des unités d'Afrique du Nord en métropole (les femmes étant recrutées en Algérie) soient maintenus. Le dernier BMC métropolitain sera finalement fermé à Calvi en 1978. Mais la Légion entretient un BMC à Kourou, en Guyane, jusqu'en octobre 1995.

Pourquoi si longtemps ?

Certainement pas pour une justification sanitaire : avec le sida, le confinement est totalement inefficace. Mais plutôt parce que ça ne dérange personne, par la force de l'habitude, parce que le BMC fait partie de l'unité : toutes les fêtes s'y finissent. Sans la plainte d'un proxénète brésilien pour concurrence déloyale, le BMC de Kourou existerait peut-être encore. ■

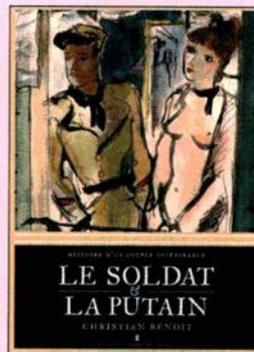


Passionné d'histoire depuis toujours, le lieutenant-colonel Christian

Benoit est devenu, après Saint-Cyr et sa carrière dans l'armée, le responsable du département « Symbolique et traditions » du Service historique de l'armée de terre, à Vincennes. Fin connaisseur de la chose militaire, il a notamment publié une histoire des marsouins : *Un rêve d'aventure, des troupes coloniales aux troupes de marine, 1900-2000* (Lavauzelle, 2000, avec Antoine Champeaux, Éric Deroo et Maurice Rives).

Le Soldat & la Putain – Histoire d'un couple inséparable

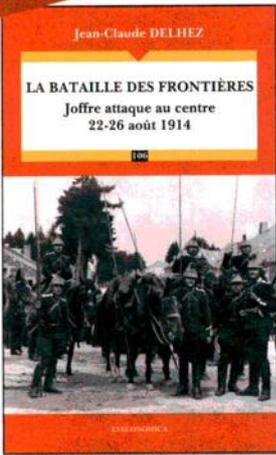
Christian Benoit – Éditions Pierre de Taillac, env. 800 p., 26 € (sortie le 21 juin).



Voici un livre qui va faire date. Pour la première fois, un historien se livre à une histoire exhaustive des relations entre prostituées et soldats en France. Tous absolument tous les aspects sont passés en revue, des tarifs aux pratiques en passant par la législation, la médecine, la Wehrmacht sous l'Occupation... Et quelle histoire ! Les chiffres seuls sont révélateurs. Ainsi, en 1925, Paris abrite 28 bordels et 270 maisons de rendez-vous

où défilent un million d'hommes par an ! Or, la prostitution — et notamment l'abattage qui sévit dans les maisons bas de gamme où se pressent les conscrits mal payés de la République — est un terrible propagateur de la syphilis, maladie incurable. Résultat : avant 1914, estime une étude de 1921, la syphilis fait au moins 40 000 morts par an. La Grande Guerre, en mettant au contact des prostituées une immense population de jeunes hommes, aggrave encore la situation : on enregistre environ 500 000 contaminations en quatre ans. Mais, surtout, ce que révèle Christian Benoit derrière les chiffres, c'est la misère : celle des soldats mais aussi et surtout celle des filles. L'auteur, c'est son grand mérite, ne cache rien de la sordide réalité, ni du rôle peu reluisant que l'armée, pragmatique mais proxénète quand même (*voir entretien*), joue dans l'affaire. Le livre rend ainsi hommage à la longue cohorte des femmes anonymes sacrifiées au repos du guerrier français, comme ces héroïques prostituées-infirmières de Diên Biên Phu restées en marge de la légende officielle. « *La mort*, écrit Christian Benoit, *ne leur rend pas une existence, elles restent éternellement transparentes.* » Grâce à ce livre précieux, elles ne le sont plus. P.G.

LIVRES

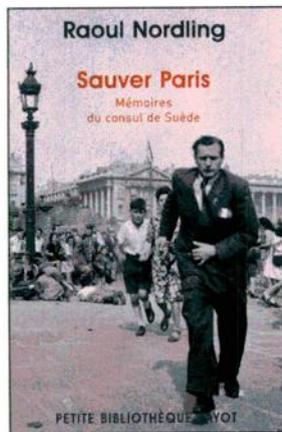


La Bataille des frontières : Joffre attaque au centre (22-26 août 1914)

Jean-Claude Delhez
Collection Campagnes & Stratégies, Economica, 23 €.

On croyait tout savoir sur la Première Guerre mondiale. Eh bien non. Quelque chose d'énorme nous avait échappé. Une opération française déterminante dont les conséquences expliquent quasiment à elles seules que l'Allemagne de Guillaume II ait pu tenir cinquante-deux mois avant de déposer les armes. Cette opération, pensée par Joffre, exécutée par la 4^e armée de Langle de Cary et la 3^e de Ruffey, a tenté un coup majeur contre les forces allemandes en train de dérouler la majestueux plan Schlieffen. Elle engage des moyens colossaux : 55 divisions soit 1 215 000 hommes au total, ce qui fait d'elle, à ce moment-là, la plus grande opération de tous les temps. En soi, l'idée était bonne : frapper au centre, entre Lorraine et Ardenne, le flanc gauche des armées ennemies et les couper de leurs arrières. En gros, la prémonition du plan Jaune de Manstein en 1940. Ce fut un échec.

Un échec décortiqué, division par division, par Jean Claude Delhez qui s'est livré à un travail d'archives remarquable de profondeur et de perspicacité. De hauteur de vues également. Car Delhez ne se contente pas de décrire manœuvres et contre-manœuvres, d'autopsier la défaite la plus sanglante de l'histoire de France : 25 000 morts, 55 000 blessés à pantalons rouges en 120 heures ! Il se livre aussi à une analyse économique impeccable. L'échec de Joffre livre en effet au Reich le bassin de Briey, la plus importante source de minerai de fer en Europe, la deuxième au monde. Sans ce bassin, l'Allemagne aurait dû rapidement arrêter un conflit qu'elle n'avait pas les moyens de soutenir. En lisant Delhez, on se dit que, parfois, l'historiographie ne verrait pas une vache dans un couloir. ■ Y. McL.



Sauver Paris - Mémoires du consul de Suède

Raoul Nordling
Petite Bibliothèque Payot, 252 p., 8,65 €.

Tous ceux qui ont vu le célèbre film *Paris Brûle-t-il ?* se souviennent du personnage qui y est interprété par Orson Welles. C'est ici le vrai Raoul Nordling qui nous livre ses mémoires, redécouvertes en 1995

et présentées ici par l'historien Fabrice Virgili. On y voit un diplomate d'un pays neutre se démener comme un beau diable pour sauver Paris de la destruction à l'approche des troupes alliées, en août 1944, et surtout pour tenter de faire libérer des résistants prisonniers avant leur déportation en Allemagne. Il y réussira en partie et s'affirmera comme l'interface incontournable dans les processus de négociation entre la Résistance parisienne, les Alliés et le commandement allemand du *Gross Paris* pendant ces journées aussi enthousiasmantes et tragiques que fort complexes d'un point de vue politico-militaire. Un témoignage capital pour quiconque s'intéresse à la Libération de la France. ■ L. H.

L'Akrite - Épopée byzantine de Digénis Akritas

Paolo Odorico (dir.)

Anacharsis, 256 p., 21 €. Ce petit éditeur nous a habitués depuis quelques années à la publication d'ouvrages très anciens mais surtout très originaux, mettant ainsi à la disposition du public moderne des raretés accessibles jusqu'alors aux seuls érudits et habitués des cabinets des incunables des grandes bibliothèques. Ici, l'originalité est encore augmentée par le fait que le texte en question est en réalité un long poème, un peu comme la Chanson de Roland (mais avec de nombreuses notes et une copieuse introduction qui permettent de bien comprendre ce qu'on lit). L'ensemble est non seulement utile pour qui s'intéresse à l'histoire byzantine, mais aussi pour quiconque s'intéresse à la guerre de frontières

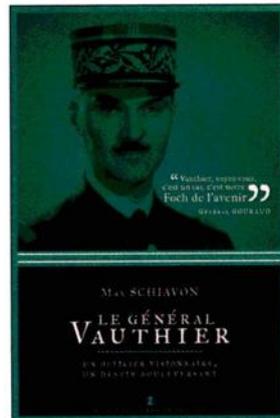
dans ces contrées à cheval sur l'Orient et l'Occident et où presque toutes les cavaleries légères puisent leurs racines. ■ L. H.

Le Général Vauthier. Un officier visionnaire, un destin bouleversant

Max Schiavon

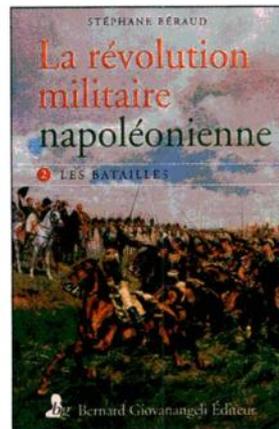
Éd. Pierre de Taillac, 298 p., 25 €.

Déjà auteur d'une biographie du général Georges et de plusieurs ouvrages sur la campagne de France de 1940, Max Schiavon - ancien directeur de la recherche du Service historique de



la Défense - retrace ici le parcours singulier de Paul Vauthier. Polytechnicien, artillerie, officier auprès de Pétain dans les années 1920 puis chef d'état-major et principal conseiller militaire de celui-ci, Vauthier réfléchit pendant l'entre-deux-guerres sur l'emploi de l'aviation, consacrant notamment un ouvrage aux théories de l'italien Giulio Douhet et se fait aussi le défenseur - sans succès - d'une pertinente réorganisation de la défense nationale française qui aurait notamment créé un état-major interarmées intégré. Promu général, il commande successivement deux divisions en mai-juin 1940

avant d'être fait prisonnier et de passer la guerre en captivité. De lecture agréable, l'ouvrage pêche cependant par un ton volontiers hagiographique. Plus gênant, au travers de Vauthier pointe en outre la volonté de réhabiliter le rôle, tant politique que militaire, de Pétain pendant l'entre-deux-guerres. Ce parti pris et l'absence de recul de l'auteur par rapport à son sujet déprécient la valeur d'un ouvrage par ailleurs intéressant pour ce qu'il révèle de l'activité intellectuelle au sein de l'armée française avant 1940, et de la carrière d'un officier réellement remarquable, sans être pourtant le « précurseur de génie » décrit. ■ B. B.



La Révolution militaire napoléonienne. Tome 2 : les batailles

Stéphane Béraud
Bernard Giovanangeli Éditeur, 382 p., 28 €.

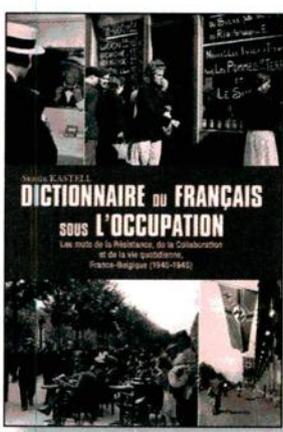
Auteur en 2007 d'un premier volume consacré aux « manœuvres », c'est-à-dire aux opérations, Stéphane Béraud poursuit son exploration méthodique de l'art militaire napoléonien et s'intéresse aux batailles dans ce deuxième tome d'une série qui en comportera quatre. Bien écrit, pédagogique et abondamment illustré

par 80 cartes et schémas particulièrement clairs, l'ouvrage réussit dans son ambition de présenter en détail la tactique napoléonienne. Après avoir justifié le parti pris de l'auteur – à savoir le caractère révolutionnaire de la tactique napoléonienne –, sont successivement étudiés le rôle de l'état-major et de l'Empereur lui-même dans la conduite de la bataille, la cinématique des engagements, mais aussi la manière dont la bataille fait l'objet d'une mise en scène systématique (par le récit et la peinture en particulier) dans la geste impériale. Le livre, comme le premier tome, pêche néanmoins par un certain schématisme, par exemple dans son analyse de l'art militaire du XVIII^e siècle et dans le caractère sans doute trop systématique donné à la pratique napoléonienne de la bataille, mais aussi par le classicisme de l'analyse. Celle-ci demeure prisonnière d'une approche par la bataille et « Napoléon-centrée » des campagnes napoléoniennes, alors qu'il conviendrait désormais d'aborder celles-ci de manière plus globale en faisant une critique plus systématique de l'historiographie existante, souvent perfectible. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'une bonne entrée en matière pour découvrir l'art militaire napoléonien. ■ **B. B.**

Dictionnaire du français sous l'Occupation
Serge Kastell
Grancher, 496 p., 25 €. Catalyseur spectaculaire de l'expérimentation linguistique, l'Occupation a donné naissance à un



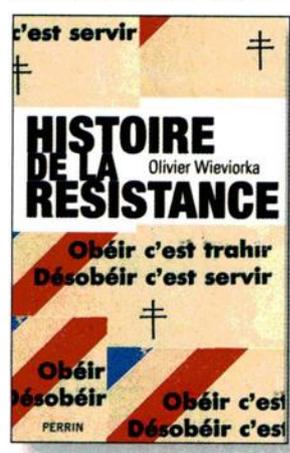
vocabulaire d'une infinie richesse, que Serge Kastell restitue avec bonheur et une érudition sans faille. On s'y plongera d'abord pour goûter le pittoresque et l'humour (souvent noir, hélas), en notant au passage à quel point l'argot des malfrats et des prisons a marqué la langue des résistants comme des collabos. On y reviendra ensuite comme dans un usuel, pour rechercher la signification de telle ou telle abréviation opaque (le NSKK, rebaptisé « coin-coin », ça dit quelque chose à quelqu'un ?),



concentrées dans un chapitre préliminaire bien utile. À noter que le dictionnaire couvre tous les secteurs

géographiques où le français a été utilisé : de la Belgique franco-phonie au front de l'Est, où la Légion des volontaires français (LVF) détourne du russe le verbe *zabraler*. Vous en découvrirez la triste signification p. 462, entre celle du saucisson *zabadaba* (fait avec des abats d'abats...) et celle du *zèbre* (détenu marqué au fouet). Indispensable à tous ceux qui, passionnés par la période, ignorent encore la différence, vitale pourtant, entre le moustique et le pigeon à roulette. ■ **P. G.**

Histoire de la Résistance
Olivier Wieviorka
Perrin, 588 p., 25 €. Une de plus, pense-t-on à la découverte de cette *Histoire de la Résistance*.



En fait, les grandes synthèses historiques sont assez rares sur ce sujet. Tout juste peut-on citer un bon *Dictionnaire historique de la Résistance* (dirigé par François Marcot, Bouquins, 2006),

mais ce précieux pavé de 1200 pages ne propose finalement qu'un savoir éclaté – notices oblige. Offrir une histoire globale qui donne du sens aux faits tout en les actualisant à la lumière des plus récentes recherches, voilà le grand pari d'Olivier Wieviorka, spécialiste reconnu de la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Et, disons-le de suite, le pari est atteint. Maîtrisant parfaitement toutes les complexités de cette période, l'auteur aborde la Résistance en objet historique. Certes, les spécialistes n'y trouveront aucune révélation mais l'intérêt du livre est ailleurs. D'emblée, la plume alerte de l'auteur transporte le lecteur, la démonstration est limpide, le propos, toujours étayé et surtout, d'analyses chronologiques en approches thématiques

LE BLOG



LES LECTURES D'ARÈS

CHRONIQUES HISTORIQUES, STRATÉGIQUES, MILITAIRES...



Nom : Les lectures d'Arès
Sous-titre : Chroniques historiques, stratégiques, militaires...
Animation : En solo et à titre bénévole,

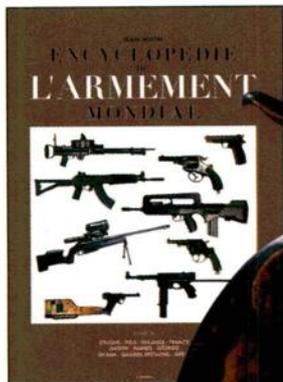
Matthieu Roger, 26 ans, diplômé de Sciences Po Lille, administrateur de compagnies artistiques.
Création : Août 2010. Le blog est la continuation d'une rubrique qui existait au sein du cercle ERIS (Étudiants des relations internationales et stratégiques). D'où, en partie, son orientation marquée vers la réflexion stratégique. « J'ai été très marqué dans mon jeune âge par Sun Zi, Liddell Hart et les bouquins de géopolitique

de Gérard Chaliand. Récemment, j'ai été très emballé par L'Art de la guerre de Machiavel. »
Fréquentation : Autour de 100 visiteurs uniques par jour.
Profil de la fréquentation : Forte représentation de la communauté militaire, toutes armées confondues.
Volume d'informations : Entre deux et trois chroniques par mois. Soit 170 posts au total. Il s'agit à 100 % de chroniques de livres et de titres de presse spécialisée.
Objectifs du blog : « Partager les livres qui me tiennent à cœur. Ce qui explique qu'il y ait peu de critiques négatives. J'ajoute aussi que 80 % des ouvrages dont je parle ne m'ont pas été envoyés par les éditeurs : je me les suis procurés seul. »
Contact : matthieuroger@wanadoo.fr

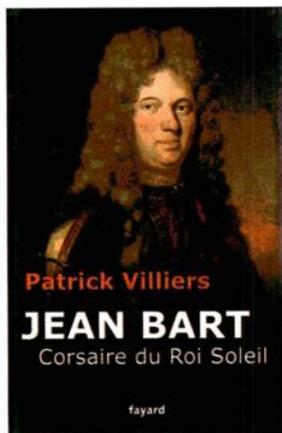
les pièces du puzzle s'imbriquent, les faits s'éclairent réciproquement et s'articulent. À l'étude politique répond une description sociologique. À celle des mouvements fait écho un excellent chapitre sur la répression. Sur l'aspect strictement militaire, Olivier Wieviorka insiste sur l'opposition entre la logique de guerre qui motive Londres et celle d'occupation qui anime les mouvements intérieurs. Alors que la première approche conduit à la renaissance de l'armée française, la seconde donne naissance à une forme originale d'organisation et de lutte : le mouvement de résistance, dont l'auteur relativise l'impact militaire, même si sur ce point on peut le trouver encore prudent. On le suit également moins quand il prétend pour la première fois historiciser la Résistance abattant des « bastilles mémorielles » : d'autres l'ont déjà précédé. Simple détail qui n'empêchera pas cette *Histoire de la Résistance* de devenir « le » Wieviorka qui fera longtemps référence. ■ N. Aubin

Encyclopédie de l'armement mondial (tome 4)

Jean Huon
Grancher, 360 p., 55 €.
Comme son nom ne l'indique pas forcément, la monumentale encyclopédie de Jean Huon ne couvre que l'armement d'infanterie de 1870 à nos jours. Ce qui n'exclut nullement une incroyable profusion de modèles, variantes et expérimentations. Exhaustif comme jamais, Jean Huon nous étonne une fois de plus avec ce volume constitué pour l'essentiel de deux gros morceaux : les productions britannique et, surtout, française



– chapitre particulièrement étoffé (194 pages), où l'on découvre entre autres l'in vraisemblable préhistoire de la mitrailleuse nationale. Le tout agrémenté de 900 photos (ci-contre un revolver de marine Lefauchaux, modèle 1858). Halte au feu ! ■ P. G.



Jean Bart, corsaire du Roi-Soleil
Patrick Villiers
Fayard, 540 p., 25 €.
Amateur d'imagerie romantique, d'anecdotes plus ou moins vérifiées et de biographies romanesques, changez de cap, ce livre-là est construit sur des faits et rien d'autre. À travers la vie de Jean Bart, c'est aussi et surtout un double portrait que peint Patrick Villiers (voir notre article sur les corsaires p. 72) :

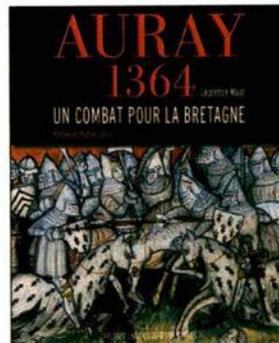


d'abord celui de la marine de Louis XIV et, parallèlement, celui de la course dunkerquoise.

On dépasse ainsi très largement le cadre de la simple biographie pour se retrouver en possession d'une analyse stratégique au long cours et d'une mine documentaire considérable : chiffres, données, rapports, rien ne manque, même pas une copieuse bibliographie et un index. On retire de tout cela l'idée que Jean Bart, bien plus qu'un corsaire, a surtout été un remarquable marin militaire, dont le rôle de briseur de blocus et sauveur de convois a sorti la France de Louis XIV de l'effrayante famine des années 1692-1694 (1,6 million de morts au moins, soit 7 à 8 % de la population). Le Dunkerquois n'a donc pas volé ses lauriers ! De cette somme désormais incontournable on apprécie encore deux aspects. D'abord, l'attention portée à l'économie corsaire. Ensuite, la réhabilitation de ceux dont les mérites ont été occultés par Bart, en particulier le Boulonnais François Panetié. ■ P. G.

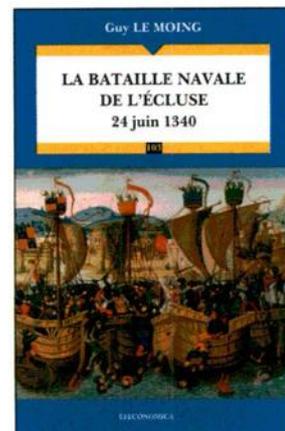
Auray 1364 – Un combat pour la Bretagne
Laurence Moal
Presses universitaires de Rennes, 227 p., 30 €.
Il n'est plus si courant

qu'une monographie sur une bataille prenne la forme de ce qu'il est convenu d'appeler un « beau livre », a fortiori si elle est éditée par des presses universitaires ! C'est pourtant le cas ici, et le résultat vaut le détour. Le format « beau livre » permet en effet d'offrir de splendides illustrations (dessins, gravures, miniatures, photos, cartes, schémas, etc.), souvent en couleurs, mais



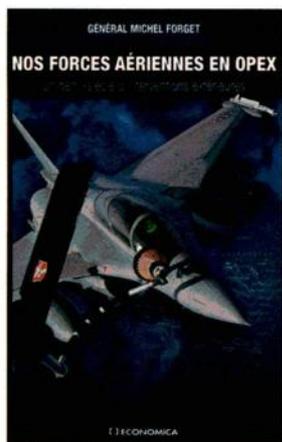
également de parsemer le texte de très nombreux encadrés sur des points très divers, à la façon d'un magazine. Du coup, on dispose là d'une étude exhaustive sur une bataille aujourd'hui presque totalement oubliée, mais qui fut en son temps d'une importance capitale. Le 29 septembre 1364, dans le cadre de la vaste et complexe guerre de Cent Ans, un affrontement de grande ampleur met aux prises Anglo-Bretons et Franco-Bretons (parmi lesquels le célèbre Du Guesclin) pour décider de la dynastie régnante sur un duché de Bretagne au sujet duquel une « sous-guerre » fait rage depuis plus d'une vingtaine d'années. C'est le parti proanglais qui finit par l'emporter. L'étude de Laurence Moal décortique tout cela avec précision, tant dans ses

aspects diplomatiques, politiques et stratégiques que tactiques et même techniques. Ce qui permet de se faire une bonne idée de ce à quoi ressemble une grande bataille rangée de la fin du Moyen Âge. Mais l'auteur ne s'en tient pas là et se penche longuement sur l'historiographie de cette bataille (qui l'écrivit et comment, à travers les âges) ainsi que la mémoire de celle-ci jusqu'à nos jours puisqu'elle est depuis le XIX^e s. un enjeu mémoriel d'importance dans une région jalouse de son identité à plus d'un titre. Nous avons donc là non seulement une brillante analyse d'histoire militaire et politique (peut-être un peu trop classique, toutefois) ainsi qu'une étude d'histoire des représentations et des imaginaires. Les fans d'histoire médiévale y trouveront leur bonheur, tout comme les passionnés d'histoire de la Bretagne ou même les folkloristes. ■ L. H.



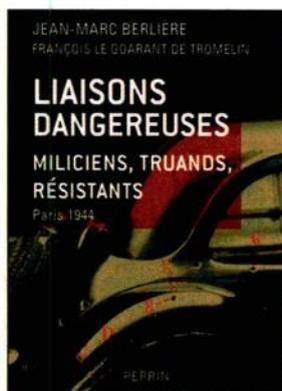
La Bataille navale de l'Écluse
Guy Le Moing
Economica, 208 p., 29 €.
Ce livre, par ailleurs bien organisé, illustre la difficulté de traiter de l'histoire militaire ancienne. Le récit de la bataille proprement dite n'y occupe que quinze pages. Les limites des sources médiévales,

en volume comme en fiabilité, interdisent de détailler plus avant ce choc mémorable et contraignent l'auteur à consacrer beaucoup de place au contexte historique. La bataille de L'Écluse (Sluis, aux Pays-Bas) intervient au début de la guerre de Cent Ans, entre les flottes françaises et anglaises. Comme souvent en pareilles circonstances, c'est l'Anglais qui l'emporte. Avec plus de 20 000 hommes perdus, cet affrontement est un véritable bain de sang maritime. Originalité pour un combat naval, on peut se promener aujourd'hui à pied sec sur le champ de bataille, le bras de mer qui en fut le théâtre s'étant ensablé il y a belle lurette. ■ J.-C. Delhez



Nos forces aériennes en opex
Général Michel Forget
Economica, 196 p., 29 €.
Voilà une bonne synthèse des opérations extérieures de l'aviation française durant les cinquante dernières années. L'auteur en connaît un rayon puisque c'est le général Michel Forget, ancien chef des forces aériennes tactiques. Son ouvrage s'intéresse aux nombreuses incursions des Mirage et autres Transall dans les espaces aériens étrangers, depuis le raid peu connu

en Mauritanie (1977) jusqu'aux récentes opérations en Afghanistan et en Libye. Il souligne les mutations techniques qui ont permis ces opérations, comme le ravitaillement en vol et la montée en puissance du transport tactique. Il n'oublie pas de dresser le tableau de la situation présente et de s'interroger sur un avenir menacé par les coupes budgétaires. ■ J.-C. D.



Liaisons dangereuses. Miliciens, truands, résistants. Paris, 1944
Jean-Marc Berlière, François Le Goarant de Tromelin
Perrin, 379 p., 23 €.
En marge des combats de Normandie, les mois séparant le Débarquement de la Libération de Paris ont été dans la capitale le théâtre d'inraisemblables et sordides affaires, relevant souvent du pur gangstérisme, dans lesquelles miliciens, gestapistes, truands et résistants s'affrontèrent ou furent parfois complices. Un livre qui contribue à rétablir la vérité sur une période particulièrement chaotique et troublée. ■ L. H.



Mystérieux templiers – idées reçues sur l'ordre du Temple

Jean-Vincent Bacquart
Le Cavalier bleu, 215 p., 19 €.

De tous les ordres militaires religieux, celui du Temple n'a cessé, depuis plus de sept siècles, de susciter fantômes et légendes. Bien entendu, notre époque n'est pas en reste puisque les ouvrages ne cessent de s'accumuler sur ces chevaliers que l'on se complaît à imaginer surpuissants, couverts d'or, fanatiques, magiciens, voire cathares ou même précurseurs de la franc-maçonnerie ! Dans cet excellent petit livre très accessible, l'auteur s'emploie ici à démonter chacun de ces mythes. Une mise au point bienvenue et rafraîchissante. À lire sans faute quand on veut étudier sérieusement le Moyen Âge. ■ L. H.

Le Sport et la Guerre, XIX^e et XX^e siècles

Luca Robène (dir.)
Presses universitaires de Rennes, 537 p., 24 €.
Ce fort volume rassemble les textes

des 44 communications présentées lors d'un colloque tenu en octobre 2010 à l'université de Rennes et aux Écoles militaires de Saint-Cyr/Coëtquidan. Le thème en est original, même si quelques travaux universitaires restés confidentiels avaient commencé à défricher cette question dans les années 1970 et 1980.

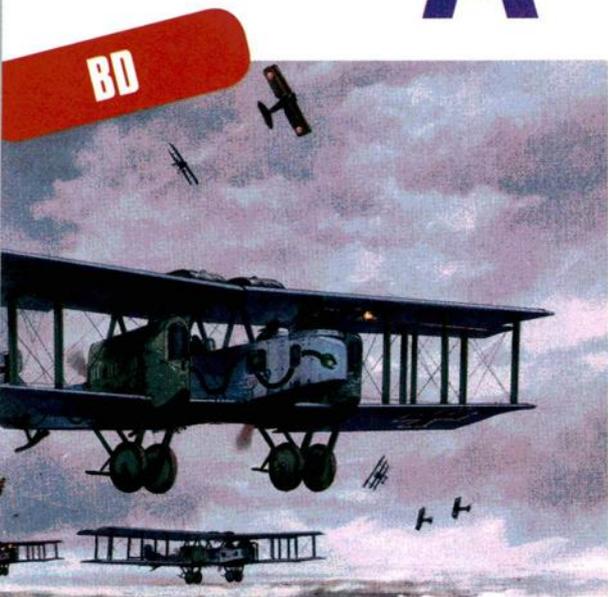
Les contributions sont rassemblées en fonction de grandes thématiques : le sport et la préparation à la guerre ; les médias et la construction des figures héroïques du sportif et du combattant ; le rôle de la guerre dans la diffusion et la transformation des pratiques sportives ; le sport comme outil de propagande, de domination, de résistance, mais aussi comme

levier de gouvernance mondial et facteur de paix, etc. On navigue entre histoire, sociologie et anthropologie pour découvrir des questions aussi inattendues que passionnantes, de la chasse au rugby à treize, en passant par le tournoi médiéval, le football ou le yachting. C'est très riche voire touffu, et ça part dans toutes les directions, comme presque à chaque fois avec les thématiques naissantes. Mais on reste dans des problématiques principalement orientées « armée et société », et les questions liées à la pratique de certains sports, en relation directe avec certaines formes de combat ou fonctions tactiques ou avec certains types d'unités, sont encore trop peu abordées à notre sens. Gageons que cela fera l'objet d'un prochain colloque. ■ L. H.

Nous avons reçu mais nous n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **Vichy, la pègre et les nazis. La traque des Juifs en Provence**, Isaac Lewendel avec Bernard Weisz, Nouveau Monde Éditions, 445 p., 24 €.
- **Tribulations. Récit vécu pendant la guerre d'Algérie**, Robert Cuvelier, Éditions Velours, 143 p., 14 €.
- **Les Agents secrets de la France libre**, Pascal Le Pautremat, Histoire & Collections, 144 p., 24, 95 €.
- **Femmes en guerre, 1940-1946**, Frédéric Pineau, ETAI, 174 p., 36 €. Un beau livre, des photos rares et émouvantes sur un aspect rarement traité de l'effort de guerre français dans la Seconde Guerre mondiale.
- **B-29. Missions de combat. Témoignages uniques d'équipages des Superfortress au-dessus du Pacifique et de la Corée**, D. Nijboer, S. Pace, ETAI, 150 p., 42 €. Presque tout couleur. Magnifique.
- **Le Génie. Combattre, construire, secourir**, Fédération nationale du génie. Lavauzelle, 275 p., s.p. Historique assez complet d'une arme majeure présente dès l'Antiquité.
- **Jean Lartéguy, le dernier centurion**, Hubert Le Roux, Tallandier, 345 p., 23,50 €. Un modèle de reporter de guerre, risque-tout, idéologiquement marqué, comme il n'en existe plus.
- **Servir l'Etat barbare dans la Gaule franque. IV^e-IX^e siècle**, Bruno Dumézil, Tallandier, 512 p., 27,90 €.
- **La Guerre d'Algérie des Harkis**, François-Xavier Hautreux, Perrin, 467 p., 24 €. Une bonne enquête, par un historien sérieux, sur un sujet brûlant. ■ J. L.

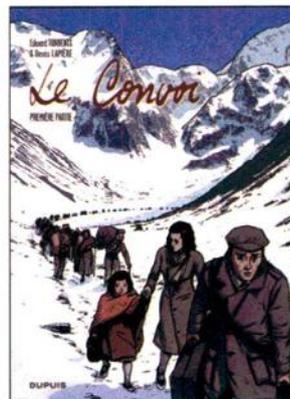
A LIRE



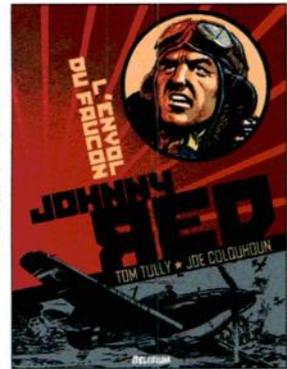
deux autres intérêts : raconter l'histoire de la Belgique (peu connue en France) et dresser un portrait d'un village durant l'Occupation. Similaires aux histoires de la campagne française, les nombreuses histoires véridiques collectées par les auteurs rendent le récit plus réel et plus captivant. ■ S. D.

honneur d'être parmi les premiers déportés vers les camps nazis. Ce roman graphique en

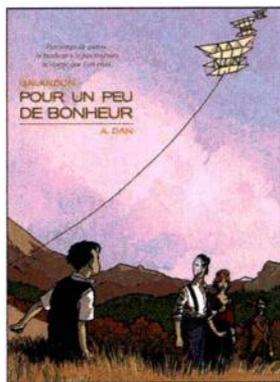
brûlée, renvoyé de la RAF, vole un Hurricane et s'engage auprès d'un groupe d'aviateurs soviétiques. La suite est une épopée hallucinante et surréaliste au sens littéral. Les rebondissements tiennent en haleine



2 volumes, émouvant et tout en retenue, évoque à travers ces personnages, le destin de plus de 400 000 Espagnols dans la tourmente de la « retirada » (la retraite), drame occulté où la France n'a pas toujours eu le beau rôle. ■ P. Q.



et les personnages, invraisemblables, n'en sont pas moins attachants. On adore détester les méchants très méchants ! Ce premier volume s'achève par le siège de Leningrad, avec décor infernal de corps gelés, ruines piégées... Scène où se déroulent les combats horribles mais victorieux de Johnny. Ce volume est aussi l'occasion de retrouver le talent magistral et la maîtrise de la composition de Joe Colquhoun, l'auteur de *Charley's War*. ■ S. D.



Pour un peu de bonheur, t. 1 et 2

L. Galandon, A. Dan
Bamboo/Grand Angle, 112 p., 27,80 € (coffret).
Le tome 1 était prometteur : scénario original, personnages étranges, dessin touchant et efficace. Le tome 2 boucle l'affaire magistralement. On y retrouve Félix qui, gueule cassée revenue dans son village des Pyrénées, doit réapprendre à vivre auprès de sa femme et de son fils qu'il n'a pas vu grandir. L'affaire tourne bien vite au polar avec un dénouement inattendu. ■ S. D.

Le Convoi, 2 tomes

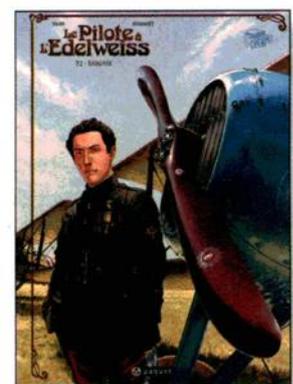
Eduard Torrents, Denis Lapière
Dupuis, 64 p. et 15,50 € chaque tome.
Quelques jours avant la mort du dictateur espagnol Franco, Angelita retrouve à Barcelone, qu'elle a fui il y a trente-six ans, le père qu'elle croyait mort en déportation à Mauthausen. À l'instar de 490 Espagnols réfugiés en France, qui eurent le triste

L'Envol du Faucon Johnny Red (t. 1)

Tom Tully, Joe Colquhoun
Delirium, 128 p., 22 €.
Bien connu des amateurs de BD britannique, Johnny Red n'a jamais été publié intégralement en français. C'est chose faite avec cette édition soignée des éditions Delirium. En 1941, Johnny, tête

Et aussi...

- **La Grande Guerre de Charlie**, Pat Mills et Joe Colquhoun, t. 4, Delirium. La série continue (voir n° 4, p. 102). Dans ce volume, l'épisode du fort de Vaux est hallucinant. On devient vite accro à *Charley's War*.
- **Gettysburg, la jeunesse de Blueberry**, t. 20, Blanc-Dumont, Corteggiani, Dargaud. Décevant et trop mou.
- **Lakota**, Serpieri, Éditions Mosquito. Une réédition de la bataille de Little Big Horn par un auteur mythique pour ses histoires de Far West.
- **Shi Xiu, reine des pirates**, Nicolas Meylandier et Wu Qing Song, Éditions Fei (3 vol.). De l'aventure, de la baston et des batailles navales. Un vrai plaisir. On attend les 3 prochains volumes avec gourmandise.
- **Diên Biên Phu, la grande évasion**, Thierry Gloris, Delcourt. Le scénario prend un bon départ mais le dessin fade empêche de s'attacher aux personnages.
- **Alamo, une aube rouge**, Dobbs et Perovic, Soleil Éditions. Classique, rythmé, nerveux, un bon western un brin romancé sur la bataille mythique. ■

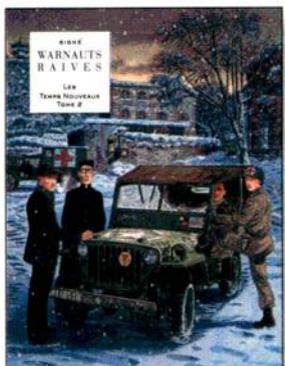


Le Pilote à l'Edelweiss (t. 2)

Romain Hugault, Yann Paquet, 48 p., 13,50 €.
Le prolifique scénariste Yann (Les *Innommables*, Bob Marone, La *Patrouille des libellules*...) s'est associé une nouvelle fois au talentueux Romain Hugault (Le *Grand Duc*, *Pin-up Wings*...) pour nous livrer une histoire en trois volumes contant les mésaventures de deux frères jumeaux (l'un pilote à l'escadrille des Cigognes et l'autre tankiste après s'être fait virer de l'armée de l'air), englués dans le premier conflit mondial mais aussi dans un terrible secret. Pour ne pas gâcher le suspense de ce roman graphique passionnant, nous ajouterons juste que les dessins d'avions, de combats aériens, d'architecture sont époustouflants... Vivement le troisième volume ! ■ P. Q.

Les Temps Nouveaux (t. 1 et 2) Après-guerre (t. 1)

Warnauts, Raives
Éditions Le Lombard, 56 p. et 14,99 € chaque.
Ces trois premiers volumes racontent trois histoires belges dont le cours dévie à cause de la Seconde Guerre mondiale. Comme celle du jeune Thomas, qui, après un séjour au Congo, revient dans son village des Ardennes pour découvrir un pays en plein doute et l'amour en la personne d'une jeune réfugiée espagnole républicaine...



La force de la série vient de la maîtrise dans la conduite d'un scénario complexe et de ses personnages. Aucun n'est là par hasard, leur personnalité est fouillée, les interactions forment le moteur de l'histoire. Ces trois albums présentent

EMBARQUEZ POUR
**LA PREMIÈRE CROISIÈRE
 SCIENCE & VIE**
 du 24 octobre au 1^{er} novembre 2013

ÉVÈNEMENT
 SPÉCIAL LECTEUR

De la mer Egée à la Méditerranée, découvrez les splendeurs des cités antiques

9 jours / 8 nuits

à partir de

995€
SEULEMENT

EN PENSION COMPLÈTE

Vol France/Rhodes inclus

Prix par pers. en cabine double cat. IC.

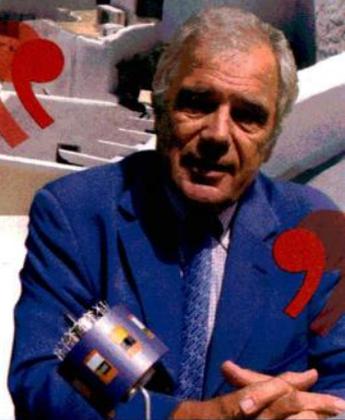
PLACES LIMITÉES

Spécial Vacances de la Toussaint :
 croisière gratuite enfants de -18 ans⁽¹⁾

en cabine triple ou quadruple avec les parents hors taxes
 portuaires, vols, transferts et forfait de séjour à bord

En présence de Michel Chevalet,
 maître de cérémonie

*"Je vous attends pour la
 première croisière Science et Vie"*



RHODES - HÉRAKLION - SANTORIN - IZMIR - ATHÈNES - OLYMPIE - ROME



LE PROGRAMME DE VOTRE 1^{ÈRE} CROISIÈRE **SCIENCE & VIE**

- ✓ Des conférences passionnantes avec les témoignages de Jean-François Clervoy (spationaute), Yves Lancelot (océanographe) et Michel Chevalet (Journaliste scientifique).
- ✓ Les mystères du volcan de Santorin décryptés par Michel Chevalet.
- ✓ Tous les secrets de votre magazine Science & Vie dévoilés par le Directeur de la Rédaction.
- ✓ Une visite découverte des coulisses du navire et de la passerelle du commandant.

À BORD DU COSTA MEDITERRANEA



RENSEIGNEMENTS & RESERVATION AU :

0 811 020 033

OU SUR LE SITE :
www.scienceetvievoyages.com/croisiere

Du lundi au samedi de 9h30 à 17h30 - (0,09€ TTC/min depuis un poste fixe en métropole)

En précisant
 le code avantage :
**"GUERRES
 ET HISTOIRE"**

Cette croisière est organisée en partenariat avec Costa Croisières - Costa Croisière S.p.A. France - Atout France 092100381.
 Guerres & Histoire est une publication du groupe Mondadori France Siège Social - 8 rue François Ory - 92 543 Montrouge Cedex * Sauf cas de force majeure

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à **GUERRES ET HISTOIRE VOYAGES - B 845 - 60643 CHANTILLY CEDEX**

OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT LA DOCUMENTATION COMPLÈTE
 de la croisière proposée par **GUERRES & HISTOIRE Voyages.**

Code avantage : **GUERRES ET HISTOIRE SV13C1**



Mme Mlle M

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Date de naissance : Tél. :

Email :

Oui je souhaite bénéficier des offres de Science et Vie et de ses partenaires.

Avez-vous déjà effectué une croisière (maritime ou fluviale) OUI NON

Conformément à la loi " Informatique et Liberté " du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant.



A VOIR

DVD

Par Stéphane Dubreil

Tzedek, les Justes

Documentaire

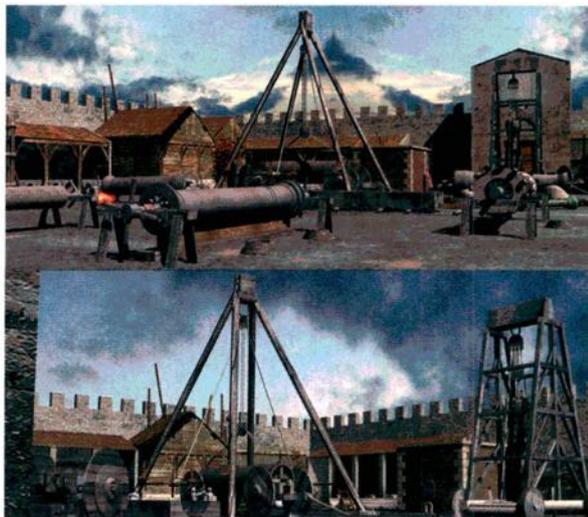
de Marek Halter

Éditions Montparnasse, DVD, 15 €.

En 1994, l'écrivain Marek Halter s'était fait documentariste pour aller à la rencontre des Justes : ces hommes et femmes qui, le plus souvent en dehors de toute organisation, ont tendu une main secourable aux Juifs et permis ainsi de sauver un demi-million d'entre eux. Voici édité en DVD vingt ans après ce travail de mémoire. Mais Halter est plus habile avec une plume qu'avec une caméra. Son propos est juste, souvent touchant et parfois bouleversant, les témoignages intéressants, mais la forme est sèche. Et le film, long, est dur à avaler. ■

mais les rapports des hommes plongés dans les combats : la tension, les traumatismes, le courage et (surtout) la lâcheté face à l'action. Le film est une critique des hommes politiques qui, malgré leur grade, font passer leur carrière avant la vie des hommes qui se battent. Le scénario du film est si provoquant que l'armée refuse son concours au tournage... Et l'œuvre déplaît : Aldrich, soupçonné de sympathies communistes, s'exile en Europe. Reste aujourd'hui un classique en avance sur son temps, remarquable par la force de son casting et une foule de seconds rôles forts et attachants. ■

juridiques, économiques mais aussi artistiques. Le tout clairement expliqué (un parcours destiné aux plus jeunes offre notamment jeux et fiches simplifiées) et sans ignorer le côté obscur de la légende. À noter, au-delà de la mise en scène et de l'accumulation de pièces d'exception, l'omniprésence très moderne déjà de la figure de Napoléon. Le choix d'un déroulé chronologique permet de suivre la marche de Napoléon vers la domination du continent, les victoires puis l'installation des familiers à la tête des pays soumis. Et de prendre la mesure de la résistance



Renaissance Nancy 2013

Jusqu'au 4 août 2013, expositions aux Musée lorrain, musée de l'Histoire du fer, musée des Beaux-Arts.

Site : www.renaissancenancy2013.com

La ville de Nancy et la Lorraine organisent une série d'expositions d'exception sur la Renaissance tardive en Lorraine, autour des idées maîtresses de la période : innover, oser, rêver, placer l'homme au centre de toute chose. La chose militaire est constamment présente. Après avoir découvert comment a changé la vision de la guerre au musée des Beaux-Arts, avec le réalisme du reporter Jacques Callot, on apprend au Musée lorrain comment la pratique militaire est influencée par les géographes régionaux, qui dressent les cartes du monde, et les médecins, qui, sur le champ de bataille, tentent des opérations inédites : l'exposition présente notamment une saisissante main prothèse entièrement articulée. Troisième étape ludique et spectaculaire au musée de l'Histoire du fer : l'exposition consacrée à Jean Errard, ingénieur d'Henri IV au siège d'Amiens, et à Léonard de Vinci. Comment deux grands génies ont créé, imaginé des machines industrielles ou militaires (ci-dessus, reconstitution 3D d'un projet de fonderie de canons imaginé par Léonard de Vinci) et comment leurs recherches ont conduit aux mêmes solutions, notamment la création (après tâtonnements) du modèle architectural du bastion. ■

EXPOS

Napoléon et l'Europe

Jusqu'au 14 juillet, musée de l'Armée, Hôtel des Invalides (Paris 7^e). Tel : 01 44 42 38 77.

Site :

www.musee-armee.fr

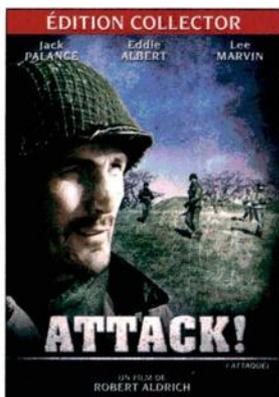
Cette exposition est la plus importante présentée au musée de l'Armée et en France depuis 1969 sur le thème impérial – soulignons que le catalogue de 336 pages (Somogy éditions d'art, 39 €) est à la hauteur de l'événement. Puisant dans les riches collections du musée, mais aussi partout en France et en Europe, cette présentation de 250 œuvres d'art et objets permet d'aborder tous les aspects de la période, militaires, politiques,



qui a été farouche : on redécouvre la force des caricatures

anglaises, le courage des rebelles suisses, italiens, espagnols... La seconde partie de l'exposition commence avec l'année 1813 (que nous évoquons dans ce numéro) et le visiteur réalise alors combien l'Europe que

nous connaissons est née à cette époque. Dans le parcours, deux objets retiennent l'attention : la terrifiante massue cloutée des opposants tyroliens aux conquêtes françaises et, surtout, prêté par le National Maritime Museum de Greenwich, l'habit porté par Nelson à Trafalgar (ci-contre). À l'épaule, le trou de la balle mortelle. Saisissant. ■



Attack !

De Robert Aldrich, avec Jack Palance, Eddie Albert, Lee Marvin Filmédia, DVD VF/VOST, 15 €, Blu-ray 20 €.

Réalisé en 1956, *Attack !* est le premier film de guerre de Robert Aldrich. Il impose un cinéma violent, sans concession, loin de l'héroïsme romantique en vogue à Hollywood. Il ne montre pas le grand spectacle de la guerre

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE

SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

1 AN | 6 numéros

29€

au lieu de ~~35,70€~~

SEULEMENT

soit
1 n°
GRATUIT



BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

- OUI, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne pour 1 an (6 numéros) à Guerres & Histoire pour 29 € seulement au lieu de 35,70€* soit 1 numéro gratuit.**
- je préfère m'abonner pour 2 ans (12 numéros) pour 55 € seulement au lieu de 71,40€* soit 23% de réduction.

40907
40915

> Mes coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ Email : _____

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de Guerres et Histoire



Expire fin : _____ Cryptogramme : _____
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

Signature obligatoire.

* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin décembre 2013. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non inclus. Vous disposez du droit de rétractation de 7 jours ouvrés pour la radio. Vous ne disposez pas de ce droit pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et libertés» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande. vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre.

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavel

Wargame AirLand Battle

Support : PC
Éditeur : Focus Home Interactive
Prix : 30 €.

Ce jeu est le troisième opus de la série démarrée avec *Wargame European Escalation* et continuée avec l'extension *Fatal Error*. Petit résumé de la situation et retour en 1985 au cœur de la guerre froide : répondant aux provocations répétées des États-Unis, l'URSS se renforce militairement... Jusqu'au

dérèglement fatal : après plusieurs mois de sévères tensions, un incident éclate en mer du Nord. Immédiatement, les armées du pacte de Varsovie et de l'OTAN se mobilisent : elles embrasent la planète et tout spécialement (c'est original) la Scandinavie, où se joue le sort du nouveau conflit. C'est là que le joueur entre en scène, avec la joie d'un enfant découvrant une pile de cadeaux imprévus au pied du sapin. Car si les équipements présentés dans les jeux précédents étaient déjà pléthoriques, cette fois, on est comblé : près de 150 avions (chasseurs, bombardiers, avions de guerre électronique, etc.) viennent compléter



les véhicules et unités de combat des douze nations en présence (soit quatre de plus que dans le précédent volet). Au final, accrochez-vous, ce ne sont pas moins de 750 avions, chars, véhicules et unités militaires qui sont proposés dans cette simulation ! On citera par exemple côté britannique des engins rarement appréciés chez nous comme les unités de missiles antiaériens

Tracked Rapier, le camion de ravitaillement blindé Alvis Stalwart ou encore le transport d'infanterie blindé FV510 Warrior. À noter que la Grande-Bretagne brille aussi dans le ciel avec les Tornado (image ci-dessus), Jaguar et autres Harrier de la RAF, moult variantes comprises.

Outre cette débauche de matériel, le nouveau jeu progresse aussi en richesse visuelle : alors que le premier volet proposait un rendu très convenable, on pouvait lui reprocher le manque de variété des cartes et la quasi-absence de relief dans celles-ci. L'erreur est gommée. Dans *AirLand Battle*, le nouveau moteur graphique baptisé IRISZOOM « envoi du lourd ». Ainsi, les



IR A JOUER

cartes des pays du Nord de l'Europe sont directement issues d'images satellites et affichent de beaux effets de relief ainsi que des environnements détaillés grâce à de nouvelles textures réalistes et bien choisies. IRISZOOM offre en outre une bien

contrairement à ce que l'on voit dans les sagas comme *Crusader Kings* ou *Europa Universalis*, la victoire se joue essentiellement en conquérant les provinces clés de votre adversaire. Des provinces bien évidemment placées à des points stratégiques des différentes cartes et

s'emparer de provinces peu défendues. Ce constat n'aura bien évidemment pas échappé à vos adversaires, ce qui promet des combats acharnés surtout en parties multijoueurs : on peut rassembler 32 compétiteurs simultanément autour de la carte ! Quand stratégie et diplomatie prennent le pas sur la réalisation – loin d'être aussi performante que certains titres concurrents il faut bien le reconnaître –, on ne peut qu'accrocher. *March* et ça repart ! ■

Assassin's Creed III : La Tyrannie du roi Washington

Supports : PC, PS3, Xbox 360 et Wii U
Éditeur : Ubisoft

Prix : 10 € par épisode, à télécharger sur les plates-formes légales. Le succès de *Assassin's Creed III* (voir n° 10, p. 108) a incité les équipes de développement à proposer un peu de rab aux amateurs d'action et d'aventures. *La Tyrannie du roi Washington* est une imposante extension scindée en trois épisodes : « Déshonneur », « Trahison » et « Rédemption ». Une minisaga dans laquelle George

Washington, à la tête de la nation américaine, se met curieusement en tête d'opprimer son peuple et ses anciens alliés. Washington dictateur ? C'est inédit, à la différence des environnements, hélas. Mais on découvre de nouveaux pouvoirs pour le personnage que l'on incarne. Et des missions plutôt bien agencées. ■

Age of Empires II HD

Support : PC

Éditeur : Microsoft

Prix : 15 € environ, à télécharger sur les plates-formes légales. Sorti en 1999, le célèbre jeu de stratégie en temps réel *Age of Empires : The Age of Kings* et son extension *The Conquerors* font un retour attendu. Si le principe ne change pas (il s'agit encore une fois de bâtir un empire et de le faire prospérer dans le temps), Microsoft a retouché à son titre un costume en haute définition. Désormais, la collecte de l'or, du bois, de la pierre et de la nourriture, la construction de bâtiments, la découverte de nouvelles technologies et la création des unités militaires font partie du plaisir visuel. Beau et toujours aussi bon ! ■

A venir...

Commerce international

Civilization V, le célèbre jeu de stratégie de Sid Meier, se dote d'une nouvelle extension : *Brave New World*. Attendue pour la mi-juillet, elle apportera, en plus de civilisations inédites, un nouveau gameplay, notamment pour les phases de diplomatie et de culture, et introduira également le commerce international. L'été sera chaud !

Battlefield 4

Dévoilé à la fin du mois de mars, le FPS *Battlefield 4* a suscité l'admiration. Et pour cause, Frostbite 3, son tout nouveau moteur graphique, fait des merveilles. Le rendu des textures, la gestion des particules, l'éclairage dynamique, les explosions... On en prend plein la vue. Les amateurs de jeux de tir apprécieront. Sortie prévue pour le quatrième trimestre 2013.

Et de trois !

Après le succès du titre *Sniper Elite V2* (1,1 million d'exemplaires vendus à ce jour dans le monde), le studio Rebellion planche déjà sur un troisième opus dont le cadre sera la Seconde Guerre mondiale. Attendu en 2014, ce jeu de tir d'élite (comme le suggère son titre redondant) sortira à la fois sur Xbox 360 et PS3, mais aussi sur PC et consoles de prochaine génération. ■



meilleure gestion des incendies. Arme plutôt efficace quand il s'agit de déloger un adversaire d'une ville (pauvres civils...) ou d'une forêt et, surtout, une tactique d'attaque très économe en bombes et autres munitions ! Le mode solo et ses nombreuses campagnes devraient vous retenir de longues heures. Mais si cela ne suffisait pas, il y a toujours le mode multijoueur (de 2 à 20 participants) pour jouer les prolongations... ■

March of the Eagles

Support : PC
Éditeur : Paradox Interactive
Prix : 20 €

March of the Eagles agrandit la famille, déjà très nombreuse, des jeux de stratégie en temps réel de l'éditeur Paradox Interactive. Comme son nom l'indique, ce titre fait la part belle aux différentes campagnes de l'époque napoléonienne qui se sont déroulées en Europe entre 1805 et 1820 (le jeu prolonge en effet au-delà de Waterloo). Ici,

dont la saisie demande une certaine prise de risques de la part du joueur... Voilà qui assure un bon équilibre entre les différentes nations jouables (tout le monde n'a pas forcément envie de diriger l'armée française ou russe). Ainsi, par exemple, il est tout à fait possible à l'Empire ottoman de tirer son épingle du jeu, son objectif étant généralement de

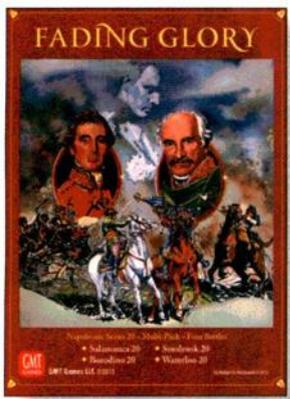


UBISOFT

A JOUER

WARGAMES

Par Frank Stora



Napoléon : retour vers le futur

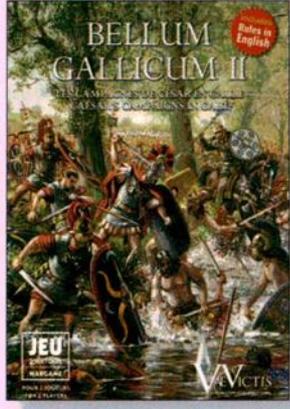
À l'aube des wargames, il y a trente ou quarante ans, les pions étaient peu nombreux et portaient peu d'indications, les cartes étaient d'assez petite taille avec de grands hexagones, la séquence de jeu obéissait à la loi de l'alternance stricte (le fameux « I go You go »), les zones de contrôle étaient bloquantes et les combats réglés selon le différentiel (et non le rapport) de forces. Tout ça n'était pas très réaliste. Alors pourquoi, avec *Fading Glory* (GMT Games), le très expérimenté Joseph Miranda revient-il à ce passé lointain ?

Sans doute parce qu'il s'est dit qu'il avait du bon : entre autres, cela permettait des règles simples et des parties courtes. Mais comment, avec ces règles, obtenir des simulations d'un certain réalisme ? Grâce à l'apport de plusieurs décennies de réflexions concrétisées par des centaines de jeux. Par exemple, sous certaines conditions et avec une table des résultats bien étudiée, le différentiel peut être un aussi bon moyen de régler les combats que le rapport de forces. Si Miranda n'a pas été le seul à travailler en ce sens, *Fading Glory* apparaît comme l'un des représentants les plus aboutis d'une nouvelle génération. Son thème : quatre batailles de l'Empire où les forces napoléoniennes ont eu bien du mal à s'imposer. Salamanque (1812, Wellington écrase Marmont), Smolensk

(les Français ratent de peu l'occasion d'écraser une partie de l'armée russe), Borodino et Waterloo (que l'on ne présente plus). Les règles sont dénommées « Napoleonic 20 » (version 3.0 déjà). Pourquoi 20 ? Parce qu'il n'y a jamais plus de 20 pions sur la carte, en comptant les deux armées ! La carte, justement, ou les cartes, il y en a quatre, bien sûr : chacune est de taille assez réduite (environ 42 x 27 cm), rigide et très agréable à l'œil. Comme les pions sont de grand format, eux aussi bien dessinés et colorés, le confort de jeu est maximum. En outre, les pions sont très faciles à découper. On se doute qu'avec une dizaine de pions sur la carte, le jeu tourne parfois à la partie d'échecs, où la perte d'une seule pièce peut faire basculer la partie. Plus de temps à réfléchir, moins à pousser du pion. Attention : les règles ne font qu'une quinzaine de



Les guerres des Gaules



Bellum Gallicum II (Vae Victis, Collection Jeux d'Histoire) étudie évidemment les campagnes de César en Gaule. Les grognards se souviendront peut-être de la première version, parue dans *Casus Belli* en... 1992 (aië !). Le nouveau jeu comprend notamment des règles (en français et en anglais) revues et développées,

notamment dans le domaine des combats. La séquence de jeu est intéressante. En résumé, elle fait se succéder mouvements romains, mouvements gaulois, puis combats (navals, escarmouches, batailles rangées, sièges) en simultané. Jeu à l'échelle stratégique, *BG II* permet de simuler les six ans de campagnes, mais il y a plusieurs scénarios plus courts. La carte (59 x 41 cm) est agréable et les 216 pions sont superbes. Coïncidence : dans sa série de « Mini-Games », Decision Games vient de publier *Caesar's War - The Conquest of Gaul, 58-52 BC*. Nous avons là, sur le même thème exactement, un jeu on ne peut plus différent. La carte fait 42 x 27 cm et il n'y a que 40 pions. Les règles (en anglais seulement) sont bien plus légères que celles de *BG II*, il est vrai que *Caesar's War* ne prétend pas traiter le sujet de façon aussi détaillée et rigoureuse. Son point fort : 18 petites cartes à jouer qui ajoutent du piment à chaque tour. C'est un « wargame d'apéritif », les joueurs de *BG II* pourront y jouer en ouverture de leur campagne ! Pour terminer, signalons la parution, dans la série *Command & Colors - Napoleonic* de GMT Games, de l'extension sur l'armée russe, accompagnée de l'habituel livret de scénarios. Eylau, Friedland, la Moskova etc., avec les toujours aussi sympathiques et élégants blocs de bois décorés de beaux uniformes. ■

pages avec beaucoup de dessins et d'exemples, mais ne ratez aucun paragraphe ! La séquence de jeu rappelle bien l'antique « I go You go », mais Miranda y a ajouté une phase de réaction de la cavalerie et une phase de tirage de cartes événements (12 par bataille), tout aussi élégantes que le reste du jeu. Autre grande caractéristique des règles :

le moral d'une armée n'est pas seulement atteint par les défaites et amélioré par les victoires, il peut être utilisé comme une « monnaie » qui permet de payer les marches forcées, rallier une unité éliminée, renforcer une unité en combat... Au total, *Fading Glory* réussit son « retour vers le futur » avec de nombreuses caractéristiques des jeux anciens et la finesse des meilleurs jeux récents. ■



QUIZ

Connaissez-vous les guerres civiles romaines ?

Par Pierre Grumberg

2 pts

1) La première cause des guerres civiles est l'émergence d'un mouvement réformiste décidé à disputer le pouvoir à l'aristocratie sénatoriale. Comment désigne-t-on ses partisans ?

- a) Les *optimates*.
- b) Les chevaliers.
- c) Les *populares*.

1 pt

2) Grand réformateur de l'armée romaine, la contestation de sa mainmise sur le sénat au nom des *populares* déclenche la première civile en 88 av. J.-C. Qui est-ce ?

- a) Marius - b) Gracchus - c) Sylla.

2 pts

3) Bien avant César, quel est ce général qui marche deux fois sur Rome à la tête de ses légions ?

- a) Regulus - b) Scipion l'Ancien.
- c) Sylla.

1 pt

4) Quelle est la cause de la seconde guerre civile ?

- a) Le départ de Sylla en Asie qui laisse la place libre à Marius.
- b) L'assassinat de Marius suivi d'une révolte en Espagne déclenchée par son fils.
- c) La tentative de Sylla d'imposer sa dictature.

1 pt

5) En -82, quelle bataille emportée par Sylla scelle la victoire du parti sénatorial dans la seconde guerre civile ?

- a) Orchomène - b) Brindisi.
- c) Porte Colline.

1 pt

6) Qui voit ses complots contre le sénat dénoncés puis écrasés militairement par Cicéron en -62 ?

- a) Strabo - b) Catilina - c) Crassus.

1 pt

7) Quelle décision déclenche la guerre civile qui oppose César et Pompée de -49 à -45 ?

- a) Le sénat déchoit César de son titre de gouverneur des Gaules.

- b) Le sénat demande à César de licencier son armée.
- c) Pompée se proclame dictateur à Rome.

2 pts

8) Que représente le Rubicon, rivière que franchit César avant de marcher sur Rome en -49 ?

- a) La frontière entre Italie romaine et Gaule cisalpine.
- b) La limite nord de l'*Urbs*, la ville de Rome.
- c) La frontière entre les Gaules cisalpine et transalpine.

1 pt

9) Dans la guerre contre César, quels intérêts Pompée défend-il ?

- a) Ceux de la plèbe.
- b) De l'armée.
- c) Du sénat.

1 pt

10) Près de quelle ville de Thessalie (Grèce), César inflige-t-il à Pompée, en -48, une défaite décisive (illustration ci-contre) ?

- a) Pharsale - b) Dyrrachium.
- c) Munda.

1 pt

11) Après l'assassinat de César en -44, qui sont les membres du triumvirat au pouvoir ?

- a) Brutus, Cassius, Sextus Pompée.
- b) Marc Antoine, Octave, Lépide.
- c) Brutus, Cassius, Casca.

1 pt

12) Où les assassins de César, défenseurs du parti républicain, sont-ils finalement tués en -42 ?

- a) Alexandrie - b) Thapsus.
- c) Philippes.

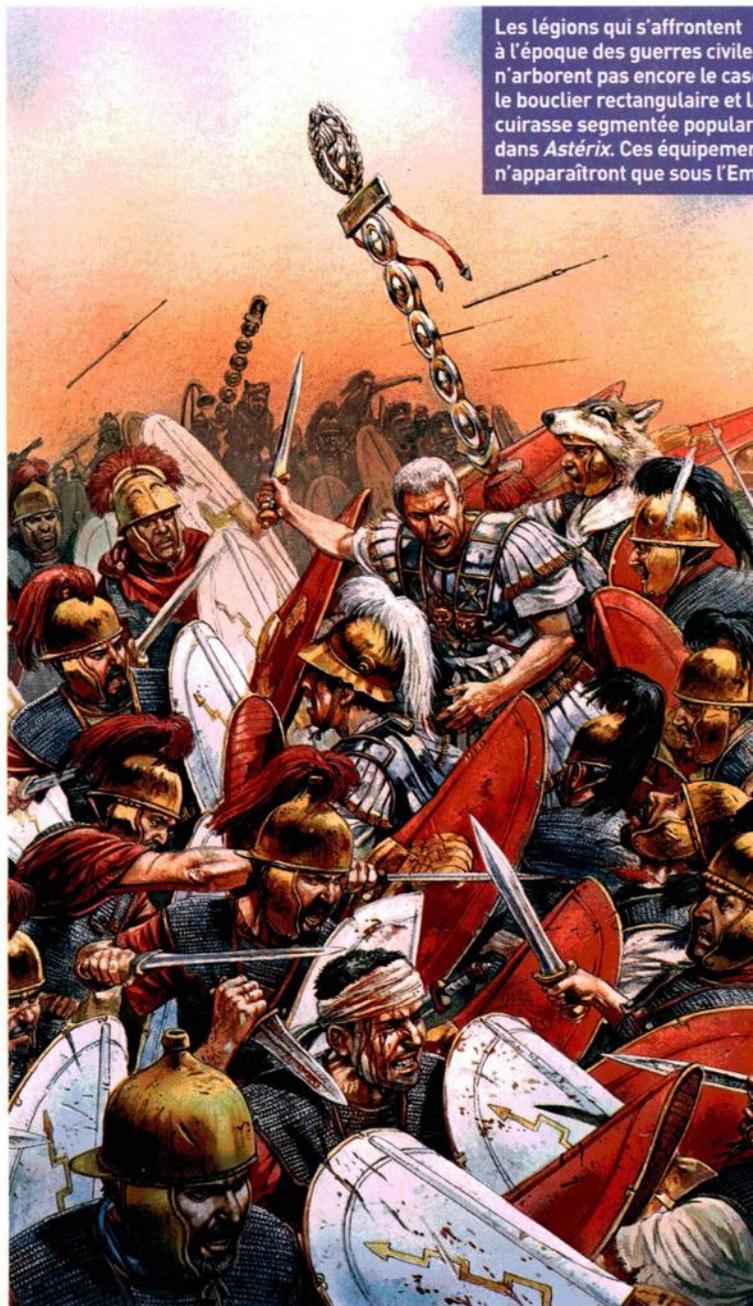
2 pts

13) Il restera dans l'histoire comme le plus brillant des amiraux romains. Qui est-ce ?

- a) Agrippa - b) Sextus Pompée.
- c) Drusus.

1 pt

14) Lequel de ces trois généraux romains n'a pas été l'amant de Cléopâtre ?



Les légions qui s'affrontent à l'époque des guerres civiles n'arborent pas encore le casque et le bouclier rectangulaire et la cuirasse segmentée popularisés dans *Astérix*. Ces équipements n'apparaîtront que sous l'Empire.

- a) César.
- b) Lépide.
- c) Marc Antoine.

2 pts

15) Quelle bataille met le point final, en -31 aux guerres civiles... et à la république ?

- a) Cap Sounion.
- b) Actium.
- c) Nauoque.

Total: / 20 points

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous suggérons *Nouvelle Histoire de l'Antiquité, tome 7: La République romaine*, Jean-Michel David, Seuil, Points Histoire, 2000.



Éléphants contre phalanges : un match serré, mais finalement inégal.

Hydaspe : Héphaestion est bien mort... après la bataille

C'est toujours avec le plus grand plaisir que je retrouve votre revue bimestrielle. Je me permets cependant quelques commentaires sur le n° 11 car l'article sur la bataille de l'Hydaspe contient une bourde assez étonnante. Il est signalé, peu avant le combat, la mort par maladie d'Héphaestion, compagnon et général d'Alexandre (p. 67). Il s'agit là d'un anachronisme énorme, d'ailleurs visible dans l'article car la petite biographie d'Héphaestion p. 66 donne la date exacte de son décès : 324 avant J.-C., soit trois ans après la bataille sur les marges de

l'Inde. Héphaestion participe à l'engagement dans la cavalerie (Arrien, V) et meurt sur le chemin du retour à Ecbatane (Arrien, VII), un an avant Alexandre. Le conquérant, fou de douleur, lui organise à Babylone des funérailles grandioses qui auraient coûté plus de 12 000 talents, (Diodore de Sicile, XVII), soit l'équivalent de 72 millions de drachmes en argent-métal de l'époque... Alexandre, après consultation de l'oracle d'Ammon, décide de lui rendre un culte comme à un héros. On est donc loin du « pas le temps de s'attarder à pleurer » que se hasarde à écrire Éric Tréguier (p. 67). Le professeur Paul Goukowsky (université de Nancy II) fait remarquer que Héphaestion joue un rôle considérable dans

l'armée lors des dernières années de la conquête, puisqu'Alexandre lui confie la moitié de sa cavalerie avec le titre prestigieux d'hipparque (commandant de cavalerie), ce qui le place parmi les principaux chefs militaires plus anciens que lui, comme Cratéros, ou de plus grande naissance, comme Léonnatos et Perdicas. La promotion la plus importante dont il bénéficie est son élévation au rang de chiliarque (vice-roi), dignité aulique perse, ce qui fait de lui, peu avant sa mort, le premier personnage de la Cour et le chef de la bureaucratie achéménide (perse) dont Alexandre a hérité avec la conquête. Pour compléter votre bibliographie, on peut y ajouter Alexandre

le Grand, Histoire et Dictionnaire, sous la direction d'Olivier Battistini et Pascal Charvet, dans la collection Bouquins, chez Robert Laffont, publié en 2004. Ce magnifique ouvrage de plus de 1 000 pages offre une biographie du conquérant faite entièrement de textes antiques (dont beaucoup ont fait l'objet d'une nouvelle traduction), suivie, dans une deuxième partie, d'un dictionnaire historique. Combiné avec les notes en contrepoint et l'analyse comparée des sources antiques (qui sont parfois incertaines, voire contradictoires car tardives), les auteurs ont rédigé un ouvrage d'une très grande richesse avec une foule d'entrées possibles, pour l'amateur comme pour le passionné. Un seul regret : les cartes et plans relégués dans les dernières pages, mais c'est une quasi mauvaise habitude chez les éditeurs français, alors... La totalité des remarques faites un peu plus haut proviennent de cet ouvrage.

Richard Aye (Ardèche)

Cruelle erreur, reconnue donc en principe à demi pardonnée. L'auteur n'y est pour rien, il s'agit d'un faux sens occasionné par la nécessité de résumer et de couper. On ne tranche pas dans un texte comme dans un nœud, fût-il gordien... ■ P.G.

de Clignet de Brabant dans l'estuaire de la Gironde. Anecdote ? Non pas ! En réalité c'est cette victoire atypique de la batellerie fluviale bordelaise appuyée par les « baleiniers » municipaux, navires proches de la nef catalane, adaptée à la navigation dans le golfe de Gascogne, qui met fin à l'offensive de Louis d'Orléans sur Bourg et Blaye. Dégusté, celui-ci rentre à Paris, alors qu'il en était parti pensant revenir vainqueur et affirmer son statut de régent. C'est cette défaite imprévue, alors que le roi-duc est incapable de venir en aide à ses fidèles bourgeois de Bordeaux, qui a probablement beaucoup joué dans l'impopularité du duc et la suite qu'on lui connaît. En 1407, il est assassiné par les hommes de Jean sans Peur... Pour plus d'informations sur cette bataille, une communication de Sandrine Lavaud au colloque de Lorient des 15 et 16 juin 2009, sous la direction d'Éric Guerber, fait le point. ■

Vincent Haure, université Bordeaux III

Deuxième round pour les têtes rondes

Dans le n° 10, quand vous écrivez en légende p. 85 : « Surnommés roundheads («têtes rondes») du fait de leur casque, les cavaliers commandés par Oliver Cromwell... », vous cumulez malheureusement plusieurs erreurs. Tout d'abord, « roundheads » est un terme désignant pendant la guerre civile anglaise les partisans du Parlement et, par extension, l'ensemble des soldats combattant dans l'armée parlementaire.

LE SONDAGE

Sur notre page www.facebook.com/guerresethistoire,

vous avez été près de 200 à participer à notre sondage. Le sujet était polémique : l'usage de la torture en situation de guerre. Il y avait quatre questions. Deux rejetaient la torture ; deux l'acceptaient. Les « contre » l'ont emporté de très peu sur les « pour ». Preuve que, si le débat devait ressurgir en France, nous nous diviserions autant qu'à l'époque

de la guerre d'Algérie. Chez les « contre », la grande majorité rejette la torture non pas en partant de raisons morales mais parce qu'elle serait inutile (renseignements erronés) et contre-productive (aliénation des populations). Du côté des « pour », rares sont ceux qui l'admettent pour la raison que, à la guerre, tout serait permis. La majorité estime que, dans certains types de guerre, le recours à la torture serait inévitable.



Ensuite, le terme ne vient pas de la forme du casque porté par une troupe quelconque mais de la coupe de cheveux adoptée par les partisans du Parlement. Je vous renvoie à l'ouvrage *The Civil War 1642-51 - A Pitkin Guide*, qui détaille l'origine, assez compliquée, de ce terme. Enfin, la troupe de cavalerie levée par Cromwell et dont l'impact a en effet été décisif en particulier à Naseby était surnommée « *Ironsides* ». L'origine de ce terme est aussi controversée : il pourrait venir de la cuirasse portée par ces cavaliers mais celle-ci n'ayant rien d'exceptionnel, il viendrait plus probablement d'un surnom (*Ironsides*) donné à Cromwell lui-même. ■

Michel Morand, Caluire-et-Cuire (69)

Jean des Bandes Noires au cinéma

Je viens de lire l'article sur Jean de Médicis [n° 11, p. 17]. Je voulais simplement vous signaler l'existence d'un très bon film sur la mort de ce personnage, *Le Métier des armes* d'Ermanno Olmi qui est une œuvre remarquable [sortie en 2002, NDLR]. ■

Pierre Spitalier



Les Treize Salopards, le compte est bon

Dans votre article intitulé « Jake McNiece, il était le treizième salopard » [n° 12, p. 6], vous mentionnez que son groupe « les Cinq Crados » fusionne avec des Polonais nommés « les Sept de Varsovie ». Mais cela fait 12. Où est le treizième salopard ?

David Vincent

Le point que vous soulevez tient avant tout aux contraintes de la pagination, qui ne permettaient pas de clarifier suffisamment l'origine du sobriquet

« *Filthy Thirteen* ». La réalité est tout ce qu'il y a de plus simple. Dans les unités paras de la 101^e Airborne, les « *Demolitions Platoon* » comprennent... 13 hommes. Au sein du 506^e Parachute Infantry Regiment (PIR), cette section se bâtit à partir des « *Dirty Five* » (dont faisait partie Jake) et des « *Warsaw Seven* » (qui l'adoptent comme un des leurs, un honneur rare chez ces paras d'origine polonaise). Certains de ces douze « d'origine » ne boucleront pas leur période d'entraînement à

Toccoa, d'autres seront mutés en cours de route, beaucoup de remplacements viendront combler les pertes. Au total, 38 à 40 hommes passeront par la « Demolitions Platoon » du 506^e avant que McNiece ne soit muté aux Pathfinders en novembre 1944. Lors du D-Day, McNiece avait demandé l'adjonction de sept ingénieurs-démolisseurs supplémentaires, pour constituer un stick de vingt spécialistes censés s'occuper des trois ponts aux Brévands. L'un de ces renforts s'appelait Mariano Ferro

Erratum

Dans l'article sur le rôle militaire du PCF (n° 12, p. 66), le titre de l'ouvrage de Dominique Lormier, *Les Combats victorieux de la résistance française dans la libération, 1944-1945* (Le Cherche Midi, 2002) a été écorché. De même, la citation de son texte a subi quelques modifications : il n'écrit pas que les maquisards ont fixé « 10 à 15 divisions » mais « l'équivalent de 10 à 15 divisions ». De même, son texte affirme non que « la moitié de la France » a été libérée par la Résistance mais « la moitié du territoire national ». À noter que l'historien a changé son chiffre depuis à deux reprises. En 2011, il reprend la proportion de 50 %, mais en ajoutant à l'action des FFI celle des troupes des généraux de Lattre et Leclerc, avant de porter son estimation à 60 % en 2013. ■

(celui auquel Jake appose les peintures de guerre choctaw, page 7, photo du haut). ■

Maurin Picard

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION - 8, rue François-Ory - 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr

Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liebaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**,

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin**, **Eric Bergerud**, **Benoist Bihan**, **Patrick Bouhet**, **Anne Debroise**, **Jean-Claude Delhez**, **Isabelle Delpech**, **Nicolas Gavet**, **Michel Goya**, **Pascal Guy**, **Laurent Henninger**, **Thierry Noël**, **Yacha MacLasha**, **Jean-Dominique Merchet**, **Maurin Picard**, **Antoine Reverchon**, **Frank Stora**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION - Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION - Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guéroult** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING - Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Caroline Soret** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun** • Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Angélique Consoli**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

FABRICATION - Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon** et **Johann Gaisser**.

Directeur financier : **Hervé Godard** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social : 8, rue François-Ory - 92543 Montrouge Cedex. Directeur de la publication : **Carminé Perna**.

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cisano Bergamasco - Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : juin 2013.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : relations.clients@mondadori.fr

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros • Relation clientèle abonnés par téléphone : 01 46 48 47 88 du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ; par courrier : Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.

La mala guerra

Par Charles Turquin

Entre adversaires policés, on s'arrange pour limiter les dégâts. Mais que faire quand de frustes barbares viennent massacrer sans discernement ? C'est « la mauvaise guerre » dans toute son horreur.

Somptueuse, raffinée, l'Italie du Quattrocento est une magnifique pétaudière ! Une constellation de royaumes, républiques et duchés qui se combattent en permanence : Rome, avec ou contre Naples, Venise, Milan, Florence, Mantoue, Sienne, Ferrare, Gênes et tutti quanti. De surplus, au sein de chaque ville, les oligarchies rivales s'affrontent en perpétuelles vendettas : factions des guelfes et des gibelins, partisans des Sforza, des Medicis, d'Este, Visconti, Borgia, Rovere, Colonna, Orsini, Borghese, Dandolo, Farnèse, Mangiafazzula...

Quel panier à crabes ! Comment peut-on y survivre ? L'Italie doit être un champ de ruines, aménagé en ossuaire ? Pas vraiment. Les cités embellissent vu qu'on les détruit rarement. Les populations prolifèrent car on trucide avec modération.

Bien que férus de théâtre et de bruyantes tragédies, les Italiens sont réalistes et prudents. Leurs dirigeants savent qu'une ville dévastée ne paiera guère d'impôts ; qu'un poltron vivant sera plus utile qu'un héros mort. Dès lors... Dès lors on peut toujours s'arranger pour limiter la casse. Abréger des conflits – ou les prévenir – par des moyens de simple : renversements d'alliances, retournements de vestes, intrigues machiavéliques, voire la dague ou le poison. D'évidence, tout cela vaut mieux que sièges et batailles.

Par ailleurs, les chefs de guerre sont des gens avisés. Sachant mourir s'il le faut vraiment, préférant laisser vivre, le condottiere est un contractuel. Le plus souvent noble, c'est un entrepreneur militaire qui passe un contrat (*condotta*) à durée déterminée avec tel pape, doge, prince ou duc. De par cette convention, il lui incombe de recruter, armer, entraîner, nourrir et solder des troupes de qualité satisfaisante, en nombre convenable. Le tout à ses frais. Puis il doit les mener au combat, pour la plus grande gloire de Sa Sainteté, de la Sérénissime ou de tout autre mandataire. Un beau métier, où s'illustrent des guerriers fameux tels que Malatesta, Barbiano, Fortebracci, Attendolo, Carmagnola, Piccinino... ou encore Giovanni delle Bande Nere. Tant de *bravi*, dont les statues équestres – Colleone, Gattamelata – ornent les plus belles *piazze* de la péninsule !

Cela étant, mettons-nous en campagne... et dans les pensées du condottiere : « *Voyons : trois mille hommes de mon côté, à peu près autant en face. L'affaire sera chaude ! Je risque d'y perdre la moitié de mes hommes... et de leur matériel. Qui me les remboursera ? C'est mon*

capital, que diable ! Mieux vaudrait négocier avec mon confrère, adversaire et néanmoins ami. » Donc, il envoie un gonfalonier et les propositions s'échangent pour un match truqué :

« Écoute, Beppo ! Je te verse huit cents ducats, tu te declares vaincu et tu rentres à Milan. Tes hommes peuvent piller trois villages avant de se replier.

— Impossible, Guiseppe, impensable ! Je me suis fait battre deux fois au cours des six derniers mois ! Ma réputation est en jeu. Allons, je te paie deux cents de mieux et on disait que c'est toi qu'as perdu. D'accord ?

— Non, cavaliere, je ne peux pas rentrer ainsi à Venise, ils vont me mettre sous plomb.

— Trois cents ! Et je t'obtiens un prochain contrat auprès du prince Ortoli. Tu sais qu'il paie bien.

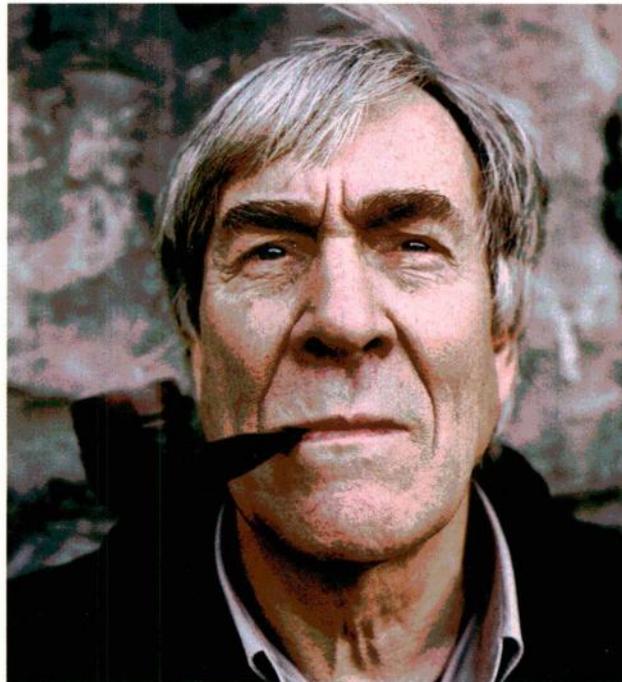
— Per Baccho, me crois-tu cupide à ce point ?

— Et je t'arrange un mariage avec la marchesa Monica Vitti !

— Va bene. J'ai ta parole ? On fait ainsi. » Bien entendu, rien n'est aussi simple. Entrecoupées de quelques escarmouches, les négociations se prolongent plusieurs semaines, voire des mois. On tue le temps – et quelques idiots utiles – pour faire illusion. Et enfin l'accord est conclu. Pacte d'honneur, qui sera scrupuleusement observé. On se rendra même les prisonniers, sans rançon. Tout ça, c'est « de bonne guerre ».

Oui... mais survienne la mauvaise ! Car voilà le drame, la « *mala guerra* » qui vient ruiner toutes ces géniales combinaisons. Français, Suisses, Allemands : autant de soudards mal dégrossis, pillards sauvages, violeurs brutaux, coiffant de gros casques sur de petits cerveaux. Par tous les cols des Alpes, ils dévalent telles des sauterelles, gens d'armes, reîtres et lansquenets, chevauchant de lourds destriers, maniant des arquebuses et de pesantes hallebardes, traînant de longues couleuvrines et des appétits démesurés. Venus pour en découdre, ces gens sont insensibles aux subtils raisonnements. *Furia francese*

ou rage teutonique, ils tapent dur... et recommencent ensuite ! Pendant soixante-cinq ans (1494-1559), les provinces italiennes vont servir de champ clos aux grands prédateurs étrangers. Novare, Marignan, Pavie, seront des tueries de première ampleur. Dévastées, pillées, rançonnées, les villes verront fuir leurs élites qui exporteront partout les fleurs de la Renaissance... et les bubons du mal de Naples. Ah, quel regret des conflits raisonnables et limités ! Il est vrai qu'on a fait mieux depuis. Nos guerres du xx^e siècle, par exemple... Non ? ■



« *Renversements d'alliances, intrigues machiavéliques, voire la dague ou le poison. D'évidence, tout cela vaut mieux que sièges et batailles.* »

SCIENCE & VIE
JUNIOR

VOUS A CONCOCTÉ

UNE NOUVELLE FORMULE



RENDEZ-VOUS LE **19 JUIN** CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX !

COMPANY OF HEROES™ 2

"ULTRA PLAISANT"

jeuxvideo.com

"IMPRESSIONNANT"

GAMEKULT

LA MÈRE PATRIE VOUS APPELLE



ENGAGEZ-VOUS DANS UNE CAMPAGNE SOLO OÙ CHAQUE BATAILLE RACONTE UNE HISTOIRE.



UN MULTJOUEUR DE RÉFÉRENCE AVEC UNE MULTITUDE DE MODES COOPÉRATIFS ET COMPÉTITIFS.



UNE GUERRE DE NOUVELLE GÉNÉRATION GRÂCE À LA TECHNOLOGIE DU MOTEUR ESSENCE 3.0.

DISPONIBLE LE 25 JUIN 2013

18
www.pegi.info

f /COMPANYOFHEROES
WWW.COMPANYOFHEROES.COM



relic
ENTERTAINMENT

SEGA

www.sega.fr

© SEGA. Developed by Relic Entertainment. SEGA, the SEGA logo, Relic Entertainment and Company of Heroes are either registered trademarks or trademarks of SEGA Corporation. All rights reserved. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners.